



RUDOLF STEINER

*Le karma
de la profession*

TRIADES

RUDOLF STEINER
LE KARMA
DE LA PROFESSION
en liaison avec la vie de Goethe

*10 conférences faites à Dornach
du 4 au 27 novembre 1916*

Traduction de
Henriette Bideau

2004
TRIADES

Titre original :

Das Karma des Berufes des Menschen in Anknüpfung an Goethes Leben
Kosmische und menschliche Geschichte
Dritter Band

6^e édition, 2002

© 1970 by Rudolf Steiner-Nachlassverwaltung
Dornach (Suisse)
GA 172

Couverture : © Rapho/photo Philippe Charliat

© 2004, Éditions Triades
36 rue Gassendi – 75014 Paris
www.editions-triades.com

À propos de la publication des conférences de Rudolf Steiner

L'œuvre complète de Rudolf Steiner (1861-1925) est constituée par les écrits, les conférences, et l'œuvre artistique. De 1900 à 1924, Rudolf Steiner a fait de très nombreux cours et conférences, tant publics que réservés aux membres de la Société théosophique, et plus tard de la Société anthroposophique. Lui-même voulait à l'origine que ces conférences ne soient pas fixées par écrit. Conçues comme des communications orales, elles n'étaient pas destinées à l'impression. Mais après que de nombreuses rédactions dues à des auditeurs, et non exemptes d'erreurs, eurent été répandues, il se vit placé dans la situation d'en réglementer la rédaction. Cette tâche fut confiée à Marie Steiner von Sivers, à qui il incombait de choisir les sténographes, de gérer les sténogrammes et de revoir les textes. Faute du temps nécessaire, Rudolf Steiner ne put corriger lui-même qu'un très petit nombre de ces rédactions. Il y a donc lieu de tenir compte des réserves qu'il faisait à ce sujet « Il faudra seulement s'accommoder du fait que, dans ceux des sténogrammes que je n'ai pas revus, il se trouve des erreurs. »

Rudolf Steiner s'est exprimé dans son autobiographie *Mein Lebensgang* au sujet du rapport entre les conférences pour les membres, tout d'abord accessibles uniquement sous la forme de textes réservés, et ses œuvres publiées. Ceci est également valable pour les cours spécialisés, qui s'adressaient à un nombre limité d'auditeurs déjà familiarisés avec les bases de la science de l'esprit.

Après la mort de Marie Steiner (1867-1948), et conformément à ses directives, fut entreprise la publication d'une édition complète des œuvres de Rudolf Steiner (*Rudolf Steiner Gesamtausgabe*), dont le présent volume est un élément.

SOMMAIRE

Première conférence,

Dornach, 4 novembre 1916.

La vie de Goethe, phénomène spirituel, et son rapport avec notre temps.

Deuxième conférence,

5 novembre 1916.

Le rythme dans la vie de Goethe.

Troisième conférence,

6 novembre 1916.

Le lien de l'être psycho-spirituel avec le physique dans le sommeil et dans la veille. L'insertion de l'animal dans la sagesse universelle. Le rapport de l'activité créatrice de l'homme et du travail professionnel avec l'ensemble de l'évolution de la terre. Jakob Böhme.

Quatrième conférence,

12 novembre 1916.

La transformation de la vie professionnelle au début des temps modernes. Le travail professionnel, germe de l'évolution ultérieure du monde.

Cinquième conférence,

13 novembre 1916.

Profession et fonction. La psychanalyse. La forme donnée à la vie par le destin ; son rapport avec les vies terrestres répétées. Les éléments constitutifs de l'homme dans leur signification pour le karma de la profession.

Sixième conférence,

18 novembre 1916.

Étude symptomatologique des enchaînements de la destinée : Friedrich Theodor Vischer, Max Eyth, *Le conseiller Eysenhardt d'Alfred von Berger*.

Septième conférence,

19 novembre 1916.

Impulsions d'origine héréditaire et impulsions venues des vies antérieures. John Stuart Mill et Alexandre Herzen. L'action de confréries occultes. M^{me} Blavatsky et la Société théosophique. Kou Hong-Ming. L'encyclique de 1864.

Huitième conférence,

25 novembre 1916.

La vie de Galilée à la lumière de la question de la destinée. *Le véritable amant* de la destinée d'Albert Steffen.

Neuvième conférence,

26 novembre 1916.

Le rapport de l'homme avec les hiérarchies. Le déclenchement de forces destructrices cosmiques par les égarements de l'homme. La dédivinisation du Verbe. Comment l'homme d'aujourd'hui peut-il trouver le chemin qui mène au Christ ? James Watt. La technique moderne, une démonomagie.

Dixième conférence,

27 novembre 1916.

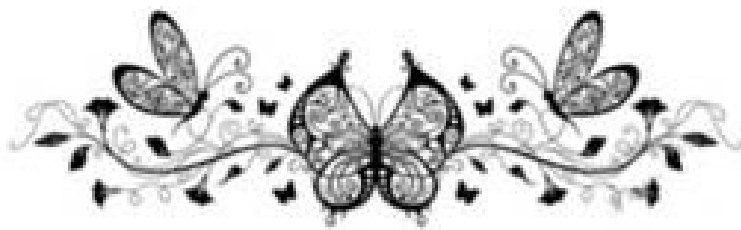
Culte des ancêtres, polythéisme, monothéisme et Mystère du Golgotha. Lucifer et le secret de la Lune. Mithra et le Christ.

Notes.

Sommaire détaillé.

À propos des sténogrammes.

Bibliographie.



PREMIÈRE CONFÉRENCE

Dornach, 4 novembre 1916

Je commencerai demain à parler des problèmes que j'ai déjà esquissés : du lien des impulsions de la science de l'esprit avec bien des tâches non éclaircies de l'époque actuelle, et de l'influence que la science de l'esprit doit nécessairement prendre, notamment sur des problèmes scientifiques ; je voudrais ensuite orienter l'exposé, comme je le disais déjà, vers ce que j'aimerais appeler, dans le sens de la cinquième époque postatlantéenne, le karma de la profession humaine.

Je partirai aujourd'hui de quelque chose qui, en apparence, mais précisément en apparence seulement, est peu en rapport avec ce thème. Mais ce point de départ offrira la possibilité de trouver bien des points d'appui. Je tenterai en effet aujourd'hui de montrer ce qui, dans la vie de Goethe, le caractérise particulièrement comme étant une personnalité de la cinquième époque postatlantéenne. Bien des éléments que j'ai esquissés en particulier récemment seront certes à nouveau effleurés. Mais je voudrais précisément présenter devant votre âme une série de faits se rapportant justement à cette personnalité, des faits qui offrent à chacun la possibilité de voir se caractériser, dans le déroulement direct des faits, des phénomènes importants de la cinquième civilisation postatlantéenne naissante. La vie et la personnalité de Goethe constituent en effet quelque chose de si complet et de si décisif dans le domaine des affaires spirituelles de l'humanité, qu'on ne peut guère le dire aussi aisément d'une autre personnalité.

Et d'autre part, on peut dire que pour la vie jusqu'à nos jours, malgré bien des choses qui se sont passées, cette vie et cette personnalité de Goethe sont restées aussi peu efficaces que possible. Or ceci est lié à la nature tout à fait singulière de notre civilisation moderne. On peut dire : comment peut-on en général affirmer que la vie de Goethe est restée sans effet ? Ne connaît-on pas ses œuvres ? Une édition en des centaines de volumes n'est-elle pas parue tout récemment ? Le nombre des lettres de Goethe publiées n'atteignait-il pas au tournant du XIX^e au XX^e siècle six à sept mille ? – et aujourd'hui il sera sans doute à peine inférieur à dix mille. N'existe-t-il pas une abondante littérature sur Goethe, on peut presque dire : dans toutes les langues des pays cultivés ? Ne représente-t-on pas constamment ses œuvres ? Son œuvre centrale, *Faust*, n'est-elle pas constamment et toujours rappelée à l'âme des hommes ?

À plusieurs reprises, j'ai mentionné ces derniers temps l'erreur singulière d'un

grand érudit actuel, erreur beaucoup plus symptomatique et typique de notre époque qu'on ne le croit. Un grand chercheur de notre temps {1}, un scientifique qui donne le ton, voulant parler de l'importance de la conception du monde scientifique aujourd'hui, et la présentant comme la plus brillante qui soit, non seulement de notre époque, mais pour tous les temps, va jusqu'à dire : s'il est certes difficile de prouver que nous vivons dans le meilleur des mondes, il est assuré pour le scientifique que nous autres, hommes du présent, vivons à la meilleure des époques, et l'on pourrait, avec Goethe, le grand connaisseur des hommes et du monde, dire avec élan les paroles suivantes :

« ... c'est une grande jouissance

De se plonger ainsi dans l'esprit des vieux temps,

De voir comme avant nous ont pensé les savants

Et jusqu'où nous avons poussé cette science. »

(*Faust I*, vers 570 à 573)

Et ce grand scientifique fait erreur en présentant cela comme étant sa conception la plus intime ; il croit ainsi se rattacher au grand connaisseur des hommes et du monde, à Goethe ; mais il ne se rattache qu'à Wagner, que Goethe oppose au personnage de Faust. Une pareille erreur renferme pourtant tout au moins une bonne portion de l'honnêteté de notre temps, car cet homme parle plus sincèrement que les nombreux esprits qui citent aujourd'hui Goethe, qui ont le *Faust* à la bouche, mais avec une mentalité à la Wagner, authentique et non falsifiée. Faisons donc maintenant passer devant notre regard, en vue de notre étude, la vie de Goethe en tant que phénomène spirituel.

Vous le savez, Goethe est né dans une ville et dans des conditions qui, lorsqu'on veut étudier le lien de la vie humaine avec les grandes questions de la destinée, les questions du karma, se révèlent extrêmement riches de signification pour sa vie. Sa famille paternelle s'est établie au XVII^e siècle à Francfort-sur-le-Main. Sa famille maternelle y vivait depuis longtemps, elle était si bien considérée – ce qui en dit vraiment long sur l'estime dont jouissait une famille à l'époque et dans une telle ville – que les bourgmestres de Francfort étaient choisis dans cette famille des Textor dont Goethe descend par sa mère. Le père de Goethe était un homme pénétré à l'extrême du sens du devoir, mais qui avait aussi de très larges intérêts pour l'époque. Il avait lui-même voyagé en Italie, tous les murs de sa maison patricienne de Francfort étaient ornés de reproductions de faits importants du monde romain, et il parlait volontiers de tout cela. Et quant à la culture de l'époque, la culture française qui imprégnait entièrement la vie à Francfort à ce moment, tout se passait de telle façon que la maison de Goethe y prenait la part la plus intime. Les grands événements du monde avaient leur retentissement dans

cette maison des Goethe, et son père s'y intéressait de très près. Sa mère était une femme de disposition intérieure très humaine, très spontanée, prenant part de la façon la plus directe qui soit, aimerait-on dire, à tout ce qui lie la nature humaine à la vie des légendes, des contes, à ce qui, comme sur les ailes d'une attitude d'esprit poétique et pleine d'imagination, élève l'homme au-dessus du quotidien.

Il fut possible à Goethe, mieux qu'aux hommes de notre époque, de grandir sans subir les perturbations qui sont bien plus fréquentes aujourd'hui qu'autrefois, ces perturbations qui interviennent du fait que l'être humain est envoyé à l'école relativement tôt. Goethe ne fut pas mené de force à l'école, il put se développer librement dans la maison paternelle, et se développa aussi dans une extrême liberté sous l'influence d'un père strict, mais jamais dur, sous l'influence d'une mère douée pour la poésie. Il grandit de façon telle que plus tard il a vraiment pu se remémorer ses années d'enfance avec un plaisir intérieur, parce qu'il s'est développé dans un monde humain pur. Bien des choses qu'on lit aujourd'hui dans *Poésie et Vérité*, son autobiographie, sont empreintes d'un humour quelque peu pédant, mais ont une importance beaucoup plus grande qu'on ne le pense peut-être.

Quand Goethe raconte lui-même les leçons de piano qu'il prenait [{2}](#), des réalités humaines profondes se révèlent vraiment dans ce récit presque mythologique au cours duquel les différents doigts de la main deviennent des personnages doués d'âme, l'un « Poucelet », l'autre « Indiculet » ; et ce Poucelet et cet Indiculet, dirais-je volontiers, engagent sans aucune sentimentalité certaines relations mystiques avec les sons. Voilà qui témoigne de la façon dont Goethe, par son être tout entier, devait être introduit dans la vie. Ce n'est pas seulement un fragment de la personne, comme il arrive si souvent – à savoir la tête –, qui devrait être introduit dans la vie humaine, et ensuite, lorsqu'on veut aider la tête, le reste du corps au moyen de toutes sortes d'activités gymnastiques et sportives, c'est le corps humain spiritualisé jusqu'au bout des doigts qui devrait entrer en rapport avec le monde extérieur.

Il faut à cela ajouter la nature, les prédispositions de Goethe, qui révèlent dès le début une individualité très marquée. Dès sa prime jeunesse, tout indique une orientation déterminée de la vie. En grandissant, il est tout aussi enclin à suivre avec abandon les contes gracieux et stimulants et les autres récits de sa mère, et par là à animer de vie son imagination, qu'il est prêt à se soustraire, s'il est possible, aux regards de sa mère et surtout de son sévère papa, à se glisser dans les rues étroites ; et non seulement à y observer de bonne heure toutes sortes de circonstances, mais même à s'y trouver impliqué ; par là, il fait de bonne heure, grâce à une sensibilité vivante, l'expérience de bien des choses qui se déposent dans le karma humain. Son père est un homme strict, qui, dirait-on volontiers, oriente tout naturellement l'enfant vers ce qui seul, selon l'opinion de l'époque, peut donner à l'homme une direction et de la fermeté dans la vie. Le père est juriste, il a grandi dans des idées romaines, il en est pénétré et imprègne aussi la sensibilité du garçonnet de conceptions juridiques romaines. En même temps

s'éveille dans l'âme de l'enfant, de bonne heure, à la vue des images représentant Rome, ses œuvres d'art, ses trésors artistiques, un certain besoin de connaître ce qui a été créé au sein de la culture romaine.

Tout est orienté pour situer Goethe dans la vie de son temps d'une façon bien déterminée. Il devient par là, au III^e et au IV^e siècle, aimerais-je dire, de la cinquième époque postatlantéenne, une personnalité qui en porte toutes les impulsions. Il devient en quelque sorte de bonne heure une personnalité centrée sur elle-même et vivant de ce qui vient d'elle-même : rien de ce qui lie l'homme dans un immobilisme pédantesque à certaines formes qui s'imposent à lui en fonction de telle ou telle position sociale. Il apprend à connaître les circonstances de la vie sociale de telle façon qu'elles le touchent, sans cependant leur être lié en profondeur. Il se réserve toujours en quelque sorte une sellette sur laquelle il reste debout et du haut de laquelle il peut entrer en rapport avec tout, mais sans faire corps avec rien comme beaucoup d'hommes le font dès leur plus jeune âge avec les circonstances qu'offre leur milieu. Certes, tout cela est la conséquence d'un karma particulièrement favorable. Mais si nous observons ce karma objectivement, nous verrons se résoudre pour nous des questions et des problèmes karmiques importants.

Puis, après avoir été introduit dans le droit par son père, Goethe est envoyé à l'Université de Leipzig {3}. En 1765, donc relativement tôt, il aborde la vie à l'Université de Leipzig. On ne doit pas oublier comment il l'aborde : non pas malmené et désarmé par les efforts que les jeunes êtres doivent fournir à notre époque jusqu'à un âge tardif pour passer leur baccalauréat, et pour ensuite, malmenés et désarmés après l'examen, aborder les études universitaires avec le besoin ardent de se débarrasser de tout ce qu'ils ont appris, ou au moins de s'en débarrasser pour une grande part, et jouir enfin de la vie. Il n'était pas venu à l'université de Leipzig seulement pour sécher les cours – pour ceux à qui cette expression n'est pas familière, je remarquerai que « sécher » signifie ne pas aller au cours, et faire autre chose pendant ce temps –, pourtant il a séché les cours abondamment. En effet, en entrant dans la vie, la vie d'un haut niveau scientifique, la vie scientifique célèbre de l'université de Leipzig, il entra dans des cercles qui avaient dû éveiller en lui une profonde nostalgie aussi longtemps qu'il en avait entendu parler. Il avait en effet entendu dire qu'à l'université de Leipzig le grand Gottsched {4} surtout était actif, ce grand Gottsched qui emmagasinait dans sa tête la culture de l'époque et la répandait parmi ceux qui étaient en relation avec la culture de Leipzig par de nombreux canaux, sous la forme écrite ou parlée. Certes, à côté de l'influence de Gottsched, la grande impulsion donnée par Lessing {5} était encore vivante à Leipzig, cependant les choses se présentèrent pour Goethe tout d'abord de façon telle qu'il devait penser devoir être introduit par le noble personnage de Gottsched dans tout le cercle des sages de l'époque, qu'il pourrait étudier à la fois le droit et la philosophie, et aussi ce que la théologie et l'érudition proposent à l'homme universel sur les choses qui sont au-delà de la terre.

Il fit certes l'expérience d'une petite déception, lui qui avait déjà un certain sens esthétique, lors de sa première visite à Gottsched. Le domestique – j'ignore si déjà à ce moment il sentait quelque peu ce qui vivait en Goethe –, sans prendre le temps d'annoncer correctement à Gottsched le visiteur, le domestique le fit entrer sans autre délai, si bien que Goethe se trouva devant Gottsched, devant le grand homme, alors que celui-ci n'avait pas sa perruque sur la tête et montrait son crâne chauve. Pour un érudit de l'époque – nous sommes en l'année 1765 ! – c'était quelque chose d'épouvantable ! Goethe, qui était très sensible à des faits de ce genre, dut voir comment Gottsched, d'un mouvement gracieux, empoignait rapidement sa perruque et en coiffait sa calvitie, mais de l'autre main gratifiait son domestique d'une gifle magistrale. Goethe en fut un peu refroidi. Il le fut plus encore du fait que la manière d'être de Gottsched correspondait mal à ce à quoi il aspirait. Les conférences morales de Gellert {6} ne lui parlaient pas non plus d'horizons aussi vastes qu'il l'eût désiré. C'est ainsi qu'à Leipzig il se tourna bientôt vers les cours de médecine et de sciences, dont il vivait en quelque sorte un prolongement dans la maison du professeur Ludwig {7}, où il prenait ses repas de midi, et où l'on parlait beaucoup de ces choses. On ne peut pas dire qu'en réalité, à Leipzig, Goethe ait « étudié à fond la philosophie, le droit et la médecine/et malheureusement aussi la théologie {8} », mais il avait pris contact avec les choses, et surtout il s'était assimilé déjà de nombreuses représentations scientifiques de l'époque.

Après avoir ainsi vagabondé dans le champ de bien des sciences, après avoir vu aussi bien des choses de la vie, avoir aussi été entraîné dans plus d'une affaire, il passa par l'expérience d'une maladie mortelle – et celui qui étudie la vie humaine du point de vue de la science de l'esprit doit absolument tenir compte de ce fait. Il vit la mort en face. Il faut avoir présent à l'esprit qu'à ce moment bien des choses traversèrent son âme, alors qu'à la suite d'une hémorragie foudroyante, qui se répéta plusieurs fois, il se trouvait vraiment face à la mort. Affaibli maintenant, il dut rentrer à la maison et ne put reprendre ses études universitaires qu'après un certain temps. C'est ce qu'il fit à Strasbourg. Et à Strasbourg, il entra dans le cercle d'une personnalité très importante qui pouvait lui apporter vraiment beaucoup. Pour apprécier les sentiments avec lesquels Goethe aborda précisément cette personnalité, il faut faire entrer en ligne de compte que, sous l'influence des expériences intérieures les plus intimes qu'il avait faites à Leipzig devant la mort, il était revenu à Francfort, et avait déjà commencé, en raison de bien des liens humains qu'il avait contractés là, à approfondir l'expérience mystique, l'appréhension mystique du monde. Dès ce moment, il se plonge dans des ouvrages de mystique et d'occultisme, et s'efforce, tout jeune encore, de construire un système du monde, un système de conceptions du monde issues de perspectives mystiques, on pourrait dire mystiques et même cabalistiques. Il s'efforce vraiment, à ce moment, d'atteindre à quelque chose comme la connaissance de « ce qui maintient la cohésion du monde en son cœur », il s'efforce de laisser agir sur lui « les forces agissantes et les semences » et ne veut pas, comme il avait dû le voir faire à Leipzig, « farfouiller dans les mots {9} ».

Il arrive ensuite à Strasbourg, où il peut à nouveau entendre des cours scientifiques, auxquels il se consacre tout d'abord. L'étude du droit, à laquelle son père tenait beaucoup – mais lui bien moins –, il pense que la chose se fera bien de quelque façon. Mais il ressent le vif besoin d'apprendre à connaître les lois de la nature. C'est alors qu'à Strasbourg, comme il montait un escalier, il vint à la rencontre d'une personnalité qui, par son aspect extérieur et par une nature intérieure perceptible à travers un visage plein d'esprit, fit à l'instant sur lui une impression considérable. L'aspect extérieur : un homme s'avance qui certes fait un peu l'impression d'un prêtre, mais qui porte son long manteau de façon telle qu'il en a, chose singulière, enfoncé les longs pans derrière dans ses poches ; mais il fait sur Goethe une impression lumineuse. C'était Herder. D'une part, il s'adapte à tout ce qui à cette époque bouillonne en Herder. Et c'étaient beaucoup de choses. On aimerait dire : Herder portait en lui une manière de voir le monde toute nouvelle. Ce qui au fond n'avait encore jamais été entrepris de cette façon, Herder le portait en lui sous une forme pleinement spirituelle : suivre les phénomènes dans le monde à partir du plus simple, des éléments inertes les plus simples à travers le règne végétal, puis le règne animal jusqu'en haut, jusqu'à l'homme, jusqu'à l'histoire et jusqu'à la régence universelle divine dans l'histoire.

C'est une grande, une vaste image du monde qui vivait déjà en Herder à ce moment. Il parlait avec enthousiasme de ses idées nouvelles, mais aussi, le cas échéant, se dressait avec indignation contre toutes les vieilleries traditionnelles. Goethe put se sentir intérieurement réchauffé par ses longs entretiens avec Herder. Que tout dans le monde soit en évolution, qu'un plan universel selon l'esprit porte toute évolution : ces rapports et ces liens que voyait Herder, on ne les avait encore jamais vus. Cependant il n'avait encore rien rédigé de tout cela ; tout était en gestation. Et Goethe le reçut ainsi, en devenir, et participa aux efforts, aux méditations, aux combats de Herder. On aimerait dire ceci : Herder voulait suivre l'évolution du monde à partir du grain de poussière et à travers tous les règnes de la nature jusqu'à Dieu ; c'est ce qu'il a décrit, dans le style ample qui était nécessaire à cette époque, dans sa grande œuvre incomparable : *Idée d'une philosophie de l'histoire de l'humanité* [{10}](#). Nous voyons vraiment rassemblé dans l'esprit de Herder tout ce qui était connu à l'époque des faits de la nature et du règne humain. Et tout cela confluaient pour composer une conception du monde imprégnée d'esprit.

Ce qui, par là, agissait à travers l'esprit de Herder sur Goethe, c'était ce que Spinoza [{11}](#) avait introduit dans le cheminement récent de la conception du monde. L'inclination que, sa vie durant, Goethe garda pour Spinoza, s'éveilla à Strasbourg grâce à Herder. En outre, ce dernier était un admirateur enthousiaste de Shakespeare [{12}](#), ce qui à l'époque était une chose inouïe. Il faut se représenter quels devaient être les effets de cette singulière polarité des deux âmes entre Goethe et Herder : Goethe arrive, plein du désir de voir tout ce que la culture de l'époque ne pouvait pas lui donner ; il trouve en quelque sorte en Herder un esprit révolutionnaire de tout premier rang qui s'attaque à cette culture de l'époque.

Jusque-là, Goethe avait appris à vénérer la forme artistique dans les œuvres d'un Corneille, d'un Racine {13}, il avait accueilli tout cela comme on accueille les choses dont on entend dire quelles sont les plus importantes dans le monde. Mais il les avait cependant accueillies en se rebellant intérieurement. Lorsqu'il fut initié par Herder à Shakespeare, au poète qui s'était dégagé de tout formalisme, qui créait ses personnages en puisant directement à l'individualité humaine, qui n'avait rien de ce que Goethe avait appris à vénérer si hautement – l'unité de temps, de lieu, d'action –, qui avait mis des hommes sur la scène – ce fut comme un baume pour son âme. On aimerait dire ceci : sous le nom de Shakespeare se mit à vivre en l'âme de Goethe vis-à-vis de la culture une attitude d'esprit révolutionnaire que l'on peut exprimer ainsi : je veux connaître l'homme, non pas l'homme pris dans les règles et dans les lois formelles du contexte universel, dans le réseau des unités de situation, de temps, de lieu, d'action – c'est l'homme que je veux saisir.

À ce moment, la possibilité lui est donnée de faire à Strasbourg la connaissance de gens qui s'efforcent d'atteindre aux aspects les plus profonds, les plus intimes, de ce que vit l'âme humaine, comme ce merveilleux Jung-Stilling {14} qui étudie les aspects occultes de la vie de l'âme et sait les décrire longuement. L'histoire de la vie de Jung-Stilling, sa description de ce qu'il appelle « l'homme gris » à l'œuvre sous la terre n'est-elle pas l'une des plus belles parmi les descriptions de circonstances occultes ? On aimerait dire que Goethe fut introduit par Herder dans l'élément qui porte la vie de la nature et de l'histoire, et la vie esthétique ; par Jung-Stilling dans les aspects occultes de la vie humaine, qu'il avait déjà abordés à Francfort en étudiant de près Swedenborg {15}.

Tout cela bourdonnait dans son âme en même temps que les enseignements traditionnels sur les lois naturelles que transmettaient les cours scientifiques qu'il suivait. En lui se posèrent les grandes questions et les grands problèmes de la vie humaine. Il avait porté un regard profond dans ce que l'on peut connaître et vouloir, dans les liens de l'âme humaine avec la nature omniprésente. À Francfort déjà, il avait aussi appris à connaître Paracelse {16} dans ce contexte. Ainsi s'anima en lui, à côté de tout ce qu'il vivait, une aspiration particulièrement profonde à contempler « toutes les forces agissantes et les semences », à Strasbourg en particulier. Il ne faut pas s'imaginer que là, Goethe n'ait fait que gaspiller son temps parce qu'il prenait souvent la route du presbytère de Sesenheim, chose dont je ne veux vraiment pas sous-estimer la valeur {17}. Goethe savait absolument concilier la vie des profondeurs de la volonté et de la connaissance avec celle qui était liée à tout l'humain quotidien, à chaque destinée humaine.

Après avoir soutenu ses thèses, il devient une sorte de docteur en droit ayant obtenu licence d'exercer {18}. Il avait ainsi satisfait aux prières de son père et pouvait retourner à la maison. Il commence alors à exercer le métier d'avocat. Il y avait certes dans son âme une singulière disharmonie : il lui fallait étudier à Wetzlar, au tribunal d'empire, des dossiers qui étaient souvent séculaires – au

sens propre et non symbolique du mot. Car là se perpétuaient « comme une éternelle maladie les lois et les droits {19} ». On a pu ultérieurement, en d'autres lieux, faire bien des expériences de ce genre. Voyez-vous, dans une localité où j'ai grandi – permettez-moi cette parenthèse –, j'ai pu faire l'expérience suivante : c'était dans les années 70 du XIX^e siècle, on entendit raconter – j'étais un petit garçon à l'époque – qu'un homme avait été arrêté. Dans les années 70 ! C'était une notabilité du pays, et qui tenait un magasin assez important pour la localité. Il resta en prison un an et demi, je crois, parce qu'en 1848 il avait, lors de la révolution, jeté des pierres sur une auberge ! Le procès avait effectivement duré de 1848, année où l'homme, étant alors un enfant, avait jeté des pierres sur l'auberge, jusqu'en 1873, où on l'enferma pour un an et demi. Ce n'était peut-être plus aussi grave qu'au temps où Goethe étudiait les dossiers au tribunal d'empire, mais c'était encore suffisamment grave. Son père fut très heureux, qui de bien des façons l'aidait de ses conseils pour résoudre les problèmes que lui posaient les dossiers poussiéreux.

Il ne faut pas croire que Goethe ait été un avocat malhabile – ce n'était absolument pas le cas. Il était tout à fait à la hauteur de cette tâche, et il ne donne pas du tout lieu de souligner et de souligner encore qu'un grand esprit vivant dans les idéaux est nécessairement maladroît dans la vie. Et si aujourd'hui plus d'un avocat, faisant état de son activité, fait remarquer qu'à côté de ses vastes travaux il n'a pas le temps de lire Goethe, on peut bien mentionner que Goethe lui-même était à coup sûr un aussi bon avocat – les documents en font foi aujourd'hui, comme bien des choses qui témoignent de son travail –, et qu'en outre, étant un homme aussi doué pour la pratique que les hommes de la pratique peuvent l'être, il portait encore dans son âme, à cette époque déjà, le *Götz von Berlichingen* {20} ; et même portait dans son âme une idée qui lui était déjà apparue à Francfort lors de ses études scientifiques, puis lorsqu'il se fut lié avec Herder et Jung-Stilling : l'idée de son Faust.

Götz von Berlichingen – Gottfried von Berlichingen –, cette œuvre d'art à laquelle Goethe donne forme, témoigne aussitôt de sa nature. Avec cette nature, quelque chose de nouveau fait son apparition dans le domaine de la création spirituelle de l'humanité. On ne peut comparer Goethe artiste, Goethe poète, ni avec Dante, ni avec Homère, ni avec Shakespeare. Son attitude dans la création poétique est tout autre, et elle est pour l'essentiel en rapport avec la manière dont il prend place au sein de son époque en tant que phénomène. Cette époque, telle qu'elle se manifestait dans l'environnement proche ou lointain de Goethe, ne laissait pas un esprit comme le sien s'adapter entièrement à elle. La vie d'un État telle qu'on la considère aujourd'hui comme toute naturelle, Goethe ne la connaissait pas. Il vivait en effet dans un territoire dont certaines parties avaient revêtu une forme hautement individuelle. Comment cela s'était fait, peu importe ; mais il ne vivait pas dans un grand État ni dans le cadre d'une cohérence embrassant l'ensemble du pays dans lequel il grandissait. La vie n'avait pas de formes fixes autour de lui. C'est pourquoi il pouvait la saisir partout dans le cercle

le plus étroit, et laisser agir sur lui l'universel. C'est là ce qui lui est propre.

Un livre lui parvint ainsi entre les mains, un livre vraiment mal écrit, mais qui l'intéressa au plus haut point : l'autobiographie de Gottfried von Berlichingen à la main de fer, ce personnage singulier du XVI^e siècle qui avait participé à tant d'événements, et y avait participé d'étrange façon. Quand on lit cette biographie de Gottfried von Berlichingen, on le voit entrer en rapport avec toutes sortes de gens sous le règne de l'empereur Maximilien, puis sous l'empereur Charles Quint, on le voit participer à toutes sortes de querelles et de combats dans la première moitié du XVI^e siècle. Mais toujours de telle façon qu'on le voit participer une fois à tel événement en y étant impliqué tout entier, en s'y donnant pleinement. Puis il prend part à un autre événement d'une tout autre nature, est impliqué dans l'affaire, combat pour les intérêts les plus différents, est ensuite fait prisonnier.

Après avoir fait le serment de ne plus prendre part à ces querelles et avoir été laissé en repos dans son château au cœur de l'Allemagne du sud, il participe à la révolte des paysans soulevés pour lutter pour la liberté. Mais tout se passe de façon telle qu'on ne le voit nulle part entraîné par les événements, et qu'au contraire on voit partout que ce qui crée la cohérence entre des faits si disparates, c'est en fait la personnalité, le caractère de Gottfried von Berlichingen lui-même. On peut dire ceci : quand on lit l'histoire de sa vie, finalement tous les événements par lesquels il passe, dans lesquels il est impliqué – je ne dirai pas qu'on en a par-dessus la tête ; mais vraiment elles sont sans intérêt, ces querelles, ces luttes particulières auxquelles il participe. Pourtant, malgré tout l'ennui qu'inspirent ces événements par lesquels il passe, on éprouve toujours de l'intérêt pour cette personnalité dont le caractère fort est si riche de contenu.

C'est cela justement qui attire Goethe vers le personnage de Gottfried von Berlichingen. Il peut voir ainsi concentrés en une seule personnalité – et la chose ne lui aurait pas été possible par une autre voie – le contenu, les aspirations, la vie du XVI^e siècle. C'est de cela qu'il avait besoin. C'est pour lui prendre l'histoire en main et apprendre à la connaître. Coudre ensemble des périodes de l'histoire comme tel ou tel historien, à l'aide de « maximes pragmatiques excellentes {21} », après avoir inventorié tous les cabinets de débarras et vidé les poubelles, n'eût certainement pas été du goût de Goethe. Mais voir un homme prendre place de façon vivante dans son temps et voir se refléter dans une âme d'homme ce qui, par ailleurs, ne vous intéresse pas, cela avait du prix pour Goethe. Il prend donc cette autobiographie de Gottfried von Berlichingen ennuyeuse, dirait-on volontiers, et mal écrite, la lit et, ce qui est singulier, ne la modifie guère. C'est pourquoi il intitule la première version de ce drame – si on veut : « Histoire dramatisée de Gottfried von Berlichingen à la main de fer ». Il n'a pas écrit « drame », mais seulement « dramatisée ». Il n'a fait en réalité que dramatiser l'histoire de Götz von Berlichingen, mais de telle façon que toute l'époque y vit, que l'époque vit dans la personne d'un homme.

Et songez-y maintenant, c'est le XVI^e siècle, c'est l'aurore de la cinquième

époque postatlantéenne que Goethe regarde à travers l'âme de Gottfried von Berlichingen, de cet homme qui avait grandi dans la partie centrale de l'Allemagne du sud. À ce moment déjà passa à travers son âme une page de vie de l'histoire, mais considérée dans le contexte de la vie réelle, et non dans celui des faits « historiques ». À cette époque, il eût été tout à fait impossible à Goethe, avec tous les problèmes humains qui habitaient son âme et que j'ai esquissés, de prendre un personnage historique et d'en faire un drame conforme à l'histoire ; mais prendre l'autobiographie « balbutiée » d'un être qui agissait sur lui par toute son humanité, pour écrire un drame dans le contexte artistique qui s'était révélé à lui par son contact profond avec Shakespeare : voilà ce qu'il pouvait faire. Ceci le fit déjà connaître dans certains milieux qui avaient de l'intérêt pour ces choses, car il avait ainsi extrait du passé un fragment pour le rendre présent, pour son présent, pour ses contemporains, à qui ce passé était un « livre à sept sceaux ». Car bien entendu, de ce qui s'était révélé à Goethe par l'histoire de Gottfried von Berlichingen au XVI^e siècle, on savait à l'époque, dans les cercles les plus larges, aussi peu de chose que ce qu'aujourd'hui un pasteur sait de la vie suprasensible.

Goethe avait ainsi abordé la vie humaine. Il avait dû le faire parce que lui-même ne pouvait vivre qu'en s'unissant avec cette vie humaine telle qu'elle s'offrait directement à lui, encore qu'il soit resté seul sur sa sellette, fusionnant avec cette vie en étant seulement touché en quelque sorte.

À cette époque, il devait encore avoir un contact avec la vie d'une autre manière. On se représente aujourd'hui bien peu le trait fondamental profond de l'évolution de l'âme dans un très large cercle autour de Goethe au sein de ce qu'on appelle le monde cultivé. On s'était si profondément familiarisé avec ce qui était établi depuis le XVI^e siècle. Dans la vie extérieure, la loi, les droits {22} s'étaient transmis par héritage comme une éternelle maladie, mais les âmes étaient cependant, d'une certaine façon, effleurées par le besoin puissant que nous connaissons comme étant celui des âmes de la cinquième époque postatlantéenne. La conséquence en fut, chez les natures plus profondes, une disharmonie foncière entre ce qu'elles ressentaient et ce qui se passait dans leur entourage. Ce qui certes conduisit à cultiver une intense sentimentalité dans l'expérience intérieure. Plus d'une âme ressentit alors comme un profond besoin de pouvoir éprouver le plus ardemment possible et de pouvoir souligner combien la réalité contraste avec ce que peut ressentir une âme humaine authentique, chaleureuse. On orientait le regard vers la grande vie. Les classes sociales vivaient, les gens vivaient avec tel ou tel intérêt, mais les âmes, bien souvent, n'avaient que peu de contacts au sein de cette vie publique. Seulement, quand elles se retrouvaient seules, elles recherchaient une vie intérieure dépassant la vie extérieure. Et de pouvoir se dire : cette vie extérieure, ah ! Comme elle contraste avec tout ce que l'âme voudrait atteindre et espérer ! – pouvoir se dire cela, c'était comme un réconfort. Et plonger vraiment dans une ambiance sentimentale devint un trait de l'époque.

On trouvait la vie publique médiocre, insuffisante. On voulait donc chercher la vie là où elle n'était pas contaminée par un monde indifférent, où l'on pouvait

vraiment se plonger dans l'animation silencieuse et paisible du monde, dans la nature, dans la vie paisible des plantes et des minéraux. Il en naquit peu à peu une atmosphère qui domina une grande partie des âmes cultivées. Pouvoir pleurer sur les disharmonies du monde apportait une intense satisfaction. Et l'on appréciait particulièrement les écrivains dont les œuvres donnaient à chaque page l'occasion de laisser couler ses larmes sur les pages qu'on lisait. Être malheureux devint pour beaucoup le bonheur auquel on aspirait. On va se promener dans la forêt, on revient, on s'assied dans sa chambre et on pense : combien de vermisseaux n'a-t-on pas remarqués, combien n'en a-t-on pas piétinés et à qui cette promenade a coûté la vie ! On pleure à chaudes larmes sur les disharmonies entre la nature et la vie de l'homme. On écrit des lettres à des amis qu'on aime, et qui sont tout aussi sentimentaux que soi-même, des lettres qui commencent par : mon doux ami (ou ma douce amie) – mais déjà cette ligne est mouillée par une larme tombée sur le papier, précieux témoignage qui parvient en hâte à l'ami ou à l'amie chers.

Cette vie imprègne encore de grandes parties du monde cultivé dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Voilà ce que trouvait aussi Goethe autour de lui, et il avait beaucoup de compréhension pour cela, car il y avait pourtant une grande part de vérité dans le fait de ressentir la disharmonie entre ce qui, inconscient et indéterminé, remplissait souvent l'âme, et ce que lui offrait le monde extérieur. Il y avait souvent beaucoup de vrais là-dedans, et Goethe pouvait le sentir. La vie silencieuse qui jouait entre les âmes ne ressemblait pas du tout, à l'époque, à ce qui se passait dans le monde. Il fallait que Goethe y participe, car il pouvait et devait être touché par toutes choses. Mais il lui fallait aussi, constamment, puiser dans son être intérieur la force de guérir de ce qui l'effleurait. Il se débarrassa donc de toute cette atmosphère de l'époque que l'on désigne par l'expression : « Fièvre de Siegwart » {23}, « fièvre de Werther », qui avait atteint une grande partie du monde cultivé, en écrivant son roman de jeunesse : *Les souffrances du jeune Werther*. Dans le personnage de Werther, il a enclos sous le vêtement du secret tout ce qu'il avait vécu de cette atmosphère sentimentale, et vécu si intensément que le sentiment des disharmonies de la vie le conduisit presque au suicide. C'est pourquoi Werther met fin à sa vie par le suicide. Il est bon de se représenter comment d'une part Goethe, bien que solidement enraciné dans son individualité, a la possibilité de tisser des liens avec tout ce qui se passait autour de lui dans les âmes ; et comment d'autre part cela devenait chez lui œuvre d'art quand il s'en libérait en écrivant. Quand il eut terminé *Werther*, il était complètement guéri de tout ce qui contaminait encore les autres humains, car à cause précisément du *Werther*, la « fièvre de Werther » se répandit dans les cercles les plus larges. Goethe, lui, était guéri.

Lorsqu'on veut apprécier ces choses à leur valeur, il ne faut pas oublier que chez Goethe la vie de l'âme occupait vraiment un champ très vaste, et pouvait se déployer en quelque sorte dans des polarités. Il passa donc par la maladie de Werther et en libéra son âme en écrivant *les Souffrances du jeune Werther*. Mais ce qu'il écrivit à l'époque à un ami {24} en brossant une image de son humeur

noble et sentimentale, en disant en même temps qu'un autre Goethe vivait encore que celui qui avait des pensées « pendables », des pensées de pendaison, le Goethe suicidaire : un Goethe de Carnaval qui pouvait se revêtir de toutes sortes de costumes et de masques, cela est vrai aussi. Et ce Goethe de Carnaval vivait aussi réellement une vie d'artiste. Il suffit de laisser agir sur soi des créations dramatiques restées plus ou moins à l'état de fragments : le *Satyros* {25} et le *Pater Brey* {26}. Satyros, le diable des forêts vénéré comme un dieu, qui d'une part déroule dans ses tirades un panthéisme vraiment grand, veut faire véritablement retour à la nature à la manière de Rousseau, il ne veut pas jouir des produits de la civilisation. Des châtaignes crues, quel plat magnifique : voilà l'idéal de Satyros ! Satyros est justement un philosophe de la nature, qui en connaît bien les secrets, mais qui – pardonnez-moi -trouve ses adeptes notamment parmi les femmes, est divinisé, et finalement se conduit fort mal. Avec un humour énorme, Goethe se raille de toute la fausse aspiration à l'autorité, à la foi en l'autorité. Et dans le *Pater Brey* nous avons sous les yeux le faux prophète qui joue le saint homme, mais qui, sous le masque de la sainteté, se livre à toutes sortes de choses – lui n'est pas raillé, tout l'humour mis à part, mais bien campé objectivement. Là, Goethe est humoriste de la façon la plus vivante, un humoriste cru. Et tout cela naît de la même attitude d'âme dont émane aussi le *Werther*. Non pas parce que Goethe était superficiel, mais parce que justement il était assez profond pour saisir les polarités dans la vie humaine.

Avec *Werther*, Goethe avait acquis déjà bien de l'influence. L'ouvrage fut connu relativement tôt {27}, et ce fut en fait aussi *Werther* qui incita le duc de Weimar {28} à s'intéresser à Goethe. *Götz von Berlichingen* avait fait une grande impression, mais non pas sur ceux qui, à l'époque, croyaient pouvoir comprendre la civilisation, l'art et la poésie. Du *Götz von Berlichingen*, un grand homme de cette époque {29} dit que c'était « Imitation détestable des mauvaises pièces anglaises, dégoûtante platitude ».

C'est en 1775 que Goethe peut transporter sa vie sur un tout autre théâtre, à Weimar. Le duc de Weimar, ayant fait sa connaissance, l'appelle auprès de lui, et en un tournemain, pourrait-on dire, Goethe devient à Weimar ministre d'État.

Voyez-vous, aujourd'hui, après coup, on a ce sentiment : Goethe a écrit *Götz von Berlichingen*, *Les souffrances du jeune Werther*, il a déjà apporté une grande partie du *Faust* à Weimar ; dans tout cela on voit ce qui chez lui est l'essentiel. Dans sa situation à l'époque, il ne voit pas là l'essentiel ; ce sont les miettes de sa vie. Et le duc de Weimar ne l'engage pas non plus comme poète de cour, mais comme ministre d'État, ce qui certes, à Weimar, mit les vieilles barbes en fureur, si bien que le duc dut adresser à son peuple une sorte de lettre-édit dans laquelle il se justifiait : oui, selon son opinion, Goethe était un plus grand homme que les vieilles barbes. Et comme il était devenu ministre d'État avant d'avoir été vice-conseiller et conseiller supérieur ou que sais-je, il fallait au moins que le duc se justifie. Il donna donc cette justification. Et Goethe ne fut aucunement un mauvais ministre, aucunement un de ceux qui font leur travail de ministre accessoirement ;

il fut un meilleur ministre que bien d'autres qui n'ont pas été des Goethe dans ce sens. Et celui qui, comme moi-même – je puis le dire en toute modestie –, s'est personnellement convaincu que Goethe a satisfait à ses obligations de ministre, celui-là sait qu'il fut, pour le duché de Saxe-Weimar, un excellent ministre, consacrant tout son dévouement à tous les détails de sa charge. Être ministre, ce fut à ce moment la chose principale pour Goethe, et durant dix années il fut extrêmement actif en tant que ministre précisément.

Il avait déjà apporté à Weimar une partie du *Faust*. Il avait apporté ce qui figure aujourd'hui dans ses œuvres sous le titre « élégant » de *Urfaust*. Mais dans ce *Faust* vivait déjà tout ce qui était, aimerait-on dire, le regard de Faust fixé sur les hauteurs. Et comme le personnage était puisé dans la vie immédiate, dans la vie qui touche chaque âme humaine ! Il apparut de nouveau à Weimar que Goethe ne pouvait pas être tout à fait capté par son entourage. On apprend très fréquemment à connaître des gens qui ne sont plus ou moins que les représentants de leurs dossiers.

Goethe n'était pas simplement le représentant des dossiers, des vraiment très nombreux dossiers qu'il a rédigés en sa qualité de fonctionnaire weimarien. Mais à côté de cela, il s'est adapté intérieurement à toutes les conditions de la vie à Weimar ; et même s'il a toujours occupé sa sellette, tout ce qui était humain le touchait, et ce qui était spontanément humain, il en a fait des créations artistiques. Nous voyons ainsi comment le caractère d'une femme, Madame de Stein {30}, avec laquelle il fut lié d'amitié, devint pour lui un problème dans la vie. Et au fond c'est la vision directe de ce caractère qui l'amène à faire d'Iphigénie un personnage de drame. Ce qui d'une part agissait sur lui dans le caractère de Madame de Stein, il voulut lui donner une forme artistique. La légende d'Iphigénie ne fut pour lui qu'un moyen de résoudre un problème de sa vie. Et toutes les conditions de vie à la cour de Weimar, son lien avec le duc Charles-Auguste, dont le caractère offrait des tendances si étranges, le spectacle du destin de la duchesse et d'autres circonstances qui intervenaient là, tout cela créa pour lui des problèmes. La vie lui posait désormais une question. Il lui fallait à nouveau un thème pour maîtriser tout cela par l'art. Il prit pour cela *le Tasse*, mais en réalité ce furent des conditions régnant à Weimar qu'il domina à l'aide de l'art. Je ne peux naturellement pas entrer dans tous les détails de la vie spirituelle de Goethe, mais je voudrais cependant présenter à votre âme ce fait, afin que nous puissions nous y rattacher à titre d'exemple avec l'aide de la science de l'esprit.

À cette époque déjà, dans les tout premiers temps de son séjour à Weimar, les différentes circonstances dans lesquelles il se trouve lui offrent la possibilité d'approfondir son étude de la nature, de l'approfondir de façon autonome. Il étudie les plantes et commence déjà à ce moment d'étudier l'anatomie à l'université d'Iéna. Partout il est en quête, dans les faits isolés, de la confirmation de ce que Herder lui avait enseigné : des idées assurant la cohérence du monde. Il veut étudier ce qui fait le lien interne du monde végétal tout entier, ce qui vit spirituellement dans les plantes. Il veut faire apparaître à son âme l'affinité entre

tous les animaux pour trouver le chemin ascendant vers l'homme. Il veut étudier directement sur les choses de la nature l'idée d'évolution. Pensez, il avait assimilé la grande idée de Herder : étudier un devenir spirituel homogène à travers tous les facteurs évolutifs présents dans les êtres. À cette époque, Herder et lui étaient sur ce point passablement isolés, car ceux qui donnaient le ton dans la vie spirituelle pensaient tout autrement, et dressaient surtout et partout des cloisons isolantes.

On peut en effet constater que toute activité spirituelle agit en direction de deux pôles : vers ce qui sépare et vers ce qui rassemble. Ce qui importait à Goethe et à Herder, c'était de coordonner la diversité, la multiplicité ; aux autres, il importait d'avoir de jolies classifications, de répartir gentiment les choses. Et ce qui, à ce moment, était surtout et pour beaucoup une question, c'était de voir ce qui distinguait l'homme des animaux. L'homme, disait-on, n'a pas d'os intermaxillaire dans lequel soient implantées les incisives de la mâchoire supérieure, mais un maxillaire d'un seul tenant ; seuls les animaux ont un os intermaxillaire. Goethe n'était certainement pas orienté vers le matérialisme, il ne voulait certainement pas fonder intentionnellement un matérialisme ; mais le fait que, dans un tel détail, l'harmonie de la nature ne serait pas prouvée lui répugnait dans son esprit. C'est pourquoi il se met en quête de prouver, à l'encontre de toutes les autorités scientifiques, que l'homme a aussi un os intermaxillaire. Et il y parvient. Il en vient ainsi à rédiger son premier essai scientifique important [{31}](#), intitulé : *il faut attribuer à l'homme, comme aux animaux, un os intermaxillaire dans la mâchoire supérieure*. Avec ce fait isolé qu'il introduit dans l'évolution spirituelle, il s'oppose à l'ensemble du monde scientifique de l'époque, et ce fait est pourtant aujourd'hui une évidence que personne ne met en doute.

Goethe est donc là non pas en qualité de poète auteur de *Werther*, de *Götz von Berlichingen*, de *Faust*, celui de la tête duquel sont sortis seulement *Iphigénie* et *Le Tasse* ; il est là avec son regard approfondissant le lien interne des choses dans la nature, et il fait vraiment, par ses études et ses travaux, œuvre de naturaliste authentique. Il n'est pas exclusivement ou scientifique, ou poète, ou ministre ; il est un homme complet, un homme dont la quête s'oriente dans toutes les directions.

Vivant ainsi depuis environ dix ans à Weimar, il ne put davantage réprimer son désir de connaître l'Italie. Dans la seconde moitié des années 80 du XVIII^e siècle, il entreprend le voyage comme on prend la fuite. Il ne faut pas oublier qu'à ce moment seulement il va vivre dans des conditions qui répondent à une aspiration cultivée depuis sa prime jeunesse, et que, pour la première fois, il va pénétrer en fait dans un large cadre de vie. Car pensez-y : en dehors de Francfort, Goethe n'a vu jusque-là aucune grande ville ! Et il faut toujours avoir présent à l'esprit que la première grande ville grâce à laquelle il pénètre sur le théâtre de l'histoire universelle, c'est Rome. Il faut voir la juste place que tient ce fait dans la vie de Goethe : qu'il a senti battre à Rome le courant tout entier de la vie tel qu'il s'était formé au cours de la cinquième époque postatlantéenne jusqu'à ce moment, et que cette histoire universelle qui agissait en lui, il la rattachait à une conception du

monde globale qui prenait forme en son âme. Il porte alors l'idée qui s'était révélée à lui dans la multiplicité des formes végétales, minérales, animales qu'il comparait entre elles et qu'il étudie maintenant dans la péninsule apennine.

Il cherche dans un vaste périmètre la confirmation de son idée d'une plante primordiale, et il y parvient. Chaque pierre, chaque plante l'intéresse ; il laisse agir sur lui ce qui, de la diversité, fait une unité. En même temps, il reçoit l'influence des grandes œuvres d'art qui lui montrent la Grèce antique sous la forme d'un écho assourdi. D'une part son regard se porte objectivement sur la diversité des choses de la nature, et d'autre part il peut ressentir profondément toute la nature intime du grand art de la Renaissance. Qu'on lise seulement les paroles qu'il a prononcées à la vue de la *Sainte Cécile* de Raphaël à Bologne, comment devant cette œuvre d'art s'animent en son âme tous les sentiments qui élèvent l'être humain d'un élan merveilleusement intense du monde sensible vers le monde suprasensible. Qu'on lise dans son *Voyage en Italie* comment, tandis que d'une part il approfondit de plus en plus ses idées sur la nature, il ressent devant ces œuvres d'art que l'homme ne crée véritablement de l'art que lorsque l'art, en même temps, crée en puisant aux profondeurs de la vie. Les grands chefs-d'œuvre des Grecs, disait-il, m'apparaissent maintenant clairement, car : « Je soupçonne qu'ils ont procédé selon les lois mêmes selon lesquelles la nature procède, et sur la trace desquelles je suis {32}. » – « Les grandes œuvres d'art ont été en même temps faites par des hommes, selon des lois naturelles et vraies, en même temps que les œuvres suprêmes de la nature. Tout arbitraire, tout ce qui est imaginaire, s'effondre ; là est la nécessité, là est Dieu {33}. » Voilà ce qu'il écrit à ses amis de Weimar.

Il s'ouvre à quelque chose de gigantesque, et en lui se transforme ce qu'il avait auparavant ressenti et pressenti. Il écrit à Rome des scènes importantes de son *Faust*. Il termine en partie *Iphigénie*, *Le Tasse*, dont il avait plus ou moins rédigé, à Weimar, un projet en prose. Car, laissant maintenant sans cesse agir sur lui l'art classique, il peut trouver le style classique dont il voulait imprégner ses œuvres. L'âme de Goethe vécut en Italie une régénération, une véritable renaissance. Elle développa alors quelque chose de singulier il ressentit un contraste profond entre ce que recherchait son époque, ce qu'il avait vu partout dans son environnement, et ce qu'il avait appris à ressentir comme étant la forme la plus haute de l'humanité dans sa pureté.

C'est ainsi qu'il revient à Weimar, dans le monde où avaient été produites des œuvres qui à l'époque enthousiasmaient tout un chacun : *les Brigands* de Schiller {34}, *l'Ardinghello* de Heinse {35} et d'autres encore. Tout cela lui parut barbare, et allait à l'encontre de toutes les racines vivant maintenant en son âme. Dans sa vie intérieure, il se sent désormais comme complètement isolé. Et on l'avait presque oublié aussi. C'est alors que se développa peu à peu un lien d'amitié avec Schiller {36}. Il s'y adapta difficilement, car, à son retour, rien ne lui était plus détestable que les œuvres de jeunesse de Schiller. Mais les deux hommes se trouvèrent pour nouer une amitié qui dans l'histoire de l'évolution humaine ne

trouve que rarement son équivalent. Ils se stimulèrent réciproquement, si bien que Herman Grimm dit à bon droit {37} : dans ce lien entre Goethe et Schiller on a non seulement Goethe plus Schiller, mais Goethe plus Schiller et Schiller plus Goethe. Chacun d'eux se transforma grâce à l'autre ; et en devenant autre, chacun fécondait l'autre. Dans l'âme des deux hommes se dessinèrent de grands, de vastes problèmes humains. Ce que le monde voulait résoudre à ce moment-là par la politique – le grand problème de la liberté humaine – se présenta à l'âme de Goethe et de Schiller sous une forme spirituellement humaine.

D'autres réfléchissaient longuement au moyen d'instaurer dans le monde une organisation extérieure qui donne à l'homme la possibilité de la liberté. Pour Schiller, la question qui se posait était : comment l'être humain trouve-t-il la liberté dans sa propre âme ? C'est à ce problème qu'il s'est consacré en élaborant une œuvre unique en son genre, *les Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme*. Pour Schiller, la grande question était celle-ci : comment l'homme amène-t-il son âme à se dépasser elle-même, à monter d'un niveau ordinaire de la vie à un niveau supérieur ? D'une part, l'homme est dans la nature que lui montrent ses sens, se disait Schiller, d'autre part il est en présence du monde de la logique. Il n'est libre dans aucun des deux. Il devient libre dans le plaisir esthétique et dans la création esthétique, là où les pensées ne sont plus soumises à la contrainte de la logique, mais au goût et à l'inclination, où en même temps elles sont libérées des sens. Schiller demandait un état médian. Ces *Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme* appartiennent aux créations du plus haut niveau de culture qui aient été écrites au cours de l'évolution. Mais c'était une question, une énigme humaine qu'ensemble avec Goethe il a présenté à son âme.

Schiller pouvait étudier ce problème sous la forme d'idées abstraites, de la philosophie ; cela, Goethe ne pouvait pas le faire, il lui fallait aborder le problème sous un aspect vivant. Il le résolut à sa manière très ample en le présentant sous la forme du *Conte du Serpent vert et du beau Lis*. Schiller voulait montrer en philosophe comment l'homme, partant de la vie ordinaire, accède à une vie supérieure ; Goethe voulait, dans le *Conte du Serpent vert et du beau Lis*, montrer comment, par l'action commune des forces spirituelles en l'âme humaine, l'homme se développe et passe de la vie de l'âme quotidienne à une vie supérieure. Ce qui apparaissait chez Schiller sous la forme de la philosophie abstraite, Goethe lui donna une forme grandiose et concrète dans ce conte, qu'il ajouta à une description de la vie extérieure dans une œuvre ayant le caractère d'une nouvelle, d'un roman : *les Entretiens d'émigrés allemands* {38}. Vraiment, dans ce commerce vivant entre Goethe et Schiller prirent vie toutes les énigmes qui pouvaient se poser à l'homme en liaison avec ce que contient la question, l'aspiration exprimée par :

« Contemple toutes forces agissantes et semences,

Et cesse de farfouiller dans les mots ».

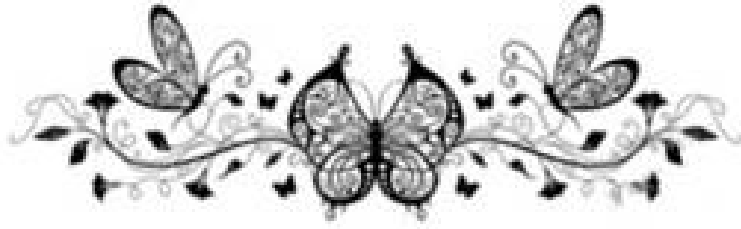
Celui qui se consacre réellement à ce qui s'est passé entre Goethe et Schiller, à ce qui vivait en l'esprit de Schiller, en l'esprit de Goethe à cette époque, il possède le bien spirituel encore méconnu, insuffisamment efficace encore, en lequel s'est concentrée l'aspiration de la cinquième époque postatlantéenne. Tout ce qui émouvait les deux hommes à l'époque, dans la manière dont Schiller tentait de résoudre en philosophe l'énigme de l'homme dans ses *Lettres esthétiques*, dans la manière dont Goethe abordait le monde des couleurs pour s'opposer à Newton, dont il présente l'évolution de l'âme humaine dans *le Conte du Serpent vert et du beau Lis* : tout cela, ce sont de vastes questions qui, à ce qu'il me semble, étaient condamnées à ne vivre qu'en peu d'êtres. Car en voulant présenter tout d'abord les faits qui se rapportent à la vie de Goethe comme nous l'avons fait, il nous faut attirer l'attention sur le fait que beaucoup parlent de Goethe aujourd'hui, et croient pouvoir parler de Goethe, mais aussi que cette époque de Goethe est pour beaucoup un passé, un « livre à sept sceaux ». Et l'on aimerait dire qu'en un certain sens on est même ravi de voir quelqu'un s'exprimer sincèrement dans ce sens. Ce fut certainement un discours bien terre à terre, celui que le célèbre chercheur Du Bois-Reymond {39} intitula : « Goethe sans fin ». Le même homme qui a tracé les « limites de la connaissance de la nature », qui a fait tant de découvertes importantes en physiologie, a fait en sa qualité de recteur d'une université un discours intitulé : « Goethe sans fin ». Un discours de philistin né de cette mentalité : oui, tant de gens parlent de celui qui n'a été pourtant qu'un dilettante, de Goethe toujours et partout dilettante : de celui-là les gens parlent.

Que n'avons-nous pas acquis depuis, que Goethe bien entendu ne connaissait pas : la théorie cellulaire, l'électricité, les progrès de la physiologie ! – Tout cela était présent à l'âme de Du Bois-Reymond. Qu'était Goethe en face de cela ! Et pourtant, les gens parlent du *Faust* créé par Goethe, ils parlent comme si Goethe – dit Du Bois-Reymond – avait réellement créé un idéal humain. Et Du Bois-Reymond ne trouvait pas que Goethe précisément ait campé un idéal humain, car il dit : n'aurait-il pas vraiment mieux valu faire Faust plus grand que Goethe ne l'a fait, et plus utile à l'humanité ? Goethe nous campe un pauvre type – Du Bois-Reymond n'emploie pas cette expression, mais tout ce qu'il dit est à peu près de cette venue –, un pauvre type qui ne vient pas à bout de lui-même. Et ensuite, dit-il, si Faust avait été un homme, il aurait honnêtement épousé Gretchen au lieu de la séduire, il aurait inventé la machine électrique et la pompe à air et serait devenu un professeur renommé. Il le dit littéralement : Faust, s'il avait été un honnête homme, aurait non pas séduit simplement Gretchen, mais l'aurait honnêtement épousée, aurait inventé la machine électrique et la pompe à air, aurait rendu des services à l'humanité, et ne serait pas devenu un génie dévoyé s'occupant à toutes sortes de sottises de spirites.

Un pareil discours dans la bouche d'un recteur, tel qu'on pouvait l'entendre à la fin du XIX^e siècle, est certainement terre à terre, mais au moins il est honnête. On aimerait que cette honnêteté se manifeste bien plus souvent ; elle est charmante

parce quelle correspond à la vérité, tandis que bien des paroles enthousiastes que les gens profèrent en parlant de Faust et de Goethe sont mensongères, trois fois mensongères ; de ces gens qui seulement « se tiennent pour heureux s'ils trouvent des vers de terre ». Car de telles citations de Goethe, que l'on entend aujourd'hui souvent, ne sont aussi que des vers de terre spirituels, bien que ce soient les paroles de Goethe.

C'est précisément à propos de ce rapport de notre époque avec un esprit comme Goethe que l'on peut de multiples façons étudier la profonde insincérité de notre temps. Et plus d'un qui ne fait rien d'autre que de « farfouiller dans les mots », farfouille précisément aussi dans les paroles de Goethe ; alors que dans la conception du monde de Goethe il y a quelque chose qui conduit vers tout ce qui doit lever dans la future évolution de l'humanité et qui, comme nous l'avons déjà esquissé, non seulement s'allie bien avec la science de l'esprit, mais, de par sa nature propre, lui est lié depuis toujours.



DEUXIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 5 novembre 1916

En fait, mon intention, comme vous l'avez déjà perçu dans ce qui a été esquissé, est de conduire dans cette conférence à une compréhension du karma individuel et, dans un sens plus large, du karma collectif de notre époque. Mais la vie humaine, précisément quand on veut la considérer dans ce qui concerne chacun, est extrêmement complexe, et lorsqu'on veut répondre à la question de la destinée de l'être humain, il faut suivre de nombreux fils qui le relie au monde, à un passé proche ou lointain. Ceci explique peut-être pourquoi, alors qu'en fait je veux exposer quelque chose qui nous touche de très près, qui touche tout homme de très près, je fais maintenant d'amples détours et entreprends des considérations qui en quelque sorte doivent jeter la lumière dans l'étroite cellule de l'existence individuelle, en les rattachant à une vie terrestre significative dans l'histoire du monde : à la vie de Goethe. Cette vie terrestre de Goethe nous est en effet accessible dans un très grand nombre de détails. Si naturellement aussi toute vie humaine est, quant à son destin, très éloignée du cours de la destinée d'un esprit aussi exemplaire et de portée historique, il est cependant possible, en étudiant précisément une telle vie, de trouver des points de vue valables pour chacun d'entre nous. C'est pourquoi nous n'allons pas nous laisser rebuter par le projet d'amplifier encore un peu les enchaînements que nous avons entrepris hier, précisément dans la perspective des questions particulières vers lesquelles nous allons progresser de plus en plus.

Lorsqu'on suit le cours de la vie de Goethe comme beaucoup de ceux qui veulent être ses biographes l'ont fait jusqu'aujourd'hui, on ne prend nullement garde à la tendance qu'a l'homme à rechercher rapidement les liens de cause à effet. Voyez-vous, aujourd'hui les scientifiques feront constamment remarquer que l'homme commet de nombreuses erreurs lorsqu'il érige en principe le « après une chose et pour cette raison à partir de cette chose », ce « *post hoc, ergo propter hoc* » : parce que deux choses se succèdent, l'une doit naître de l'autre comme l'effet naît de la cause. Cela, on le critique dans le domaine scientifique. Mais dans celui de l'étude de la vie humaine, on n'en est pas encore arrivé à récuser fondamentalement ce principe. Certains primitifs du Kamtchatka croient que les bergeronnettes ou autres oiseaux de ce genre amènent le printemps, parce que le printemps survient après leur arrivée. L'homme raisonne généralement souvent ainsi : ce qui vient après une chose est causé par elle.

On sait par ce que Goethe rapporte lui-même, donc par le récit d'une vie d'homme qui jette une lumière particulière sur l'humanité, qu'il a eu tel père, telle mère, qu'il a fait telles expériences dans sa jeunesse, les expériences qu'il nous communique lui-même, et ce qu'il a fait plus tard dans la vie, ce par quoi il a pris pour l'humanité une telle importance ; on le déduit de ces impressions de jeunesse figurant dans sa biographie, tout à fait selon le principe que si une chose succède à une autre, c'est qu'elle en est l'effet. Ce n'est pas plus malin que de croire que les bergeronnettes font le printemps. Dans le domaine de la science, on critique sévèrement cette superstition, dans celui de la science de l'esprit, il y a encore du chemin à faire. On explique certes fort bien qu'à un âge relativement précoce, encore enfant, lorsque la maison paternelle dut héberger des Français au moment où Francfort était occupé par les Français, Goethe assista aux représentations théâtrales que le célèbre lieutenant du roi Thoranc {40} organisait, qu'il le vit donner du travail à des peintres, et comment ainsi, presque enfant encore, il entra en contact avec la peinture, avec l'art de la scène ; et on en déduit à la légère que l'intérêt de Goethe pour l'art par la suite est né de ces impressions de jeunesse.

Certes, on voit précisément chez Goethe que, dès sa prime jeunesse, son karma se dessinait en contours précis. N'est-ce pas un trait frappant dans toute sa vie que ce lien entre les conceptions artistiques, la conception du monde et la vision de la nature, que son aspiration à connaître la vérité à travers les phénomènes naturels, aspiration partout présente en quelque sorte derrière l'imagination de l'artiste ? Et ne voyons-nous pas justement comment un karma se dessine déjà en traits marqués quand l'enfant, le garçonnet de six à sept ans, rassemble des minéraux de divers stades géologiques trouvés dans la collection de pierres de son père, pour les disposer sur un pupitre à musique dont il fait un autel pour le grand dieu de la nature ? Et comment il fixe sur cet autel fait de produits de la nature un bâtonnet d'encens et allume la lumière, non pas par le geste mécanique ordinaire, mais en captant avec une loupe les rayons du soleil levant, du premier soleil, pour les faire tomber sur le bâtonnet d'encens et allumer grâce à ces rayons du soleil levant un feu en offrande au grand dieu de la nature ? Avec quelle grandeur et en même temps dans quelle beauté voyons-nous l'esprit de cet enfant de six à sept ans dirigé vers l'esprit qui vit et agit dans les phénomènes de la nature ! Nous voyons alors – car à coup sûr ce trait, si l'on veut parler ainsi, doit lui venir d'une prédisposition originelle, et non de son entourage – comment ce qu'il a apporté dans cette incarnation a agi précisément avec vigueur en lui.

Si l'on observe l'époque au sein de laquelle Goethe naît dans cette incarnation, on trouve une étrange corrélation entre sa nature et les événements de ce temps. Selon la façon dont on appréhende le monde aujourd'hui, on est souvent enclin à dire que ce que Goethe a créé, ce *Faust*, et le reste, ce qui est venu de lui pour l'élévation, pour la pénétration spirituelle de l'humanité, cela est fait en fonction de ses prédispositions. Il est certes difficile, pour des choses comme celles qui ont été données par Goethe à l'humanité, de confirmer que ses créations ne peuvent pas avoir avec sa personne un lien aussi simple. Mais réfléchissez un peu à autre

chose. Réfléchissez au peu de profondeur de vues de certaine façon de voir vis-à-vis de certains phénomènes de l'existence, façon de voir qui croit envisager la vérité dans toute son ampleur. Dans mon dernier livre, *De l'énigme de l'homme* {41}, vous pouvez trouver une déclaration de De Lamettrie {42} : Érasme de Rotterdam et Fontenelle par exemple, dit-il, seraient devenus de tout autres hommes si seulement une petite partie de leur cerveau avait été autre.

Selon cette manière de penser, il faut admettre que ce qu'ont créé Érasme et Fontenelle n'existerait pas si, comme De Lamettrie le pense, Érasme et Fontenelle, du fait d'une minime modification de leur cerveau, étaient devenus des fous au lieu d'être des sages. Je dirais volontiers qu'en un certain sens cela est valable pour des productions comme celles d'Érasme et de Fontenelle. Mais réfléchissez à cette affirmation en l'appliquant à un autre cas. Pouvez-vous par exemple penser que l'évolution de l'humanité moderne aurait pu suivre son cours sans la découverte de l'Amérique ? Représentez-vous tout ce qui a afflué dans la vie de l'humanité moderne du fait de cette découverte de l'Amérique ! Un matérialiste pourrait-il dire que Christophe Colomb aurait été un autre si son cerveau avait été un petit peu différent, et qu'il serait devenu un fou au lieu d'être Christophe Colomb, et qu'alors il n'aurait pas découvert l'Amérique ? Certainement, on peut dire cela, tout comme on peut dire que Goethe ne serait pas devenu Goethe, ni Fontenelle Fontenelle, ni Érasme Érasme si par exemple, avant leur naissance, leurs mères avaient eu un accident et qu'ils soient venus au monde mort-nés. Mais nous ne pouvons en aucun cas penser que l'Amérique n'aurait pas été découverte si Christophe Colomb n'avait pas pu la découvrir. Vous trouverez assez naturel que l'Amérique aurait été découverte aussi si Christophe Colomb avait eu une malformation du cerveau.

Vous ne pourrez pas mettre en doute que la marche des événements est une chose, et la participation de l'individu à ces événements une autre ; et vous ne pourrez pas douter que les événements du monde font eux-mêmes appel aux individus humains qui, par le karma, sont particulièrement aptes à faire telle ou telle chose qu'exige la marche des événements. On peut très bien se le représenter à propos de l'Amérique. Mais pour celui dont le regard va au fond des choses, il n'en va pas autrement par exemple pour la naissance du *Faust*. Il faudrait vraiment croire en la complète absurdité de la marche du monde si l'on devait penser qu'il n'y avait aucune nécessité à ce qu'une œuvre comme le *Faust* soit créée, même s'il s'était passé ce que le matérialiste souligne si volontiers : que Goethe, peut-être à l'âge de cinq ans, ait reçu une tuile sur la tête et soit devenu faible d'esprit. Celui qui suit du regard l'évolution de la vie de l'esprit dans les décennies qui précèdent Goethe verra que le *Faust* était réellement une exigence de l'époque. Lessing est cet esprit caractéristique qui voulait écrire un « Faust », et qui avait même déjà écrit une scène fort belle. Ce ne sont pas seulement les besoins subjectifs de Goethe qui exigeaient le *Faust*, l'époque le réclamait ! Et pour celui qui regarde au fond des choses, il en est vraiment ainsi que l'on peut dire : entre les créations de Goethe et Goethe lui-même, il y a un lien analogue à celui qui

existe entre Christophe Colomb et la découverte de l'Amérique dans la perspective de la marche des événements historiques.

Je disais que, si l'on observe l'époque à laquelle Goethe est né, on remarque une certaine corrélation entre son individualité et cette époque, en tenant compte des cercles les plus vastes. Songez qu'en dépit de toutes les grandes différences – nous reviendrons tout de suite sur ce point – il y a pourtant une grande analogie entre les deux esprits, entre Goethe et Schiller, pour ne pas en citer d'autres, moins importants qu'eux, dans leur entourage. Songez que beaucoup des choses que nous voyons briller chez Goethe, nous les voyons briller aussi en Herder. Mais on peut aller beaucoup plus loin. Lorsqu'on regarde Goethe, la chose n'apparaît pas aussitôt ; nous y reviendrons justement tout de suite. Mais si on regarde Schiller, si on regarde Herder, si on regarde Lessing, on dira : il est vrai que leur vie a pris une autre forme, mais dans leurs tendances, dans leurs impulsions vit chez Goethe, chez Schiller, chez Herder, chez Lessing, une certaine prédisposition de l'âme par laquelle, dans d'autres circonstances, ils auraient pu tout aussi bien devenir un Mirabeau {43}, un Danton {44}. Ils sont vraiment en harmonie avec leur temps.

Chez Schiller la chose se confirmera sans grande difficulté, car personne ne trouvera que la mentalité de Schiller, de l'auteur des *Brigands*, de *Fiesque*, de *Cabale et amour*, est très éloignée de celle d'un Mirabeau, d'un Danton ou même d'un Robespierre {45}. À ceci près que les mêmes impulsions dont Danton, Robespierre, Mirabeau ont nourri leurs tendances politiques, Schiller les a orientées vers la vie littéraire, la vie artistique. Mais, aimerait-on dire, en ce qui concerne le sang de l'âme qui anime l'histoire universelle de ses pulsations, celui des *Brigands* est le même que celui des actes de Danton, de Mirabeau et de Robespierre, et il coulait aussi en Goethe, si l'on veut bien toutefois se représenter que Goethe est très, très éloigné d'être un révolutionnaire. Il ne l'est pas du tout, absolument pas. Seulement, dans cette nature complexe qui est celle de Goethe, un ensemble particulièrement complexe d'impulsions karmiques, d'impulsions de destinée, s'est formé, qui dès sa prime jeunesse lui fait prendre place dans le monde d'une façon tout à fait particulière.

Lorsqu'on suit la vie de Goethe d'un regard éclairé par la science de l'esprit, on la voit tout d'abord se diviser en certaines périodes, en laissant de côté tout le reste. La première se déroule de telle sorte que l'on peut dire ceci : une impulsion, présente déjà dans son enfance, poursuit son cours. Puis quelque chose intervient de l'extérieur qui fait apparemment dévier le cours de sa vie : la rencontre avec le duc de Weimar en 1775. Puis, à nouveau, son séjour à Rome {46} l'aiguille vers une autre voie, il devient un tout autre être du fait qu'il peut s'ouvrir à la vie romaine. Si l'on voulait regarder la chose de plus près encore, on pourrait dire : une troisième impulsion qui vient comme du dehors – mais ceci, comme nous le verrons, n'est pas tout à fait juste dans le sens de la science de l'esprit –, c'est le lien d'amitié avec Schiller {47}, après le passage par la transformation à Rome.

Lorsqu'on étudie la première partie de la vie de Goethe jusqu'à l'année 1775, on constate comme résultat que certes – il faut pour cela regarder les faits plus attentivement qu'on ne le fait d'ordinaire – une puissante atmosphère révolutionnaire anime ce Goethe, une rébellion contre tout ce qui se trouve dans son environnement. Mais sa nature, en quelque sorte, se consacre à beaucoup de choses. Et du fait que l'impulsion de rébellion ne se manifeste pas aussi vigoureusement que lorsqu'elle est concentrée comme dans *les Brigands* de Schiller, mais occupe un champ plus large, elle est moins affirmée extérieurement. Cependant, celui qui peut étudier les années d'enfance et de jeunesse de Goethe conformément à la science de l'esprit, constate qu'en lui une force de vie spirituelle est présente qu'il apporte par sa naissance et qui, si certains événements ne s'étaient pas produits, aurait pu l'accompagner à travers sa vie entière. Ce qui vivait en lui, l'individualité de Goethe, était infiniment plus grand que ce que son organisme pouvait vraiment assimiler et déployer dans la vie.

La chose est manifeste chez Schiller. Si l'on pouvait aujourd'hui sentir de telles réalités qui sont à toucher du doigt, on le constaterait. La mort prématurée de Schiller {48} n'a pas d'autre origine que la puissante force vitale de son âme qui consuma son organisme. C'est à la portée de la main. On sait en effet que, lorsque Schiller fut mort, on trouva son cœur comme desséché dans sa poitrine. Il ne se maintint en vie que grâce à sa puissante force d'âme, aussi longtemps que ce fut possible, mais en même temps cette force d'âme consumait la vie de son corps. En Goethe, cette force de l'âme était encore plus puissante, et pourtant il parvint à un âge avancé. Comment a-t-il pu vivre si vieux ?

Voyez-vous, j'ai mentionné hier un fait d'une très grande importance intervenu dans la vie de Goethe. Après avoir passé à Leipzig quelques années d'études {49}, il tombe malade, gravement malade, et se trouve en présence de la mort. Vraiment, il voit la mort en face, pour ainsi dire. Cette maladie est certainement un phénomène naturel, organique, mais on n'apprend jamais à connaître un être humain qui crée à partir de la vie élémentaire universelle, et d'une façon générale aucun être humain, si l'on ne prend pas en considération de tels événements dans le cours de leur karma. Que s'est-il donc passé avec Goethe, durant cette maladie à Leipzig ? Il s'est produit ce qu'on peut appeler un dégagement complet du corps éthérique, dans lequel la force vitale de l'âme avait agi jusque-là. Ce corps éthérique se dégagea de telle façon qu'après cette maladie, Goethe n'avait plus ce lien étroit entre le corps éthérique et le corps physique qu'il avait eu précédemment. Or le corps éthérique est en nous l'élément suprasensible qui en fait nous permet d'avoir des représentations, de penser. Les représentations abstraites que nous avons dans la vie courante, celles qu'aiment la plupart des hommes de mentalité matérialiste, nous les avons parce que le corps éthérique est étroitement lié au corps physique, lui est uni en quelque sorte par un lien magnétique puissant. Mais de ce fait aussi, on est doté d'une forte impulsion à faire pénétrer sa volonté dans le monde physique. Et on a cette impulsion volontaire quand en outre le corps astral est vigoureusement développé.

Regardons Robespierre, Mirabeau, Danton, nous avons là un corps éthérique vigoureusement lié au corps physique, mais aussi un corps astral très développé, qui agit de son côté sur le corps éthérique et fait que ces individualités humaines prennent place avec vigueur dans le monde physique.

L'organisation de Goethe était de cette nature. Mais une autre force était active en lui qui provoqua une complication. Elle exerça une action qui dégagea par la maladie dont il faillit mourir son corps éthérique, et le laissa dégagé en partie. Du fait que le corps éthérique n'est plus aussi étroitement uni au corps physique, il n'y envoie plus ses forces, il les garde au niveau de l'éthérique. D'où la transformation par laquelle passa Goethe lorsqu'il revint de Leipzig à Francfort ; ayant fait connaissance avec Mademoiselle de Klettenberg [{50}](#), la mystique, et avec toutes sortes de médecins amis qui s'adonnaient à des études d'alchimie, prenant connaissance des écrits de Swedenborg, il se construit vraiment un système du monde spirituel, chaotique encore, mais tout de même spirituel, ayant aussi une tendance fervente à s'occuper des choses suprasensibles. Et cela est en rapport avec sa maladie. L'âme qui apporta avec elle dans cette vie terrestre la prédisposition à cette maladie, elle apportait aussi l'impulsion de préparer le corps éthérique par cette maladie de telle façon qu'il déployait son activité non seulement dans le physique, mais qu'il avait le besoin, et non seulement avait le besoin, mais avait aussi reçu le don, de s'imprégner de représentations suprasensibles. Aussi longtemps qu'on considère uniquement les faits extérieurs dans la biographie d'un homme, à la manière des matérialistes, on ne pense pas aux relations subtiles qui se nouent dans le courant de son destin. C'est seulement quand on étudie les corrélations entre les faits naturels qui frappent notre organisme, comme la maladie de Goethe, et ce qui se manifeste dans la nature éthique, morale, spirituelle, c'est seulement alors qu'on trouve la possibilité de pressentir ce qu'est l'action profonde du karma.

Chez Goethe, la force révolutionnaire serait certainement apparue de telle façon qu'elle l'aurait consumé de bonne heure. Comme dans son milieu cette force révolutionnaire n'aurait pu se déployer extérieurement, et qu'il n'aurait pas pu écrire des drames comme Schiller, il aurait dû mourir de consommation. Mais cette force fut dérivée par le dégagement du corps éthérique, par l'assouplissement du lien magnétique entre son corps éthérique et son corps physique.

Vous voyez ici l'importance que prend l'intervention d'un événement naturel dans la vie d'un être humain. Certes, c'est une chose qui évoque un rapport plus profond que celui que les biographes veulent souvent mettre uniquement au premier plan. Car la signification d'une maladie pour toute la faculté individuelle de vivre les choses ne s'explique pas par les tendances héréditaires, elle oriente déjà vers le rapport de cet homme avec le monde, et un rapport qui doit être pensé comme spirituel. Vous remarquez par là combien la vie de Goethe se compliqua. Car de cela dépend la façon dont nous assimilons quelque chose, et comment nous sommes nous-mêmes.

Le voici qui arrive maintenant à Strasbourg {51} avec un corps éthérique rempli en quelque sorte de connaissances occultes. C'est ainsi qu'il entre en contact avec Herder. Les grandes conceptions de ce dernier devaient prendre en Goethe une tout autre forme qu'en Herder lui-même, dont la constitution délicate n'offrait pas les mêmes conditions. Un événement comme ce face à face avec la mort se produit chez Goethe à la fin des années soixante à Leipzig, mais la force correspondante est préparée depuis longtemps. Et celui qui veut déduire l'origine d'une pareille maladie de faits extérieurs, ou simplement d'événements physiques, n'en est pas encore, dans le domaine spirituel, au même point de vue que le chercheur scientifique, lequel pense que le fait ultérieur ne doit pas être nécessairement considéré comme un effet de ce qui précède. En Goethe, cette faculté de s'isoler du monde en quelque sorte en raison du rapport entre le corps physique et le corps éthérique, rapport qui n'atteignit son point de crise que par la maladie, cette faculté avait toujours été présente.

Sur quelqu'un en qui le lien entre corps physique et corps éthérique est compact, le monde extérieur agit et fait ses impressions sur le corps physique, ces impressions pénètrent aussitôt dans le corps éthérique, c'est une chose ; et la personne suit intérieurement avec aisance le courant des impressions extérieures. Chez une nature comme Goethe, bien entendu, le corps physique reçoit les impressions, mais le corps éthérique ne s'y adapte pas aussitôt, parce que le lien est relâché. La conséquence en est qu'en quelque sorte un être ainsi constitué peut être plus isolé de son environnement, que le processus est plus complexe d'une impression faite sur son corps physique. À partir de cette constitution organique de Goethe, reportez-vous à ce que vous connaissez de sa biographie : il laisse agir sur lui les faits, les faits historiques aussi, sans leur faire violence en quelque sorte – et vous avez acquis la compréhension de la singulière action de la nature de Goethe. Je vous disais déjà : il prend la biographie de Gottfried von Berlichingen, reçoit seulement l'influence des impulsions du dramaturge Shakespeare et ne modifie guère l'autobiographie, qui n'est pas particulièrement bien écrite, de Gottfried von Berlichingen, si bien qu'il ne donne pas non plus à son œuvre le nom de « drame », mais simplement ce titre : « Histoire dramatisée de Gottfried von Berlichingen à la main de fer » ; il ne la modifie que peu. Voyez-vous, cette approche hésitante et douce, dirais-je volontiers, des choses qu'il ne prend pas violemment en mains, cela est dû au lien tout à fait particulier entre le corps physique et le corps éthérique.

Un tel lien n'existait pas chez Schiller. C'est pourquoi il campe des personnages qui ne sont vraiment pas nés d'une impression extérieure, mais auxquels il donne forme de par sa nature et de toute son énergie : ainsi Karl Moor. Goethe a besoin de l'action de la vie. Mais il ne lui fait pas violence ; il contribue seulement doucement à élever la vie au niveau de l'œuvre d'art. Il en va de même lorsqu'il se trouvera dans les conditions qu'il a décrites dans *Werther*. Les circonstances singulières dans lesquelles vit son ami Jérusalem {52}, il ne les modifie pas, il ne les modèle guère, il prend la vie et y apporte un peu sa contribution. Et par la

douceur avec laquelle il apporte cette aide à partir de son corps éthérique, la vie devient une œuvre d'art. Mais, en raison de cette même organisation, il n'entre pas directement en contact avec la vie, et par cette approche indirecte il prépare son karma dans cette incarnation.

Il arrive à Strasbourg. Outre ce qu'il a vécu et que je vous ai rapporté hier, ce qui le fait progresser dans sa carrière de « Goethe », il passe, comme vous savez, par l'expérience d'un lien sentimental avec la fille du pasteur de Sesenheim, Frédérique Brion {53}. Son cœur tout entier est pris dans ce lien, et certes on peut faire bien des réserves morales devant le cours que prend cet attachement de Goethe pour Frédérique, des réserves qui peuvent être justifiées. Mais ce n'est pas cela qui importe maintenant, c'est de comprendre. Goethe passe réellement et entièrement par une expérience qui, chez tout autre, non seulement aurait dû aboutir, mais bien entendu aurait abouti à une alliance durable avec Frédérique Brion. Mais Goethe ne fait pas cette expérience directement. En raison de ce que je vous ai rapporté, une sorte de faille s'est creusée entre son être intérieur et le monde extérieur.

De même qu'il ne fait pas violence à ce qui est vivant dans le monde extérieur, ne fait que le modifier avec délicatesse, son sentiment, sa sensibilité, vécue seulement dans son corps éthérique, il ne la conduit pas directement à travers son corps physique jusqu'à un lien avec le monde extérieur assez ferme pour être, comme d'autres, amené à des actes bien déterminés. C'est ainsi qu'il se détache de Frédérique Brion. Il faut considérer cela comme un fait de l'âme seulement. Après avoir pour la dernière fois pris à cheval la route de Sesenheim, il fait la rencontre de lui-même sur le chemin du retour – vous pouvez en lire le récit dans sa biographie {54}. Goethe vient à la rencontre de Goethe. Il a raconté cela très longtemps après. Il est remonté à cheval, et sur le chemin du retour Goethe vient à sa rencontre, mais non pas dans les vêtements qu'il porte – il est habillé autrement. Et lorsqu'il revient plus tard, des années après, pour rendre visite à ceux qu'il a connus, il s'aperçoit que, sans l'avoir recherché, il s'est vraiment mis en route dans le costume dans lequel il s'était vu lors de cette rencontre. C'est un fait auquel il faut croire avec autant de force qu'à tout autre fait rapporté par Goethe. Devant l'amour de la vérité qui l'a inspiré dans ce récit de sa vie, il serait inconvenant de chercher à critiquer.

Comment se fait-il que Goethe, si éloigné et si proche à la fois des circonstances dans lesquelles il se trouvait – si proche que pour toute autre personne il en eût résulté tout autre chose, et si éloigné qu'il pouvait s'en dégager –, comment se fait-il qu'il fasse cette rencontre avec lui-même ? Eh bien, chez un être humain qui vit quelque chose dans son corps éthérique, l'expérience s'objective très facilement quand ce corps éthérique est en partie dégagé. Il le voit extérieur à lui, projeté à l'extérieur. C'est ce qui s'est réellement produit chez Goethe. À un moment particulièrement propice, il a vu l'autre Goethe, le Goethe éthérique qui vivait en lui, et qui par son karma resta uni à Frédérique Brion. C'est pourquoi il s'apparut à lui-même sous cette forme fantomatique. Mais c'est précisément un événement

qui confirme profondément ce que les faits permettent de discerner dans la nouvelle nature de Goethe.

Vous voyez là comment un être humain prend place dans les faits extérieurs, et comment pourtant il faut d'abord appréhender sa manière particulière, sa façon individuelle d'y prendre place. Car le rapport de l'être humain avec le monde, avec le passé, est compliqué, le rapport avec ce que de notre passé nous transportons dans le présent. Mais parce que Goethe a en quelque sorte arraché son être intérieur aux liens qu'il avait avec son corps, il lui fut possible, dès sa prime jeunesse, de cultiver en son âme les profondes vérités qui, dans le *Faust*, nous surprennent tant. Je dis intentionnellement : nous surprennent, car je ne connais guère de choses plus simplistes que cette phrase colportée par certains biographes de Goethe :

« Goethe est Faust et Faust est Goethe. » Je l'ai lue souvent dans des biographies de Goethe. C'est naturellement un non-sens très banal. Car ce que nous avons vraiment dans le *Faust*, si nous le laissons bien agir sur nous, nous apparaît effectivement tel qu'il nous faut dire : il en va parfois ainsi que nous n'envisageons pas du tout que Goethe ait vécu directement ou puisse savoir une chose – et pourtant elle est dans le *Faust*. Faust dépasse toujours Goethe. Certes, seul peut le comprendre complètement celui qui connaît la surprise qu'éprouve l'auteur d'une œuvre poétique lui-même lorsqu'il a cette œuvre sous les yeux. Il ne faudrait pas croire en effet que le poète doit toujours être aussi grand que son œuvre. Il n'a pas plus à l'être que n'a le père à égaler son Fils par la force d'âme et le génie ; car la véritable création poétique est une réalité vivante. Et pas plus qu'on ne peut dire qu'une réalité vivante ne se dépasse pas dans ce qu'elle crée, on ne peut affirmer qu'une force spirituelle créatrice ne se dépasse pas dans ce qu'elle crée.

C'est en raison de cet isolement intérieur que je vous ai décrit chez Goethe qu'apparaissent dans son âme ces vues profondes que nous rencontrons dans son *Faust*. Car des œuvres comme *Faust* ne sont pas comme les autres. *Faust* est issu en quelque sorte de l'esprit tout entier de la cinquième époque postatlantéenne ; il dépasse Goethe de loin. Et bien des choses dont nous faisons l'expérience intérieure devant le monde et son évolution, nous les entendons résonner à nos oreilles d'une étrange façon. Pensez aux paroles que vous avez entendues tout à l'heure {55} :

« Mon ami, les temps révolus
Sont pour nous un livre à sept sceaux ;
Ce que vous appelez l'esprit des temps,
C'est au fond le propre esprit de ces messieurs,
Dans lequel les temps se reflètent ».

On passe trop facilement sur de telles paroles. Celui qui en ressent pleinement la profondeur se souvient de bien des choses que de telles paroles seules attestent dans un sens profond. Pensez à ce que les hommes modernes ont grâce à la connaissance du grec, de la vie spirituelle grecque, grâce à Eschyle, à Sophocle {56}, à Euripide ! Les hommes se plongent dans cette vie spirituelle grecque, disons dans Sophocle. Est-ce là un livre à sept sceaux ? On ne pensera pas facilement que Sophocle peut être un livre à sept sceaux ! Sophocle, qui a atteint l'âge de quatre-vingt-onze ans, qui a écrit plus de quatre-vingts drames, dont sept sont conservés ! Connaît-on un homme qui a écrit quatre-vingt un drames et plus, et dont sept seulement sont conservés ? N'est-ce pas littéralement vrai qu'il est un livre à sept sceaux ? Comment quelqu'un peut-il prétendre connaître l'hellénisme d'après ce qui nous en est transmis dès lors qu'il lui faut garder en mémoire que soixante-quatorze drames de Sophocle, qui ont ravi et élevé intérieurement les Grecs, ont disparu ? Un grand nombre de drames d'Eschyle également ont disparu. Des poètes ont vécu à l'époque grecque dont les noms ne nous sont même pas connus. Les temps passés ne sont-ils pas un livre à sept sceaux ? Quand on considère un pareil fait, on est obligé de se le dire. Et :

« ... c'est un grand ravissement

Que de se transporter dans l'esprit des temps,

De voir comment un sage a pensé avant nous,

Et à quel magnifique niveau nous sommes finalement arrivés ».

Les natures comme celle de Wagner croient pouvoir se transporter facilement dans l'esprit d'un sage – quand en effet on leur a montré comment faire ! Car il est dommage qu'on ne puisse pas faire l'expérience suivante : qu'écriraient les bons petits critiques à propos du *Hamlet* si la pièce paraissait maintenant et était représentée devant eux sur quelque grande scène de la ville, ou si un drame de Sophocle était représenté devant eux ? Peut-être serait-ce même sans effet sur ces messieurs, ce que fit Sophocle lui-même à un âge avancé pour convaincre au moins sa parenté de sa grandeur. Car il vécut jusqu'à quatre-vingt-onze ans ; ses parents durent attendre l'héritage jusque-là ; ils ont alors cherché à rassembler des témoignages attestant que Sophocle était faible devenu d'esprit et ne pouvait plus administrer lui-même sa fortune. Il ne dut son salut qu'à *Cedipe à Colone* qu'il écrivit alors. Il pouvait au moins prouver ainsi qu'il n'était pas encore faible d'esprit. La chose serait-elle efficace aujourd'hui vis-à-vis de nos critiques, je n'en sais rien ; à l'époque elle le fut. Celui qui s'attache à trouver le sens profond d'un pareil fait, de cette situation tragique du vieux Sophocle, pourra mesurer en même temps combien il est difficile de trouver la voie qui conduit à une individualité humaine ; et de voir combien complexes sont les liens qui la relient aux événements du monde. Beaucoup, beaucoup de choses pourraient être citées qui

montreraient à quelle profondeur il faut creuser pour comprendre le monde. De la sagesse nécessaire pour comprendre le monde, combien n'en vit-il pas déjà dans les toutes premières parties du *Faust* de Goethe ! Cela est à rattacher à cette destinée au cours étrange qui montre vraiment comment la nature et l'action de l'esprit ne font qu'un dans l'évolution du monde, qu'une maladie n'a pas seulement une signification extérieure physique, mais aussi une signification spirituelle.

Nous voyons donc, dirait-on volontiers, se prolonger avec vigueur l'élan donné à Goethe par le karma. Mais ensuite, en 1775, intervient comme de l'extérieur la rencontre avec le duc de Weimar, et Goethe est appelé à Weimar. Qu'est-ce que cela signifie donc dans sa vie ? Il faut d'abord comprendre ce qu'un pareil fait signifie pour la vie d'un être humain si l'on veut découvrir d'autres éléments qui fassent comprendre la vie. Je sais combien peu le monde actuel est enclin à vraiment éveiller les forces de l'âme qui sont nécessaires pour ressentir, pour éprouver pleinement ce qui vit déjà dans les premières parties du *Faust* de Goethe. Pour écrire ce qui a été représenté ici – *Faust I*, « Monologue dans le cabinet d'étude », « Esprit de la terre » –, il faut disposer d'une richesse d'âme qui puisse nous amener à nous arrêter devant longtemps, longtemps, dans une fervente vénération. Et l'âme éprouve souvent la souffrance la plus profonde à voir le monde en réalité si atone et incapable de ressentir ce qu'est la grandeur. Mais si l'on sent cela pleinement, on comprendra aussi à quoi en vient dans sa sensibilité celui qui est réellement pénétré de la science de l'esprit. Il en vient en effet à se dire : en ce Goethe, quelque chose vit qui le consumait. Cela ne pouvait pas continuer ainsi.

Il faut bien penser cela. Représentez-vous : Goethe est né en 1749, en 1775 il a donc vingt-six ans. Il a dans la valise qu'il emporte à Weimar le manuscrit des scènes que nous avons représentées aujourd'hui – ne prenons que cela, il y avait encore autre chose avec. Celui qui est passé par de telles expériences au point de pouvoir les consigner par écrit, il a à les porter dans son âme, sur laquelle elles pèsent lourdement, car c'est une force qui veut conduire vers les hauteurs et qui pourrait faire éclater l'âme.

Si nous voulons apprécier à leur valeur dans un sens juste, dans un juste éclairage, ces premières parties du *Faust*, nous avons à nous rendre compte clairement de deux choses. On pourrait en effet penser que Goethe a rédigé ces scènes peu à peu entre sa vingt-cinquième et sa cinquantième année. Elles n'auraient pas alors provoqué la même tension dans l'âme, elles n'auraient pas pesé d'un tel poids. Bien sûr, seulement ce n'est pas possible, ce n'aurait pas été possible, car à partir de la trentième ou trente-cinquième année la force de jeunesse lui aurait fait défaut qui était nécessaire pour donner à ces choses la forme qu'elles ont reçue. Il lui fallut les écrire durant ces années conformément à son individualité ; mais il ne pouvait pas continuer à vivre ainsi. Il avait besoin de quelque chose comme une sourdine, une sorte de somnolence de l'âme, pour atténuer le feu qui brûlait dans son âme lorsqu'il écrivait les premières parties du

Faust. Le duc de Weimar vint le prendre pour en faire un ministre. Et je le disais déjà, il a été un bon ministre. Il put alors, étant ministre et assurant activement beaucoup de travail, dormir – en se reposant –, oubliant ce qui brûlait en son âme. Et il y a vraiment une différence considérable entre l'atmosphère avant 1775 et après, comparable à une sorte d'état d'éveil intense suivi d'une vie assourdie.

Le mot *Dumpfheit* (« torpeur ») lui vient même à l'esprit quand il décrit la vie particulière qu'il mène à Weimar, où il s'adapte aux événements, mais en vibrant mieux avec eux qu'autrefois, lorsqu'il se rebellait contre eux. Ce qui est étrange, c'est qu'à cet engourdissement de dix ans succéda une approche plus calme des événements. Et cette période de sommeil de Goethe était aussi peu la conséquence de ce qui avait précédé que le sommeil est un effet direct de la vie de veille qui l'a précédé. Les relations sont beaucoup plus vastes qu'on ne le pense d'ordinaire. J'ai déjà souvent attiré votre attention sur cette manière de voir superficielle qui fait qu'à la question : pourquoi l'homme dort-il ? – on répond : parce qu'il est fatigué ! C'est une vérité sans valeur, une vérité qui dort elle-même, c'est un non-sens. Sinon, on ne verrait pas les gens qui ne peuvent pas être fatigués, les rentiers par exemple, se réfugier dans le sommeil après un bon repas quand il leur faut entendre quelque chose qui ne les intéresse pas particulièrement. Ils ne sont certainement pas fatigués. Ce n'est pas parce que nous sommes fatigués que nous dormons ; la veille et le sommeil forment un processus de vie rythmique, et quand vient le temps de dormir, que la nécessité du sommeil nous gagne, alors la fatigue vient. Nous sommes fatigués parce que nous devons dormir {57}, nous ne dormons pas parce que nous sommes fatigués. – Pour l'instant, je n'en dirai pas davantage.

Mais pensez au vaste contexte dans lequel s'inscrit le rythme de la veille et du sommeil. Il reproduit au sein de la nature humaine la succession du jour et de la nuit dans le Cosmos. Vouloir expliquer le sommeil par la fatigue provoquée par la journée, c'est ce qui vient facilement à l'esprit du savant matérialiste ; mais c'est l'inverse qui est vrai. Le rythme de la veille et du sommeil s'explique à partir du Cosmos, à partir de grands réseaux de relations. Et c'est ainsi que doit aussi être expliqué pourquoi, chez Goethe, la période durant laquelle le *Faust* grondait dans les veines de son âme fut suivie d'un engourdissement de dix années de vie weimarienne. Vous êtes alors directement orientés vers son karma, dont maintenant nous ne pouvons parler davantage.

Dans la vie quotidienne, l'homme se réveille en règle générale le matin comme il s'est endormi le soir, en ce qui concerne sa propre conscience. En réalité, il n'en est jamais ainsi. Nous ne nous éveillons jamais exactement tels que nous nous sommes endormis, mais vraiment un peu plus riches ; seulement nous ne prenons pas conscience de cet enrichissement. Mais lorsque le creux d'une vague succède au sommet d'une vague, comme chez Goethe dans les années de Weimar, le réveil s'effectue à un degré supérieur, il doit se faire à un degré supérieur. Les forces les plus intimes y aspirent. Et chez Goethe, les forces les plus intimes aspirent aussi à sortir de l'engourdissement weimarien pour s'éveiller à une plénitude de vie dans

un environnement qui puisse vraiment lui apporter ce qui lui manquait. C'est en Italie qu'il s'éveilla. Ce réveil, il n'aurait pas pu le connaître à Weimar, en raison de sa constitution particulière. Mais c'est précisément à propos d'un tel fait que l'on peut voir le rapport profond de la création chez un véritable artiste, chez un grand artiste, avec sa manière particulière de vivre les choses. Voyez-vous, quelqu'un qui n'est pas un grand artiste peut écrire un drame d'un trait, page après page ; il peut très bien le faire. Le grand poète ne peut pas, car il a besoin d'être profondément enraciné dans la vie. C'est pourquoi Goethe put, relativement jeune encore, exprimer dans son *Faust* de profondes vérités, des vérités qui dépassaient de loin les possibilités de son âme. Mais il lui fallait exprimer un rajeunissement. Il fallait que Faust accède à une tout autre atmosphère ; bien qu'il lui ait donné forme avec tant de profondeur, il lui fallait le rajeunir. Car finalement, malgré toute sa profondeur, ce qu'il avait accueilli jusque-là dans son âme l'avait presque conduit au suicide. Il fallait qu'il soit rajeuni. Goethe lui-même ne put l'être si aisément ; il le fut seulement à Rome. C'est pourquoi la scène de la « Cuisine des sorcières » fut écrite à Rome {58}, dans le jardin de la Villa Borghese. Goethe n'aurait pas osé l'écrire plus tôt.

Or à un rajeunissement comme celui que vécut Goethe est liée une conscience encore assourdie. À son époque, il n'existait pas encore de science de l'esprit : cette conscience ne pouvait être claire, elle était seulement assourdie. D'autre part, à un tel rajeunissement sont liées des forces particulières dont l'action se prolonge jusque dans l'incarnation suivante. Des expériences intérieures qui appartiennent à l'actuelle incarnation s'entremêlent avec bien des choses qui ont un prolongement dans la prochaine. Lorsqu'on songe à cela, on est amené à remarquer chez Goethe une tendance particulièrement profonde et significative. Voyez-vous, s'il m'est permis de faire ici une remarque personnelle : depuis une série de décennies, je peux dire en fait toujours depuis 1879-1880, intensément depuis 1885-1886, je me suis occupé de la conception goethéenne de la nature. Et durant ces années, j'en suis venu à concevoir ceci : dans l'impulsion que Goethe a donnée au regard à porter sur la nature – et dont les savants érudits, les scientifiques, ceux qui pensent sur la nature, ne comprennent en fait rien du tout –, il y a quelque chose qui pourra être développé, mais seulement au cours des siècles. Si bien que Goethe, probablement, lorsqu'il reviendra dans une autre incarnation, trouvera encore la possibilité de donner forme à ce qu'engendrent ses conceptions de la nature, et qu'il n'a pas encore pu achever dans cette incarnation-ci.

On ne pressent pas encore aujourd'hui bien des choses encloses dans sa conception de la nature. J'en ai parlé dans *Goethe et sa conception du monde* et dans mes introductions aux *Œuvres scientifiques de Goethe* de l'édition Kürschner. Si bien que l'on peut dire ceci : avec sa manière de regarder la nature, Goethe porte en lui quelque chose qui oriente vers de larges, de très larges horizons, mais qui est étroitement lié à sa renaissance, qui, à cet égard, n'était certes pas liée à Rome, mais à l'âge qu'il avait lorsqu'il était à Rome. Lisez

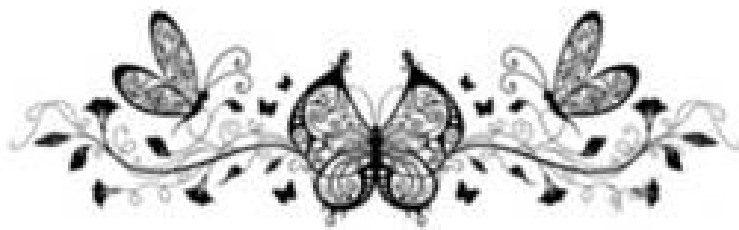
comment j'ai présenté les choses, comment prend forme au cours de son voyage en Italie la métamorphose des plantes, des animaux, la plante primordiale, l'animal primordial, comment, à son retour, il s'attaque à la théorie des couleurs, que l'on ne peut pas du tout comprendre aujourd'hui, et à bien d'autres choses encore. Alors vous verrez qu'à sa renaissance est lié aussi cet approfondissement intérieur de sa grande vision de la nature. Car, certes, il a mis en rapport avec Faust ce que la vie lui a apporté à lui-même, mais non pas à la façon d'un petit poète : comme le fait un grand poète. Faust vit la tragédie de Gretchen. Et au milieu du drame nous apparaît tout d'un coup la grande vision de la nature de Faust, qui certes a beaucoup d'affinités avec celle de Goethe, et qu'expriment ces paroles de Faust :

« Sublime Esprit, tu m'as donné, m'as donné tout
Ce dont je te priais. Tu n'as pas vainement
Tourné vers moi ta face dans la flamme.
Tu donnas pour royaume la splendide nature,
Force de la sentir et de la savourer.
Tu ne permets pas seul l'abord surpris et froid,
Et dans son sein profond tu m'accordes de voir
Comme dans le cœur d'un ami. Devant moi
Tu fais passer la suite des vivants :
Dans le buisson muet, et dans l'air et dans l'eau,
Tu m'enseignes à connaître mes frères.
Dans la forêt, quand gronde et craque la tempête,
Et que le pin géant qui tombe
Fracasse en les frôlant branches et troncs voisins,
Qu'à sa chute, d'un choc sourd, la colline résonne,
Tu me mènes à la grotte sûre, tu me montres
À moi-même ; profondes et secrètes s'ouvrent
Les merveilles de ma propre poitrine.
Et quand à mon regard, pure, la lune monte
Apaisante, les formes d'argent du passé
S'envolent des falaises et du buisson humide,
Adoucissant la joie austère de l'étude. »

(*Faust I*, vers 3217 à 3234)

Une grande vision du monde ! Goethe l'attribue à Faust. Goethe ne l'a conquise que par cette pénétration intime de son âme pendant son voyage en Italie. Cette scène « Sublime Esprit, tu m'as donné, m'as donné tout... » a été aussi écrite à Rome, non avant. Ce sont ces deux scènes : celle du rajeunissement dans la « Cuisine des sorcières » et celle de « Forêt et caverne », ce sont celles-là précisément qui ont été écrites à Rome.

Vous voyez ainsi un véritable rythme dans cette vie de Goethe, un rythme qui trahit une impulsion intérieure, tout comme le rythme de la veille et du sommeil en l'homme trahit une impulsion intérieure. Une vie comme celle de Goethe nous permet d'étudier de façon particulièrement concrète bien des lois ; il nous apparaîtra que les lois qui deviennent visibles chez de grandes personnalités peuvent devenir importantes pour la vie de chacun de nous. Car finalement, les lois qui règnent sur la vie d'un grand règnent aussi sur chaque homme individuellement. Nous parlerons demain de relations dans la vie telles qu'elles peuvent être révélées à partir de ce point de vue.



TROISIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 6 novembre 1916

Je voudrais maintenant procéder à une approche du problème auquel nous travaillons actuellement en prenant un autre point de départ. Car en matière de science de l'esprit, il doit en être ainsi qu'en quelque sorte on cerne le problème en partant de différents points pour s'en approcher. Quand on étudie le cours d'une vie comme celle de Goethe, une chose doit, disons en gros, nous frapper, qui peut devenir pour nous la grande énigme de l'évolution humaine, même lorsqu'on étudie tout d'abord les vies successives et qu'on y prend appui pour comprendre la forme qu'a prise la vie d'un homme. Je veux dire le problème suivant : à quoi cela tient-il, en fait, que certains êtres, comme par exemple Goethe, soient capables de tirer de leur être intérieur des créations aussi importantes que son Faust, en particulier, et d'exercer par ces créations une influence aussi importante sur le reste de l'humanité ? Comment se fait-il qu'en quelque sorte des individus soient choisis parmi le reste de l'humanité et appelés par le destin du monde à une œuvre aussi importante ? Nous comparons alors à cette créativité, à cette vie si importante, celle de chaque être humain, et nous nous demandons : que nous révèle cette différence entre la vie de tout un chacun et celles que l'on dit remarquables ?

On ne peut répondre à cette question qu'en étudiant la vie à l'aide des moyens que nous propose la science de l'esprit. Pour commencer en effet, tout ce que l'homme peut connaître, notamment pour notre temps, est préparé pour dissimuler, pour masquer certaines choses et en écarter l'observateur sans parti pris – ce qui rend nécessaire aussi qu'on parle, dans le champ de la science de l'esprit, en s'adaptant tout d'abord à ce qui peut être compris en premier. Dans la science de l'esprit, nous décrivons ordinairement les choses en disant : tel qu'il se présente à nous dans la vie, l'être humain est constitué d'un corps physique, d'un corps éthérique, d'un corps astral et d'un Je. Puis, en caractérisant les alternances entre la veille et le sommeil, nous disons : pendant la veille, le Je et le corps astral sont dans le corps physique et le corps éthérique ; pendant le sommeil, ils se trouvent au-dehors. Cela suffit tout d'abord entièrement pour une compréhension de la chose, et correspond absolument aux faits relevant de la science de l'esprit. Mais ce dont il s'agit, c'est qu'en décrivant ainsi, on ne transmet qu'une partie de la pleine réalité. Nous ne pouvons jamais saisir dans *une* description la réalité entière ; nous en donnons toujours un aspect quand nous décrivons quelque

chose, et il nous faut toujours, ensuite, chercher à l'éclairer de quelques autres côtés pour que cette réalité partielle apparaisse de la bonne façon.

Il faut dire : en général, le sommeil et la veille constituent réellement une sorte de mouvement cyclique pour l'homme. Rigoureusement parlant, en effet, le Je et le corps astral ne sont en dehors du corps physique et du corps éthérique durant le sommeil que pour la tête, tandis que, précisément parce qu'ils ont quitté la tête, ils déploient une activité et une efficacité d'autant plus intenses dans le reste de l'organisation humaine. Tout ce qui en l'homme n'est pas « tête », mais le reste de l'organisation, se trouve précisément durant le sommeil, pendant lequel en quelque sorte le Je et le corps astral exercent leur action sur l'homme de l'extérieur, sous une influence beaucoup plus intense de ce Je et de ce corps astral que pendant la veille. Et l'on peut bien dire : pendant le sommeil, l'influence que le Je et le corps astral de l'homme exercent sur la tête dans la veille est dirigée sur le reste de l'organisme. Nous pouvons donc à juste titre comparer, en un certain sens, notamment, le Je de l'homme avec le soleil, qui illumine notre contrée quand il fait jour ; quand il fait nuit, ce soleil non seulement est à l'extérieur, mais il éclaire l'autre face de la terre et y fait régner le jour. En un certain sens, il en est de même dans le reste de notre organisme lorsque pour notre perception sensorielle, qui est préférentiellement liée à la tête, il fait nuit – et en revanche il fait nuit aussi pour le reste de notre organisme quand pour notre tête il fait jour ; c'est-à-dire que, quand nous sommes éveillés, le reste de notre organisme échappe plus ou moins à l'action du Je et du corps astral. Voilà ce qui doit compléter la lumière jetée sur la réalité totale quand on veut comprendre l'homme tout entier.

Il s'agit maintenant de saisir aussi de façon juste dans ce sens les liens de l'âme avec le physique, si l'on veut comprendre correctement ce que je viens d'exposer. J'ai souvent souligné que le système nerveux de l'organisme physique est une organisation uniforme, et qu'en fait c'est un simple non-sens, que l'anatomie ne justifie même pas, que de répartir les nerfs en nerfs sensitifs et moteurs. Tous les nerfs sont organisés uniformément, et ils ont tous *une seule* fonction. Ceux qu'on appelle moteurs se distinguent de ceux qu'on appelle sensitifs uniquement par le fait que les seconds sont faits pour servir à la perception du monde extérieur, tandis que les premiers servent à la perception de notre propre organisme. Un nerf moteur n'est pas destiné à faire mouvoir ma main – c'est un simple non-sens –, ce qu'on appelle le nerf moteur est destiné à percevoir le mouvement de la main, donc à percevoir intérieurement, tandis que le nerf sensitif est destiné à servir à la perception du monde extérieur. Là est toute la différence. Notre système nerveux, vous le savez, est constitué de trois parties : les nerfs dont le centre principal est le cerveau, qui sont donc centrés dans la tête, les nerfs qui ont leur centre dans la moelle épinière, et ceux que nous comptons comme appartenant à ce qu'on appelle le système ganglionnaire. Ce sont pour l'essentiel les trois sortes de nerfs que l'homme possède. Il s'agit alors de reconnaître les rapports qui règnent entre ces trois sortes de système nerveux et les éléments spirituels de notre organisme. Quel est en quelque sorte l'élément le plus évolué, le

plus subtil du système nerveux, quel est celui qui est le moins évolué ?

Il est évident qu'à cette question, ceux qui sont formés à la conception du monde scientifique ordinaire répondront : eh bien, le système nerveux cervical est naturellement le plus noble, car c'est celui qui distingue l'homme de l'animal. – Mais il n'en est pas ainsi. Ce système nerveux cervical est pour l'essentiel lié à toute l'organisation de notre corps éthérique. Bien entendu, il y a partout d'autres amples liaisons, si bien que naturellement notre système nerveux dans son ensemble a aussi des liens avec le corps astral ou avec le Je – mais ce sont là des liaisons secondaires. Les liaisons primaires, originelles, sont celles qui relient notre système nerveux cervical à notre corps éthérique. Ceci n'a rien à voir avec la conception que j'ai exposée une fois : le système nerveux dans son ensemble a été produit avec l'aide du corps astral ; c'est tout autre chose, il faut bien le distinguer. Il a pris naissance dans sa prédisposition originelle pendant l'étape de la Lune, mais il a continué de se développer et, depuis ce début de formation, d'autres rapports ont été engagés, si bien qu'en fait notre système nerveux cervical a des rapports étroits et significatifs avec notre corps éthérique. Le système nerveux dépendant de la moelle épinière a des liens très étroits et primaires avec notre corps astral tel qu'il est maintenant en nous, et le système nerveux ganglionnaire avec le Je, avec le Je proprement dit. Ce sont là les rapports primaires tels que nous les avons maintenant.

Si nous tenons compte de cela, nous pourrions nous représenter facilement qu'un rapport particulièrement animé règne pendant notre sommeil entre notre Je et notre système ganglionnaire, qui est répandu surtout dans l'organisme du tronc, qui entoure extérieurement de ses cordons la moelle épinière, et ainsi de suite. Mais pendant la veille, ces liens sont relâchés ; ils se maintiennent, mais sont relâchés. Ils sont plus étroits pendant le sommeil. Et les liens entre le corps astral et les nerfs de la moelle épinière sont plus étroits pendant le sommeil que pendant la veille. Si bien que nous pouvons dire : pendant que nous dormons, il existe des rapports particulièrement étroits entre notre corps astral et les nerfs de la moelle épinière, et aussi entre notre Je et les nerfs du système ganglionnaire. Pendant que nous dormons, nous vivons plus ou moins intensément, dans notre Je, avec notre système ganglionnaire. Si un jour on étudie avec plus de précision le monde énigmatique des rêves, on discernera bien ce que je mentionne ici en puisant à l'investigation basée sur la science de l'esprit.

Si vous prenez cela en considération, vous trouverez la voie d'une autre pensée essentielle et importante : c'est un fait très important pour la vie qu'une alternance rythmique intervienne dans les rapports du Je avec le système ganglionnaire par exemple, et du corps astral avec le système de la moelle épinière, une alternance rythmique identique à ce qu'est l'alternance de la veille et du sommeil. Car il ne vous apparaîtra pas trop étonnant que l'on dise : parce que le Je est en fait si lié au système ganglionnaire et le corps astral si bien lié au système de la moelle épinière dans le sommeil, c'est par là que, en ce qui concerne le système ganglionnaire et le système de la moelle épinière, l'homme est éveillé

pendant son sommeil et dort pendant la veille. On ne peut ici que poser cette question : comment se fait-il que de cet état de veille si intense que l'on doit en fait développer pendant le sommeil, on sache si peu de chose ?

Or, si vous prenez en considération la formation de l'être humain, le fait que son Je a pris place en lui pendant l'incarnation terrestre seulement, qu'il est donc parmi nos éléments constitutifs le plus jeune, le bébé, il ne vous apparaîtra pas surprenant que ce Je ne puisse pas encore prendre conscience de ce qu'il vit dans le système ganglionnaire pendant le sommeil, tandis qu'il peut très bien prendre conscience de ce qu'il vit lorsqu'il est présent dans la tête, parfaitement achevée, et qui est le résultat de toutes les impulsions qui ont agi à travers les étapes de la Lune, du Soleil, etc. Ce que le Je peut élever à sa conscience dépend de l'instrument dont il peut se servir. L'instrument dont il se sert la nuit est encore relativement délicat. Car je vous ai exposé dans des conférences antérieures que le reste de l'organisme ne s'est développé que plus tard, qu'il est venu s'ajouter ultérieurement seulement à l'organisme-tête, plus parfait, dont il est une annexe. Lorsque nous parlons des stades plus ou moins prolongés par lesquels l'homme est passé, en ce qui concerne son corps physique, depuis Saturne, nous ne pouvons le dire que par rapport à la tête. Ce qui s'ajoute à celle-ci est dû à une formation souvent postérieure, datant de la Lune, et même seulement de la terre. C'est pourquoi la vie animée qui est développée pendant le sommeil, et qui a son siège organique dans la moelle épinière et dans le système ganglionnaire, n'accède tout d'abord que peu à la conscience – elle n'en est pas pour autant moins animée, elle l'est même de façon importante.

Et l'on peut dire tout aussi bien : dans le sommeil, la possibilité doit être offerte à l'homme de descendre dans son système ganglionnaire – que : dans la veille, la possibilité lui est donnée de monter vers ses sens et vers son système cervical. Certes, vous direz : comme tout ce que nous avons déjà assimilé se complique par là ! – et même : s'embrouille ! Mais l'être humain est une créature compliquée et l'on n'apprend pas à le comprendre si l'on ne laisse pas agir réellement sur soi cette complication, cette complexité.

Représentez-vous une fois que se produise chez un être ce que je vous ai décrit en vous parlant de Goethe : que le corps éthérique soit en partie libéré de ses liens. Alors un tout autre rapport intervient entre l'être psychique et spirituel et l'organisme, le physique, pendant la veille. Comme je vous le disais hier, l'homme se trouve placé sur une sellette. Mais un tel résultat ne peut se produire sans en entraîner un autre, et il est très important de bien le discerner. Un tel rapport ne s'établit pas en se réduisant à lui-même, il en entraîne un autre. En formulant en termes plus simples le rapport que je caractérisais hier, nous pourrions dire aussi : du fait que le corps éthérique se dégage un peu, la vie de veille tout entière est en un certain sens affectée, influencée. Mais cela ne peut pas se faire sans qu'en même temps la vie du sommeil le soit aussi. La conséquence en est simplement que les liens de l'homme avec les impressions du cerveau se relâchent si en lui se produit ce qui a eu lieu chez Goethe. De ce fait, il entre pendant la veille dans des

rapports plus étroits, plus forts, avec les nerfs issus de la moelle épinière et le système ganglionnaire. C'est ce qui s'est produit chez Goethe à l'époque où il tomba malade : en même temps, il a développé des liens plus lâches avec son cerveau, mais d'autre part un lien plus étroit avec son système ganglionnaire et sa moelle épinière.

Mais alors que se produit-il par là ? Que signifie : un lien plus étroit avec le système ganglionnaire, avec le système de la moelle épinière ? De ce fait, l'être humain se trouve dans un tout autre rapport avec le monde extérieur. Nous avons toujours un lien étroit avec tout le monde extérieur ; nous n'y prenons seulement pas garde. Mais j'ai souvent attiré votre attention là-dessus : l'air que vous portez en vous-même un moment se trouve dans l'instant suivant à l'extérieur, et en vous il y a un autre air ; ce qui est maintenant à l'extérieur aura dans la minute suivante la forme du corps et s'unira à lui. C'est en apparence seulement que l'organisme humain est séparé du monde extérieur ; il est une partie de ce monde extérieur, il en fait partie. Lorsque donc intervient une modification dans le rapport avec le monde extérieur comme celle qui a été caractérisée, elle se révèle comme exerçant une forte action sur la vie de l'homme. Alors on peut dire : par là, la nature inférieure d'un homme, chez une personnalité comme Goethe – car ordinairement on désigne ce qui est lié à la moelle épinière et au système ganglionnaire par l'expression « nature inférieure » –, devrait se manifester avec une force particulière. Les forces se retirent de la tête ; le système ganglionnaire et le système de la moelle épinière y font davantage appel.

On n'acquiert la compréhension de ce qui se passe en réalité qu'en se pénétrant entièrement de cette connaissance : ce que nous appelons l'intelligence, la raison, n'est pas aussi étroitement lié à notre individualité qu'on le croit d'ordinaire. Les représentations fondamentales que s'en fait précisément notre époque sont, pourrait-on dire, les concepts les plus faux. C'est dans ce domaine que notre époque y voit le moins clair. Cela est apparu à une attitude complètement stupide et abrutie vis-à-vis des choses qui s'est répandue jusque dans les cercles les plus savants, vis-à-vis de ce que devaient révéler certaines expériences faites avec des « animaux savants » [{59}](#) : chiens, singes, chevaux, etc. Vous savez que la nouvelle a tout à coup circulé à travers le monde de chevaux savants qui savent compter et bien d'autres choses encore, d'un singe du jardin zoologique de Francfort auquel on avait appris à compter, ainsi que d'autres choses dont on ne donne pas volontiers le détail en bonne compagnie, et auxquelles on ne peut que faire allusion. Le chimpanzé de Francfort en effet, au contraire de ses congénères, s'est laissé dresser à se comporter, vis-à-vis de certains besoins, comme les humains le font ; je n'exposerai pas la chose davantage.

Tout cela a plongé dans l'étonnement non seulement les profanes, mais aussi les milieux savants. Non seulement les profanes, mais les savants aussi tombèrent dans une sorte de ravissement lorsqu'on vit en particulier le chien de Mannheim écrire une lettre après la mort d'un parent qui lui était cher : la lettre parlait de ce parent, son rejeton, qui désormais séjournait auprès de l'âme originelle, et

décrivait la vie qu'il y menait, et ainsi de suite. C'était une lettre très intelligente que ce chien avait écrite. Laissons de côté les manifestations particulièrement compliquées d'intelligence, mais retenons tout de même ceci : tous ces animaux se sont livrés à des calculs. On s'est beaucoup employé à contrôler ce qu'ils pouvaient faire. Dans le cas du singe de Francfort, quelque chose de tout à fait particulier est apparu. On a pu en effet se convaincre de ceci : lorsqu'on lui proposait une opération qui devait donner un certain résultat, et que le nombre exprimant ce résultat se trouvait dans une série de nombres qui lui était présentée, il montrait le bon, et ce résultat apparaissait par exemple après calcul de différentes additions. On s'aperçut alors que ce singe savant s'était simplement habitué à suivre la direction du regard de son dresseur. Quelques personnes, qui s'étonnèrent tout d'abord, dirent : aucune trace d'un esprit, tout est dressage. – Il n'y a là en vérité rien de plus qu'une manipulation un peu compliquée qui fait qu'un chien court chercher la pierre qu'on lui a jetée ; le singe extrayait d'une série de nombres celui sur lequel était tombé non pas ce que prévoyait la trajectoire de la pierre, mais simplement le regard de son maître.

On obtiendra certainement, en examinant les choses de près, des résultats analogues chez les autres animaux. La seule chose dont on doive toujours s'étonner, c'est que les humains soient si frappés quand ces animaux accomplissent une fois quelque chose qui ressemble à un comportement humain. Car combien plus d'esprit, combien plus d'intelligence – si on prend l'intelligence objectivement – n'y a-t-il pas, bien entendu, dans tout ce que chacun connaît bien dans le règne animal et qui est produit par ce qu'on appelle l'instinct ! Ce qui est accompli là est d'une importance énorme, recouvre des relations profondément significatives qui nous font admirer la sagesse qui règne partout où se produisent des manifestations. De la sagesse, nous n'en avons pas seulement dans la tête ; la sagesse nous entoure de toutes parts, comme la lumière, elle agit partout et aussi à travers les animaux. Seuls s'étonnent de voir des phénomènes aussi extraordinaires ceux qui ne se sont jamais consacrés sérieusement à l'étude d'évolutions scientifiques. À tous ceux qui écrivent aujourd'hui de si savants traités sur le chien de Mannheim et autres, sur les chevaux, sur le singe de Francfort et ainsi de suite, j'aimerais lire seulement – parmi d'autres, car la chose n'est pas unique – un passage du livre de Carus [{60}](#) *Psychologie comparée*, paru déjà en 1866. Comme les autres ne m'écoutent pas, je vais tout d'abord vous le lire à vous. Carus dit à la page 231 :

« Lorsque par exemple le chien est traité longtemps par son maître avec ménagement et affection, les traits humains s'impriment concrètement en l'animal bien qu'il n'ait pas de sens ouvert à la notion de bonté, ils s'amalgament avec l'image sensorielle de cet homme, que le chien voit souvent, et font qu'il reconnaît en cette personnalité, même sans se servir du sens de la vue, simplement par exemple par l'odorat ou par l'ouïe, celui auquel il doit tant de bien. C'est pourquoi, si un mal est causé à cet homme, que peut-être par là la possibilité lui soit enlevée de dispenser ses bienfaits au chien, l'animal ressent la

chose comme un mal qui lui est fait à lui-même, et se sent poussé à la colère et à la vengeance ; le tout sans aucune démarche de pensée abstraite, uniquement par le fait que les images sensorielles succèdent les unes aux autres. »

Il est certainement vrai que les images sensorielles se succèdent chez le chien ; mais dans l'ensemble de ce qui se passe règnent l'intelligence et la sagesse.

« Ce qui reste cependant étrange, c'est qu'une combinaison si singulière suivie d'une dissociation, puis à nouveau d'une association de représentations intérieures, puisse être *si proche d'une véritable pensée* et lui ressemble par ses conséquences ! C'est ainsi que je vis un jour un caniche blanc bien dressé » – ce n'était pas le chien de Mannheim, car le livre a été écrit en 1866 – « qui par exemple choisissait judicieusement et combinait les lettres composant des mots qui lui avaient été dits, et qui, en rassemblant comme il le faisait des lettres, des chiffres inscrits sur des feuilles séparées, *semblait* résoudre des calculs simples, *semblait* dénombrer les dames se trouvant parmi la compagnie, et bien d'autres choses de ce genre. Naturellement, rien de tout cela, s'il s'était agi *d'une véritable compréhension des nombres* – en tant que concepts mathématiques –, n'aurait été possible sans une *réflexion* proprement dite ; il se révéla finalement que le chien était simplement dressé à prendre, sur un signe à peine perceptible de son maître, la feuille portant la lettre déterminée ou le chiffre qui convenait, dans la série des feuilles devant lesquelles il allait et venait, puis, sur un signe à peine audible (par exemple le claquement de l'ongle du pouce contre l'ongle de l'annulaire), à la déposer à un autre endroit de la série, accomplissant ainsi en apparence un miracle. » {61}

Vous le voyez, c'est non seulement le phénomène qui est connu, mais aussi la solution que découvrent aujourd'hui à nouveau, et à grand-peine, les savants, parce qu'ils ne se soucient pas de ce qui a été acquis au cours de l'évolution de la science. C'est ainsi que se produisent de telles choses, qui témoignent non pas de notre science avancée, mais de notre ignorance avancée ! D'autre part, on a fait à bon droit une objection. S'il ne s'agissait que d'explications comme celles que l'on avance aujourd'hui, on pourrait tout autant les trouver naïves ; car Hermann Bahr {62} a dit avec raison : bien, alors M. Pfungst est venu et a montré que les chevaux réagissent à des signes à peine perceptibles que les dresseurs ne perçoivent pas, mais qu'ils font inconsciemment, et que lui-même s'est trouvé en situation de percevoir après avoir construit à son usage, dans son laboratoire de physiologie, des appareils lui permettant de distinguer ces infimes jeux de physionomie. – Hermann Bahr a objecté avec raison que l'interprétation est singulière selon laquelle les chevaux doivent être assez astucieux pour observer de tels jeux de physionomie, tandis qu'un professeur doit d'abord se construire des années durant – je crois qu'il lui en a fallu dix ou même davantage – des appareils pour les percevoir ! Bien entendu, il y a dans toutes ces affirmations une parcelle de justesse ; mais il faut regarder les choses d'un œil juste.

Et à ce moment il se révèle quelles ne s'expliquent que si, comme on le fait pour

les comportements instinctifs, on insère en pensée une sagesse, une raison instinctive dans les choses, que si l'on pense l'animal entièrement pris dans un système de rapports, de liaisons objectives parcourant le monde ; que si, en d'autres termes, on ne se contente pas de penser que l'apparition de la sagesse est le fait de l'homme seul, mais qu'on reconnaît qu'elle étend son empire au monde tout entier, et que l'homme est seulement appelé à la percevoir, de par son organisation particulière, mieux que les autres créatures. C'est en cela que l'homme se distingue des autres êtres : de par son organisation, il peut percevoir la sagesse mieux qu'ils ne le font. Par cette sagesse qui leur est implantée, les autres êtres peuvent accomplir des actions sages aussi bien que l'homme, mais elles le sont d'une autre manière. Et les phénomènes extraordinaires dus à l'activité de la sagesse sont en fait, pour celui qui prend au sérieux l'étude du monde, bien moins importants que ceux qui sont constamment présentés à notre regard, et qui sont de beaucoup les plus importants. En prenant cela en considération, vous verrez que ce qui suit n'est plus incompréhensible.

L'animal est inséré dans la sagesse universelle de façon telle qu'il lui est intimement uni, et d'un lien bien plus fort que l'homme. À l'animal est prescrit un cheminement qui le lie beaucoup plus que l'homme. Celui-ci dispose d'une marge de liberté beaucoup plus grande ; c'est pourquoi il lui est possible de garder en réserve des forces destinées à connaître les enchaînements. Le fait essentiel est celui-ci : chez l'animal, notamment chez les animaux supérieurs, le corps physique est pris dans le réseau de liaisons universelles dans lesquelles, chez l'homme, seul le corps éthérique est inséré. C'est ainsi que l'homme en sait beaucoup plus – mais que l'animal y plonge beaucoup plus intimement, de beaucoup plus près, est beaucoup plus lié de toutes parts à ces rapports universels. Si donc vous prenez en considération une raison objective et que vous vous dites : il y a autour de nous non seulement de l'air et de la lumière, mais aussi une raison omniprésente ; quand nous marchons, nous ne parcourons pas seulement l'espace éclairé, mais aussi un espace de sagesse, nous marchons à travers l'espace où règne la raison –, alors vous mesurerez ce que signifie ceci : l'homme, par les conditions subtiles de ses organes, est inséré dans le monde d'une autre façon qu'à l'ordinaire. Dans la vie normale, il est pris dans les conditions spirituelles universelles de façon telle que le lien entre le Je et le système ganglionnaire, entre le corps astral et le système de la moelle épinière, se trouve fortement affecté ; du fait qu'il est fortement amoindri, affaibli, l'être humain ne prête que peu d'attention, dans la vie ordinaire, normale, à ce qui se passe autour de lui et qu'il ne pourrait discerner que s'il percevait vraiment avec son système ganglionnaire comme il le fait avec sa tête.

Mais lorsque dans un cas aussi remarquable que chez Goethe, le corps éthérique étant dégagé de la tête, le corps astral a engagé un lien plus intense avec le système de la moelle épinière, et le Je avec le système ganglionnaire, il s'établit aussi un échange beaucoup plus animé avec ce qui nous entoure et se passe autour de nous, et qui nous reste dissimulé uniquement du fait que, dans la vie normale, nous

n'entrons en rapport avec notre environnement spirituel que pendant le sommeil nocturne. C'est ainsi que vous en venez à comprendre comment ce que Goethe a décrit était pour lui perceptible tout simplement, était une véritable perception ; bien entendu, une perception pas aussi aiguë que celles que nos sens nous fournissent du monde extérieur, mais qui était cependant plus claire que celles qu'un homme peut avoir de son environnement spirituel.

Mais qu'a donc perçu Goethe de façon particulièrement intense ? Voyons à l'aide d'un cas particulier ce qui lui est apparu avec une intensité particulière. De par son karma personnel, il était condamné à entrer dans la sphère de l'érudition, de la connaissance – par des complications karmiques, comme je vous l'ai indiqué –, mais non pas tout de même comme un érudit de modèle courant. Quelles expériences fait-il de cette façon ? Voyez-vous, depuis de longs siècles, un être qui entre dans la sphère de l'érudition, qui s'y adapte, fait l'expérience d'une dissociation, et qui est aujourd'hui même moins visible qu'à l'époque de Goethe. Une certaine dissociation est vécue par chacun du fait que l'on dispose, en matière de science écrite, d'un champ extrêmement vaste dans lequel on trouve ce qui a plus ou moins été conservé de la quatrième époque postatlantéenne, et conservé dans la terminologie, dans le vocabulaire que l'on est contraint d'utiliser. On fouille dans les mots beaucoup plus qu'on ne croit. Cette situation devint moins aiguë du fait qu'au XIX^e siècle on a progressivement fait beaucoup d'expériences, et qu'ainsi on s'est habitué à s'adapter à un savoir que l'on voyait plus qu'auparavant, et qu'au moins jusqu'à un certain degré, certaines sciences, comme par exemple la jurisprudence, sont descendues du piédestal sur lequel elles trônaient. Mais lorsque la jurisprudence et la théologie occupaient les sièges les plus élevés, ce à quoi on devait s'adapter était vraiment un vocabulaire vaste, et ainsi bien des choses que l'on devait s'assimiler étaient un héritage de la quatrième époque postatlantéenne. À côté de cela prenait de plus en plus d'importance ce qui est issu des besoins de la cinquième époque postatlantéenne, la vie directement vécue, telle qu'elle est issue des grandes conquêtes des temps modernes.

C'est ce que ne ressent pas celui qui est simplement poussé pour monter de classe en classe ; mais un homme comme Goethe en avait un sentiment très intense. Je dis : celui-là ne le ressent pas qui monte ainsi de classe en classe – mais il ne le vit pas moins, il le vit réellement. Et nous abordons déjà ici un certain secret de la vie moderne. Nous avons une idée d'ensemble des étudiants poursuivant leurs études d'après ce qu'ils vivent ainsi, et ce qu'ils savent. Mais ces expériences qu'ils vivent, ce n'est pas tout. Leur être intérieur est tout autre. Et si ces êtres qui font l'expérience de ces couches de l'histoire qui se chevauchent – quatrième et cinquième époques postatlantéennes – savaient ce qu'un certain élément de leur être, à leur insu, subit avec eux, ils auraient une tout autre compréhension pour les mystères que Goethe, jeune encore, a insérés dans son *Faust*, car c'est ce à quoi participent inconsciemment d'innombrables jeunes qui s'engagent dans le chemin de formation d'aujourd'hui.

Si bien qu'il faut dire : de par tout ce que Goethe a reçu par son éducation en fonction de son karma particulier, les hommes qu'il approcha de près, pendant sa jeunesse encore, lui furent tout autre chose que ce qu'ils lui seraient devenus s'il n'avait pas eu ce karma particulier. Car il sentait, il éprouvait qu'en réalité les êtres en compagnie desquels il grandissait devaient être obnubilés pour que cette vie faustienne en eux soit étouffée, ne devienne pas une réalité. Cela, il put le ressentir parce que ce qui vivait mystérieusement dans ceux qu'il approchait faisait sur lui une impression comparable à celle que fait un être sur un autre lorsqu'il y a entre eux un lien intime, lorsque l'amour se développe entre eux. Lorsque l'amour se développe entre deux êtres, dans la vie ordinaire le lien du Je avec le système ganglionnaire et celui du corps astral avec le système de la moelle épinière déploient une intense activité sans qu'on en ait conscience. Quelque chose de tout à fait particulier entre en œuvre. Mais ce qui d'ordinaire n'est actif que dans ce lien d'amour devint une réalité pour Goethe dans un cercle large, et il ressentait plus ou moins inconsciemment une immense compassion pour ces pauvres types – pardonnez-moi l'expression – à qui on imposait de l'extérieur de monter de classe en classe, d'aller d'examen en examen. Il ressentait cela, et en tira une riche somme d'expériences.

Les expériences deviennent des représentations. Les expériences ordinaires deviennent les représentations de la vie quotidienne ; ces expériences de Goethe devinrent celles dont le grondement jaillit de son *Faust*. Ce ne sont là rien d'autre que des expériences, des expériences faites par lui dans un ample environnement, et parce que la vie de son système ganglionnaire et de sa moelle épinière fut appelée à une plus grande vigilance que d'ordinaire – ce qui était le pôle opposé à l'assourdissement de la vie de la tête. Mais cela était déjà chez lui une prédisposition depuis son enfance. On peut le voir en lisant une description qu'il fait : ce qui est en l'homme appelé à l'activité – disons quand on apprend le piano {63} –, ce n'en est pas qu'une partie, c'est l'homme tout entier. C'est l'homme total qui, en Goethe bien plus qu'en un autre, s'insérait dans les activités de la réalité. Si bien que l'on peut dire : le jour, Goethe était plus éveillé que d'autres. Il l'était à l'époque de sa jeunesse où il travaillait au *Faust*. C'est pourquoi il eut besoin de ce que je vous ai caractérisé hier : du sommeil de dix ans à Weimar. C'était à nouveau nécessaire : un engourdissement.

Ceci n'est d'ailleurs, sous une forme un peu plus intense, que ce qui se produit chez tous les humains plus ou moins, à un degré supérieur ou inférieur, pendant la vie. D'une manière un peu plus consciente que d'autres hommes, Goethe fut attiré vers l'œuvre pleine de sagesse autour de nous, vers l'activité spirituelle pure. Il perçut les secrets qui vivent et ondoient en l'homme. Mais on est toujours dans ce qui vit et vibre ainsi. Qu'est-ce donc que cela en vérité ? Lorsque dans la vie de veille ordinaire et rude nous sommes plongés dans le monde, nous sommes en relation avec lui par notre Je, par les sens et par l'intermédiaire de nos représentations ordinaires. Mais nous sommes aussi en relation avec lui bien davantage, comme vous le voyez. Notre Je a un lien particulièrement étroit avec

notre système ganglionnaire, notre corps astral avec le système de la moelle épinière. Grâce à ce lien, nous avons un rapport beaucoup plus global avec notre environnement que par nos sens, que par notre tête.

Pensez maintenant que l'homme a besoin d'une alternance, d'un rythme qui s'établit du fait que son Je et son corps astral sont dans sa tête pendant la vie diurne, la vie de veille, qu'ils sont en dehors de la tête pendant le sommeil et que de ce fait ils développent pendant le sommeil une vie intérieure plus animée en liaison avec les autres systèmes, comme je vous l'ai indiqué. Le Je et le corps astral ont donc besoin de cette alternance : plonger dans la tête, sortir de la tête. Lorsque l'homme est ainsi, avec son Je et son corps astral, en dehors de la tête, non seulement il développe des liens étroits avec le reste de l'organisme par le système ganglionnaire et celui de la moelle épinière, il développe aussi par ailleurs des liens spirituels avec le monde spirituel. Si bien que nous pouvons dire ceci : à une vie animée liée au système de la moelle épinière et au système ganglionnaire correspond une vie animée de l'âme et de l'esprit liée au monde spirituel. Si bien que nous devons admettre que pour la nuit, l'âme et l'esprit sont hors de la tête et qu'ainsi se développe pour le reste de l'organisme cette vie intense ; il me faut dire : pour la vie diurne, où donc le Je et le corps astral sont davantage dans la tête, nous partageons avec notre environnement spirituel une vie spirituelle ; dans le sommeil, nous nous plongeons en quelque sorte dans un monde spirituel intérieur, mais au réveil c'est dans un environnement spirituel que nous plongeons.

Cette vie commune avec l'environnement spirituel est plus intense seulement chez un homme comme Goethe ; il rêve en quelque sorte, comme l'homme rêve aussi pendant son sommeil, où il ne dort pas toujours d'un sommeil sans conscience. Il est très rare que l'homme rêve consciemment pendant la vie de veille ; mais les gens comme Goethe viennent à rêver durant la veille. Et par là, ce qui reste inconscient chez les autres devient chez eux, en quelque sorte, une forme de rêve dans la vie.

Vous avez donc maintenant une description plus précise. Et vous pouvez certes, d'après celle-ci, vous faire des choses une représentation très présomptueuse. Vous pouvez vous dire : nous pourrions donc tous, en réalité, écrire un Faust, car nous vivons tous le *Faust*, nous plongeons pendant la vie diurne dans l'environnement, nous sommes en liaison avec l'environnement spirituel. Ce qui est vrai aussi. Nous vivons le *Faust* ; seulement nous le vivons comme on vit d'ordinaire, pendant la nuit, le pôle opposé avec le Je et le corps astral quand on ne rêve pas. Or Goethe ne vivait pas cela seulement dans l'inconscience, il rêvait cette expérience, et c'est pourquoi il put l'exprimer dans le *Faust*. Il a rêvé cette expérience. Chez les êtres comme Goethe, ce qu'ils créent avec ce que les autres hommes vivent inconsciemment le même rapport que le rêve et le sommeil profond de l'autre aspect de la vie. C'est là une réalité complète : les créations des grands esprits ont avec les expériences inconscientes des autres hommes le même rapport que le rêve avec le sommeil profond.

Bien des choses restent encore énigmatiques. Mais songez que vous pouvez par là pénétrer dans un domaine où s'offre à votre vue ce qui est étroitement en relation avec la vie humaine. Songez que votre regard porte sur une situation de fait que l'on peut caractériser à peu près de la façon suivante. Nous pourrions rapporter beaucoup de choses du lien de notre être avec notre environnement si nous pouvions nous éveiller dans ce champ jusqu'au niveau du rêve. Il suffirait de s'éveiller jusqu'au rêve, et l'on vivrait des expériences considérables, que l'on pourrait aussi décrire. Ce qui aurait une conséquence tout à fait importante. Imaginez que tous les humains, pour le dire banalement, soient assez conscients pour décrire tout ce qui se trouve dans leur environnement, que tous les humains soient capables par exemple de vraiment décrire réellement des expériences qui seraient formulées comme l'ont été dans le *Faust* les expériences de Goethe – où en viendrait-on alors ? Où en viendrait le monde ? Le monde – c'est étrange, mais c'est ainsi –, le monde s'arrêterait, le monde ne pourrait pas continuer. À l'instant où les humains rêveraient – il s'agit d'une manière complètement différente de rêver – de la même façon qu'un poète comme Goethe rêve le *Faust*, si chacun rêvait son lien avec le monde extérieur, à l'instant même les hommes utiliseraient les forces qu'ils développent en eux-mêmes pour cet usage, ils les répandraient, et l'existence humaine se consumerait en quelque sorte. Vous ne pouvez vous faire qu'une faible idée de ce qui arriverait en regardant les effets destructeurs qui se manifestent déjà aujourd'hui du fait que certains, certes ne rêvent pas réellement, mais s'imaginent rêver en rabâchant ou en rédigeant des réminiscences qu'ils ont puisées ailleurs. Cela vient de ce qu'il y a beaucoup trop de poètes ; car qui aujourd'hui ne se croit pas poète ou peintre ou quelque chose de ce genre ? Le monde ne pourrait pas subsister s'il en était ainsi, car toutes les bonnes choses ont leurs côtés d'ombre, de véritables côtés d'ombre.

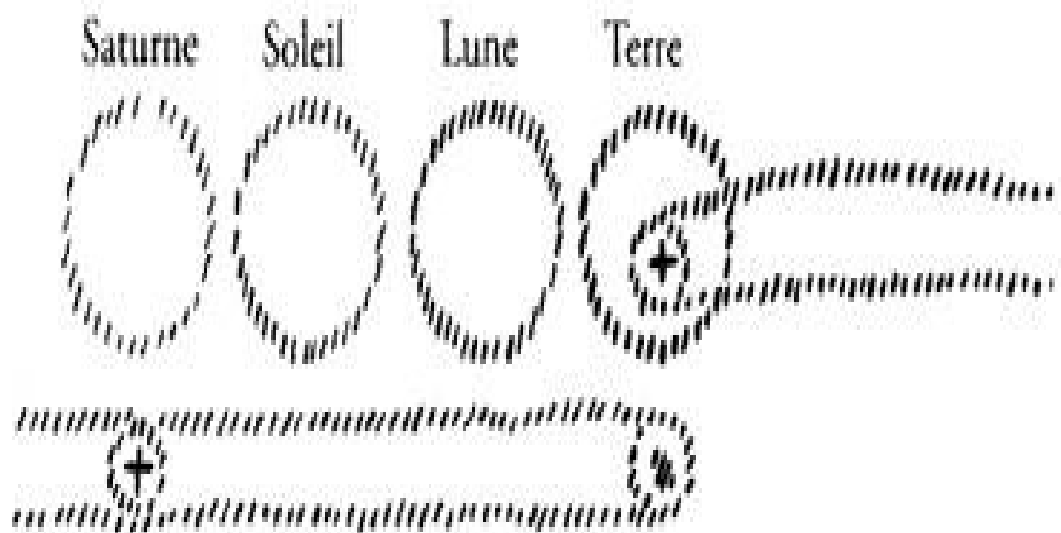
Schiller était aussi un poète de talent, et qui rêvait bien des choses de la façon que j'ai décrite. Mais pensez-y, qu'en serait-il si tous ceux qui, comme Schiller, sont formés étant jeunes à être médecins, à être docteurs, abandonnaient comme lui la médecine, et ensuite, parce qu'ils en ont besoin, étaient par protection, sans y être préparés, sans avoir étudié l'histoire, nommés « professeur d'histoire » ! Schiller faisait, il est vrai, des cours très alléchants, mais finalement ce n'est pas en écoutant ses cours à l'université d'Iéna que les étudiants ont appris ce dont ils avaient besoin. Il a d'ailleurs progressivement mis fin à ces cours, et fut bien content lorsqu'il n'eut plus à les faire. Imaginez qu'il en aille de même pour chaque professeur d'histoire ou pour tout futur médecin ! Donc toutes les bonnes choses ont naturellement aussi leurs côtés d'ombre. Il faut que le monde soit en quelque sorte préservé de rester immobile. C'est pourquoi tous les humains – cela paraît une banalité, mais c'est une vérité profonde, c'est exactement une vérité mystérieuse –, tous les humains ne peuvent pas rêver ainsi. Car les forces grâce auxquelles ces hommes rêvent doivent être d'abord réellement employées dans le monde extérieur à autre chose, afin que soient par là créées les bases de la future évolution de la terre, laquelle s'arrêterait si tous les humains rêvaient de la manière qui a été indiquée.

Et nous en venons maintenant à un point où apparaît quelque chose de particulièrement contradictoire. À quoi donc les forces dont nous parlons sont-elles employées dans le monde ? Lorsqu'on les observe dans le sens de la science de l'esprit, ces forces dont vous dites peut-être : si seulement elles étaient employées par tous les hommes à rêver ! – elles ne sont pas employées à rêver, mais à dormir profondément – et à quoi sont-elles utilisées ? À toute l'œuvre accomplie en vue de l'évolution humaine dans les multiples tâches professionnelles. Elles s'en vont dans le courant du travail si varié de la profession. Et le travail professionnel est avec celui qu'accomplit Goethe dans le *Faust*, ou Schiller dans le *Wallenstein*, dans le même rapport que le sommeil profond avec le rêve. Car nous dormons dans notre travail professionnel ! Voilà qui vous paraît étrange, vous me direz que dans le travail professionnel nous sommes bien éveillés. Mais cet état de veille est en réalité une grande illusion, car ce qui naît réellement par le travail professionnel n'est rien qui soit produit par l'homme en pleine conscience. Il est certes conscient et lucide vis-à-vis de quelques effets de sa profession sur son âme, mais quant au réseau tout entier du travail accompli dans la profession, que les hommes tissent constamment autour de la Terre, quant à ce qui est réellement produit là, les hommes n'en savent rien. On est même frappé de voir comment ces choses sont liées entre elles. Hans Sachs {64} était « un cordonnier et de plus un poète », Jakob Böhme {65} était un cordonnier et de plus un philosophe, un mystique. Nous avons là, grâce à une constellation particulière dont on pourra encore parler, une alternance entre le sommeil et le rêve, dirais-je volontiers. On peut passer de l'un à l'autre.

Mais que signifient chez un homme comme Jakob Böhme ces interférences, cette vie alternant entre le travail de son métier – car il a vraiment fait des chaussures pour les braves habitants de Görlitz – et ses écrits mystiques et philosophiques ? Il y a des gens qui ont de ces choses une vue étrange. Je vous ai déjà raconté ce que nous avons appris un jour où nous étions à Görlitz {66}, et où avant une conférence, un soir, un entretien s'engagea avec un homme. Je devais justement parler de Jakob Böhme. Et j'entrai en conversation avec un professeur de lycée ; nous parlions du monument à Jakob Böhme que nous venions de voir dans le parc. Les Görlitzois – on nous l'a souvent rapporté – appellent ce monument « le cordonnier du Parc ». Nous disions que ce monument est très beau, mais le professeur de lycée ne le trouvait pas beau : il ressemblait à Shakespeare, pourtant, il était cordonnier, mais cela ne se voyait pas, disait-il. Et si l'on représentait Jakob Böhme, au moins devait-on voir qu'il était cordonnier. – Voilà une mentalité dont nous n'avons que faire. Qu'un homme comme Jakob Böhme ait pu rédiger ses grandes vues mystiques et philosophiques, cela n'a pu se faire qu'en fonction de l'évolution qui a construit l'homme à travers la période saturnienne, à travers la période solaire, à travers la période lunaire et jusqu'à la période terrestre, grâce au large courant qui s'est manifesté finalement à travers toute cette action. Ce courant s'exprime à travers une telle personnalité par un cheminement que déterminent des circonstances karmiques particulières. Et comme, pour qu'un homme apparaisse sur terre, il a été nécessaire que

s'accomplisse ce qui a précédé pendant la période solaire et la période lunaire, cela a de même été naturellement nécessaire, et d'une façon particulière, pour créer ce qui vivait en Jakob Böhme.

Et puis, Jakob Böhme se remettait à faire des chaussures pour les bons Görlitzois. Quel est donc le lien entre les deux choses ? Certes, qu'un être humain acquière l'habileté nécessaire pour faire des chaussures, cela est aussi en rapport avec ce courant. Les chaussures sont alors achevées et rendent service aux autres humains, elles s'en vont par le monde, s'éloignent de l'homme et n'ont plus rien à faire avec son habileté, etc. ; elles servent à protéger et à réchauffer les pieds des gens, etc. Elles suivent leur chemin et remplissent aussi certaines fonctions. Elles se séparent de l'homme, et l'action qu'elles exercent au-dehors aura des effets par la suite, ce n'est là qu'un commencement. Voici ce qu'il en est : si je dessinais les effets de l'activité mystique et philosophique de Jakob Böhme que j'ai décrite, en dessinant ici le premier germe [*voir le croquis, croix sous le premier cercle, stade de Saturne*], il faudrait que je dessine le premier germe de son travail de cordonnier ici [*croix dans le quatrième cercle, période terrestre*] ; le courant s'en poursuit et atteindra dans la future évolution de Vulcain la même perfection que ce qui, venant de l'évolution de Saturne, s'est poursuivi jusqu'à l'activité mystique et philosophique de Jakob Böhme. Ceci [*petit cercle sous le quatrième cercle*] est en quelque sorte une fin ; ses réparations de chaussures sont un commencement [*petit cercle avec le signe plus dans le quatrième cercle*].



Nous disons que la Terre est aujourd'hui la Terre. C'est bien ce qu'elle est aussi. Si nous pouvions en remonter le courant jusqu'à Saturne, et plus loin encore, nous pourrions dire : en ce qui concerne certaines choses, la Terre est Vulcain ; nous imaginerions là [*à l'extérieur à gauche*] Saturne. Et nous pouvons prendre tout de manière relative et dire : la Terre est Saturne, et Vulcain est en quelque sorte la

Terre. Ce qui s'accomplit sur la Terre par un travail professionnel comme celui de Jakob Böhme – nous parlons non pas de ce qu'il produit librement au-delà de son métier, mais de ce qu'il produit en exerçant son métier –, c'est le point de départ de quelque chose qui sera développé sur Vulcain comme l'est maintenant sur la Terre ce qui a été accompli sur Saturne. Et il a fallu, pour que Jakob Böhme écrive sur la Terre sa philosophie mystique, que s'accomplisse sur Saturne ce qu'il a accompli lui-même en réparant des chaussures, afin que puisse être produit sur Vulcain quelque chose de comparable à ce qu'est sur la Terre sa philosophie mystique.

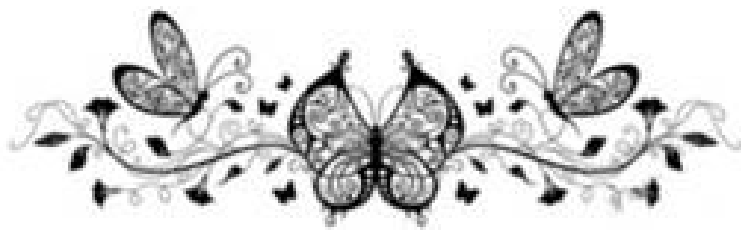
Il y a là quelque chose de bien étrange. Car on y discerne la raison pour laquelle ce qui est fait sur la terre est si peu apprécié : c'est parce que c'est le point de départ de quelque chose dont on connaîtra la valeur dans l'avenir. Bien entendu, les humains sont par nature bien plus étroitement liés au passé ; quant à ce qui est un commencement, il faut d'abord qu'ils grandissent avec. C'est pourquoi ils aiment beaucoup moins un commencement que ce qui leur vient du passé. De la totalité de ce à quoi nous sommes liés sur la Terre pour que sur Vulcain s'accomplisse une œuvre particulière – après que la Terre sera passée par les phases de Jupiter, de Vénus, jusqu'à Vulcain –, c'est seulement de tout cela que naîtra une conscience aussi pleine, comparable à celle qui nous fait apprécier la philosophie de Jakob Böhme. C'est pourquoi ce qui est important dans le travail humain extérieur est aujourd'hui plongé dans l'inconscience, comme l'était sur Saturne l'homme qui ne développa que sur le Soleil la conscience de sommeil, que sur la Lune la conscience de rêve, et sur terre la conscience lucide vis-à-vis des actuelles conditions de vie.

Ainsi l'homme vit-il vraiment dans une conscience de sommeil profond vis-à-vis du champ tout entier de sa profession ; car ce qu'il crée par ce travail professionnel, ce sont les valeurs de l'avenir précisément – non pas par le plaisir que lui procure son métier, mais par ce qu'il développe sans qu'il puisse s'y arrêter consciemment. Quand un homme fabrique un clou, puis un autre, et ainsi de suite, cela ne lui cause guère de plaisir. Mais le clou suit son chemin, il remplit certaines tâches. On ne s'occupe pas de ce qui se fait grâce au clou, on ne se soucie pas de ce que deviennent les clous qu'on fabrique. Mais tout ce qui reste plongé dans l'inconscient, dans un sommeil profond, c'est cela qui est destiné à reprendre vie à l'avenir.

Nous avons pu ainsi mettre en parallèle ce que fait l'homme ordinaire, le travail le plus insignifiant qu'exige son métier, et ce qui paraît être la production la plus haute. Cette œuvre la plus haute est une fin, le travail le plus insignifiant est toujours un commencement.

Voilà les deux notions que je voulais placer côte à côte ; car nous ne pouvons pas étudier la manière dont l'être humain est lié à son métier par le karma avant de connaître le rapport du travail professionnel, souvent lié très extérieurement à l'homme, avec l'évolution tout entière dans laquelle l'homme est placé. Nous

poursuivrons en étudiant tout d'abord la véritable question karmique de la profession. Mais il me fallait la faire précéder de ces considérations afin que nous puissions acquérir au moins une notion générale de ce qui lie l'homme à son métier. Par ailleurs, cela est très propre à donner à nos impressions morales une forme juste. Car souvent nous n'apprécions pas correctement les choses parce que nous ne portons pas sur elles un regard juste. La graine paraît souvent bien insignifiante à côté de la fleur épanouie. Pourtant, cette graine recèle la fleur qui s'épanouira à l'avenir. Ce que je voulais vous montrer aujourd'hui, c'est le lien qui rattache la graine à la fleur dans le cours de l'évolution humaine.



QUATRIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 12 novembre 1916

Peut-être quelqu'un pourrait-il dire que les considérations selon la science de l'esprit à propos d'une question comme celle qui intervient maintenant dans nos exposés, tous plus ou moins orientés vers ce qu'on appelle la question de la profession, sont parmi les moins intéressantes. Mais ce n'est pas le cas, et il faut reconnaître qu'en particulier ce n'est pas le cas pour notre cinquième période postatlantéenne. Car au cours de cette période, toutes les conditions de la vie humaine se modifieront essentiellement au regard de celles d'époques terrestres antérieures ; et elles se modifieront de façon telle que l'homme devra contribuer davantage et librement à cette modification, plus qu'il ne l'a fait auparavant, alors que la tâche qui lui était attribuée au sein de l'évolution pouvait s'accomplir comme par instinct, où en quelque sorte, pour beaucoup de choses, la direction qu'il devait prendre sous tel ou tel rapport lui était inspirée.

Si nous nous reportons par exemple à la civilisation égypto-chaldéenne, ou à d'autres cultures du passé, nous constatons que la forme prise par sa destinée extérieure était beaucoup moins remise entre ses mains qu'elle l'est aujourd'hui – et qu'elle le sera de plus en plus. Pendant l'époque égypto-chaldéenne, du fait que l'homme appartenait à une certaine classe sociale – et y était contraint en un certain sens comme l'animal appartient à son espèce, bien que par une contrainte moins rigoureuse –, bien des choses qui relèvent aujourd'hui de la liberté de l'homme échappaient à cette liberté. Certes, dans ce passé lointain, il existait à cette limitation de la liberté un contrepoids. Vous pouvez l'évoquer intérieurement en pensant à ce que nous avons vu au cours de ces conférences. Très souvent, on se représente dans l'histoire extérieure – qui est à courte vue – qu'autrefois ceux qui dirigeaient les affaires des hommes le faisaient poussés par des impulsions humaines semblables à celles de nos dirigeants actuels.

Mais rappelez-vous qu'autrefois des cheminements précis étaient suivis au sein des Mystères, par lesquels les personnalités dirigeantes étaient informées de ce que veulent non pas les êtres terrestres, mais ceux qui guident la vie sur terre du haut des régions extraterrestres. Je vous ai exposé comment, à certains moments que nous ne préciserons pas davantage aujourd'hui, les prêtres, les sacrificateurs, procédaient à des rites déterminés. Ces actes mystériques avaient pour but en quelque sorte de mettre en relation avec l'univers, avec le Cosmos, avec les conditions extraterrestres, les personnalités appropriées ; alors pénétraient dans

la conscience de ces personnalités particulièrement aptes des êtres qui dirigeaient du haut des régions supraterrrestres les événements terrestres ; ainsi on décidait de prendre les mesures qui incombaient aux intéressés conformément à ce qu'on percevait par inspiration de la volonté des entités spirituelles directrices.

Représentons-nous par exemple qu'à notre époque – ceci ne se produit pas, je veux simplement, par une supposition, montrer comment les choses se passaient autrefois – la fête de Noël se passe autrement qu'aujourd'hui, où elle est pour la plupart des gens, plus ou moins, une solennité extérieure. Supposons que cette fête se soit déroulée conformément à ce qu'on savait : à ce moment où se situe la fête de Noël, notre Terre, son être, est particulièrement apte à recevoir dans son aura des idées qui ne pourraient absolument pas y pénétrer pendant l'été. J'ai déjà exposé précédemment que la Terre veille en quelque sorte pendant la saison d'hiver, et que l'un des points de grande lucidité est précisément le temps de Noël. À ce moment, la Terre est traversée, imprégnée de pensées. On peut dire qu'à ce moment, la Terre réfléchit à ce qu'est l'univers en dehors d'elle comme nous-mêmes, les hommes, réfléchissons durant la veille à ce qui se trouve autour de nous. En été, la Terre dort. On ne peut pas trouver en elle certaines pensées. En hiver, elle veille, et elle veille le plus lucidement au moment de Noël. Des pensées traversent alors l'aura de la Terre, et l'on peut lire dans ces pensées les intentions du Cosmos concernant les phénomènes terrestres.

Certains êtres humains étant individuellement formés de façon telle qu'ils devenaient sensibles, réceptifs à ce qui vivait dans l'aura de la Terre, leurs éducateurs, les prêtres sacrificateurs, pouvaient alors apprendre ce qu'était cette volonté cosmique en insérant en quelque sorte les individualités humaines dans les pensées terrestres qui exprimaient cette volonté cosmique. Ils pouvaient alors, en fonction de cette volonté du ciel dont ils prenaient connaissance, déterminer qui devait rester à un certain rang social, et qui devait être accueilli dans les Mystères pour occuper dans la vie de l'État ou dans la prêtrise une position dominante. L'humanité s'est dégagée de ce cadre. Sous ce rapport, elle est maintenant, en quelque sorte, livrée au chaos. C'est une chose dont nous devons nous rendre clairement compte. De ces conditions d'autrefois, bien déterminées, dans lesquelles les hommes apprenaient de la volonté des dieux ce qui devait se passer sur la Terre, l'humanité est passée aux conditions actuelles. À travers la quatrième période postatlantéenne, au cours de laquelle l'individualité humaine s'est émancipée et dégagée de la volonté du Cosmos, les anciennes coutumes ont fait place aux conditions actuelles, plutôt chaotiques. Tout tend maintenant à être davantage remis entre les mains de l'homme. Il est d'autant plus nécessaire que la volonté du Cosmos intervienne par une autre voie dans les conditions terrestres.

Il nous faudrait un temps considérable pour exposer clairement comment, à l'époque égypto-babylonienne encore, donc dans la troisième civilisation postatlantéenne, ce qui agit et vit dans le domaine terrestre – désignons cela par des mots qui soient adaptés à notre manière de vivre – de par les différentes professions humaines, comment quelque chose agit et vit qui était à un degré élevé

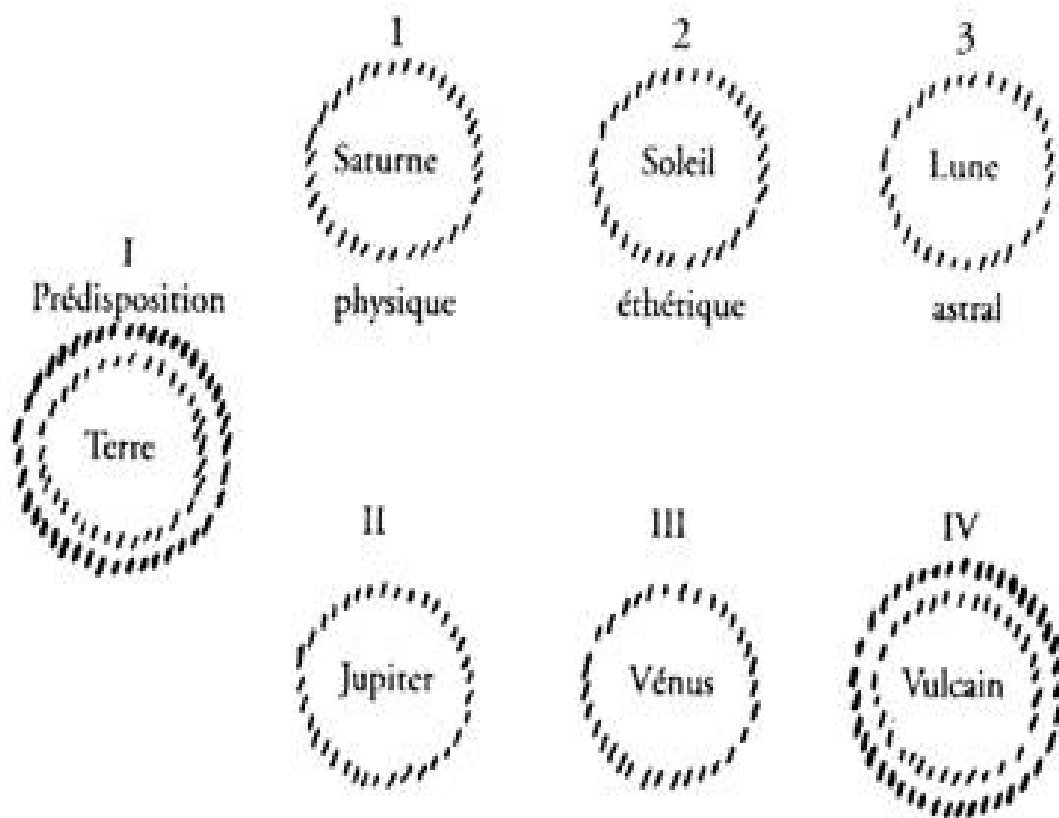
un reflet de la volonté du Cosmos, ce qui s'accomplissait comme nous l'avons décrit. Dès la quatrième période postatlantéenne, cela s'atténua, et disparut complètement au cours de la cinquième, dans laquelle nous sommes, et qui, nous le savons, a commencé à peu près avec le XV^e siècle.

Si aujourd'hui les humains prenaient davantage garde à ce qui se passe, si au lieu d'une « fable convenue » ils décrivaient l'histoire, ils pourraient, en s'en tenant déjà aux circonstances extérieures, discerner comment, depuis le XIV^e et le XV^e siècle, tout a changé jusqu'à un certain point dans les relations professionnelles, et ils discerneraient, en étudiant les circonstances actuelles, qu'à l'avenir tout changera de plus en plus. Mais vraiment, une sorte d'anarchie envahirait l'espèce humaine si personne n'était là qui saisisse les liens profonds entre les choses et transmette des idées qui puissent tenir compte des transformations liées au cours naturel de l'évolution. Ce qui peut déjà être constaté dans l'histoire extérieure en observant l'éveil de la vie professionnelle moderne, disons depuis le XV^e siècle, pourrait plonger dans l'étonnement toute personne ayant le sens des choses de la vie. Et si cette personne laissait agir sur elle tout ce que l'on peut ainsi discerner, elle pourrait en quelque sorte se reprocher de vivre en somnolant, sans réfléchir à tout ce qui est éminemment en rapport avec le cours de la destinée humaine.

La dernière fois, j'ai attiré votre attention sur ce fait : ce que représente la vie professionnelle véritable n'est nullement sans signification pour l'ensemble de l'univers, comme on pourrait le croire tout d'abord. Je vous ai rappelé que nous autres humains avons passé successivement par le stade de Saturne, où se sont préparés les premiers germes du corps physique, puis par la période solaire, où s'est préparé l'homme éthérique, puis par la période lunaire, où s'est préparé l'homme astral. Nous passons maintenant par la période terrestre, où le Je se développe. D'autres périodes suivront : celle de Jupiter, celle de Vénus, celle de Vulcain. Et nous pouvons dire : comme la Terre est le quatrième stade par rapport à Saturne, Vulcain est le quatrième stade par rapport à la Terre. La Terre est en quelque sorte le Saturne de Vulcain. Sur l'ancien Saturne, que je désigne par le chiffre 1, des phénomènes se sont déroulés si bien en rapport avec l'évolution que nous leur devons la prédisposition à notre corps physique, toujours active en nous ; il faut de même que sur la Terre il se passe quelque chose dont l'action se poursuivra à travers l'évolution et atteindra sur Vulcain le quatrième stade de son développement, tout comme sur Saturne des phénomènes se sont déroulés qui ont atteint pendant la période Terre un quatrième stade de développement. Et j'ai attiré votre attention sur le fait que ces phénomènes qui correspondront à Vulcain sont comparables à ce que donne sur la Terre l'évolution saturnienne, et donc représentent ce qui agit et vit dans les différentes professions dans lesquelles s'engagent les humains sur la Terre. Dans le champ de l'activité professionnelle se développe sur la Terre le premier germe de Vulcain, de même que l'activité sur Saturne était le premier germe de notre corps physique.

Si vous pensez en outre que, précisément depuis la cinquième période

postatlantéenne, la vie professionnelle a subi une transformation considérable, vous mesurerez combien il est nécessaire, et de plus en plus, de se représenter la vie professionnelle prenant place dans l'ensemble de la marche de l'évolution, en adoptant les points de vue que peut développer la science de l'esprit. Car nous ne pourrions acquérir des représentations adéquates du karma de la profession qu'après avoir appris à connaître les aspects objectifs de la vie professionnelle. Ce qui doit nous intéresser davantage encore, parce que nous en tirerons des représentations plus distinctes que l'état actuel des choses, c'est l'orientation que prend en fait la vie professionnelle, la direction dans laquelle elle veut évoluer à partir de notre époque.



Ce que l'on peut reconnaître facilement lorsqu'on regarde le monde avec une intelligence saine, c'est que la vie professionnelle évoluera dans le sens d'une différenciation, d'une spécialisation croissantes. Il n'est guère judicieux de critiquer comme on le fait parfois cette spécialisation des professions au cours des temps modernes, alors qu'il y a peut-être un petit nombre de siècles l'homme pouvait encore embrasser du regard, dans sa profession, le lien entre ce qu'il confectionnait et ce que l'objet signifiait pour le monde, et pouvait prendre intérêt à la forme déterminée de ses productions parce qu'il avait une vision directe de ce qu'elles devenaient dans la vie des hommes. C'était ainsi autrefois, ce n'est plus le cas aujourd'hui pour une grande partie des humains.

Aujourd'hui – si nous prenons un cas extrême – l'homme est placé en usine de par son destin. Il ne confectionne peut-être pas même un clou, mais seulement une partie du clou qu'un autre assemble avec une autre partie, et l'intéressé ne peut cultiver aucun intérêt pour la place que tient dans l'ensemble de la vie des hommes ce qu'il fait du matin au soir. En comparant la vie des artisans d'autrefois avec celle que mènent aujourd'hui les ouvriers d'usine, on constate une différence fondamentale entre le présent et ce qui fut il n'y a pas tellement longtemps. Le phénomène qui s'est accompli dans les différentes branches de l'activité humaine, et dans une grande mesure, s'accroîtra de plus en plus. La vie professionnelle se spécialisera, se différenciera de plus en plus. Il n'est pas particulièrement avisé de critiquer cette situation, car c'est une nécessité de l'évolution ; il en arrivera ainsi, et de plus en plus.

Quelles perspectives cela nous ouvre-t-il ? Oui, au fond c'est celle qu'on imagine volontiers : les humains perdront de plus en plus tout intérêt pour ce qui occupe la plus grande partie de leur vie, ils s'adonneront en quelque sorte mécaniquement au travail qui leur incombera dans le monde extérieur. Ce qui d'ailleurs ne serait même pas la chose la plus importante. L'essentiel est encore autre chose : c'est qu'en l'être intérieur de l'homme son travail extérieur perdra naturellement toute couleur. Celui qui étudie l'évolution humaine à travers l'histoire constatera à quel point, au cours de la cinquième époque postatlantéenne, les humains sont devenus en quelque sorte des reflets de leurs professions, à quel point la vie professionnelle s'insinue dans la vie de l'âme et spécialise l'homme lui-même. Ne prenez pas pour critère la majorité de ceux qui vivent encore au sein de notre Société anthroposophique, car ceux-là sont souvent dans l'heureuse situation de se dégager de ces conditions de vie – dans l'heureuse situation, je pourrais dire aussi bien : dans la malheureuse situation ! Car c'est souvent un bonheur uniquement pour le sentiment humain égoïste, subjectif ; ce n'est pas un bonheur pour le monde. Le monde exigera de plus en plus des hommes qu'ils soient productifs dans leur spécialité, qu'ils puissent se spécialiser.

Une question se posera de plus en plus : en dehors de ce fait que les humains se spécialisent, que doit-il se passer ? Qu'ils se spécialisent, ce sera le fait d'une nécessité de l'évolution. Mais en outre, que doit-il se passer ? Dans un avenir qui n'est plus tellement éloigné, cette question sera parmi les plus importantes des questions familiales – permettez-moi cette expression – de l'humanité. Une question familiale, car il faudra en acquérir la compréhension lorsqu'on voudra élever des enfants, il faudra s'adapter raisonnablement à toute la marche de l'évolution quand se posera la question : quelle place vais-je donner à mon enfant dans cette évolution ? Et cela dépendra absolument de la compréhension qu'on en aura. Car ce qui est encore souvent possible aujourd'hui – mais n'est plus qu'un vestige du passé auquel les humains sont encore attachés par une sorte de paresse –, cela se révélera bientôt n'être qu'une phrase creuse, une de ces belles phrases que l'on admire souvent aujourd'hui : il faut, dit-on, observer les dons des enfants et faire d'eux ce qui correspond à ces prédispositions.

C'est justement cela qui bientôt se révélera être une phrase creuse. Car premièrement les humains verront que ceux qui naissent maintenant portent d'une manière complexe les traces de leurs incarnations passées, plus que ce n'était encore le cas à la quatrième époque postatlantéenne, qu'ils révèlent dans l'ensemble de leurs prédispositions des relations complexes dont on n'aurait jamais eu l'idée autrefois. Dans le passé, les structures des prédispositions étaient beaucoup plus simples. Et les gens qui se croient particulièrement aptes à déterminer chez les grands adolescents des dispositions à telle ou telle profession devront peut-être faire cette expérience que ces vues ne sont que les fruits fantastiques de leur propre imagination d'êtres qui se croient intelligents.

Mais en outre la vie des humains deviendra si compliquée, dans un délai qui n'est pas tellement long, que le mot de « profession » prendra une tout autre signification. Aujourd'hui, on se représente par ce mot quelque chose qui concerne l'être intérieur, bien que chez la plupart des hommes ce ne soit pas du tout le cas. Aujourd'hui, on se représente : la profession – c'est ce à quoi l'homme est appelé de par ses qualités intérieures. Si l'on examinait objectivement, en particulier dans nos villes, combien de gens répondraient : j'exerce cette profession parce que j'ai vu que c'est la seule qui corresponde à mes prédispositions, à mes tendances depuis l'enfance –, c'est dans un petit nombre de cas qu'on s'entendrait répondre par les gens qu'ils exercent la profession qui correspond à leurs tendances, à leurs prédispositions depuis la jeunesse. Je crois que ce que vous aurez observé dans la vie ne vous amènera pas du tout à croire cela. La profession est déjà aujourd'hui à un haut degré, et le sera de plus en plus, ce à quoi on est appelé par la marche objective du monde. C'est à l'extérieur, dirais-je volontiers, que se trouve l'organisme, l'ensemble – appelez-le aussi une machine, ce n'est pas là l'important – qui réclame l'homme, qui l'appelle.

C'est précisément cela qui prendra de plus en plus d'intensité, ce par quoi en même temps se détache de l'homme lui-même et devient plus objectif ce qu'il produit par son activité professionnelle. Et c'est ainsi que se forme de plus en plus ce qui, en se développant, deviendra à travers Jupiter, Vénus, Vulcain, précisément par ce détachement, quelque chose d'analogue à ce que devint pour la terre ce qui s'est développé à travers Saturne, le Soleil et la Lune. C'est un fait singulier : l'investigateur spirituel, précisément dans les choses qui touchent de près à la vie humaine, ne peut pas, en règle générale, tenir les propos qui plairaient aux hommes. La science de l'esprit sera de moins en moins exposée au danger de parler sur le modèle de la sagesse qu'expriment les mots :

« Tout au plus une tragédie politique

Farci d'excellentes maximes pragmatiques

Qui conviennent si bien à la bouche des marionnettes {67} »

La science de l'esprit ne sera certes pas en état de parler ainsi. Elle sera souvent dans la nécessité de montrer, dans sa pleine signification et sa grandeur pour l'évolution du monde, ce que les hommes n'aimeront pas. Il ne pourra donc en être autrement : la vie professionnelle sera vraiment vue par la science de l'esprit autrement que ce que dit aisément celui qui se croit génial parce que son prosaïsme aura gagné son crâne : ah ! Quelle affaire terre à terre ! – Elle se présentera de façon telle qu'il faudra dire : dans la vie professionnelle, une nécessité est donnée par laquelle se développeront des circonstances d'importance cosmique précisément du fait que d'une certaine manière elle n'éveillera plus l'intérêt de l'homme. Donc, pourraient dire certains, voilà une triste perspective d'avenir. Il faudra que l'homme entre de plus en plus dans le train-train de la vie. Et la science de l'esprit n'est même pas capable de consoler les humains d'être voués à cette galère. – Mais ce serait une grande illusion que de déduire cela de ce qui a été dit ; car dans l'univers, il en est ainsi que les choses agissent par un équilibre entre des polarités. Songez seulement combien ces compensations par polarité s'offrent à vous dans le monde ! L'électricité positive et négative produit ses effets, ses compensations, l'électricité positive et l'électricité négative sont nécessaires l'une à l'autre. Le masculin et le féminin sont nécessaires à la reproduction de l'humanité. C'est à partir de formes exclusives que se développe dans l'évolution du monde la totalité.

C'est un phénomène de ce genre qui est aussi à la base de ce que nous venons d'exposer. Il faut que, dans le travail professionnel détaché de l'homme, nous créions les premiers germes cosmiques d'une vaste évolution du monde. Car tout ce qui se passe au sein de cette évolution est en rapport avec le spirituel. Et dans ce que nous produisons dans le cadre de la profession, soit par le travail physique, soit par ce qu'on appelle le travail intellectuel ou spirituel, c'est là que se trouve en quelque sorte le point de départ d'une incarnation d'entités spirituelles. Maintenant, durant la période terrestre, ces entités spirituelles sont certes encore de nature élémentaire, on pourrait dire : de nature élémentaire du quatrième degré. Mais quand nous en serons à la période de Jupiter, elles seront des entités élémentaires du troisième degré, et ainsi de suite.

Notre travail, celui justement que nous accomplissons dans le déroulement objectif du métier, se détache de nous et forme l'enveloppe extérieure d'entités élémentaires qui poursuivront leur évolution. Mais seulement à une condition. S'il faut dire d'un côté que l'on commence seulement à comprendre le sens de ce qu'on dénigre en le qualifiant de prosaïque, il faut aussi voir clairement que ce sens ne se dévoile complètement que lorsqu'on comprend la chose dans le grand contexte de l'univers. Ce que nous produisons dans notre vie professionnelle peut acquérir une signification pour la période de Vulcain, mais il faut pour cela autre chose encore. L'autre pôle est nécessaire. Comme l'électricité positive est nécessaire à l'électricité négative, comme le masculin est nécessaire au féminin, une chose est nécessaire à l'activité professionnelle qui se détachera de plus en plus de l'humanité, un pôle opposé. Une telle polarité reposant sur des contraires était

déjà présente dans les périodes antérieures de l'évolution. Bien entendu, il ne naît rien de tout à fait nouveau ; il y avait déjà quelque chose d'analogue. Seulement, reportez-vous à des civilisations antérieures, à quelques siècles en arrière seulement, vous constaterez que l'homme, beaucoup plus que ce n'est le cas aujourd'hui, était lié à sa vie professionnelle par son sentiment, par ses passions même, par toute sa vie affective. Si vous comparez la somme de joies qu'un homme pouvait éprouver dans son métier à la répugnance que plus d'un doit ressentir quand il n'a rien d'autre que son métier, vous vous ferez une idée de ce qui doit être dit en vérité.

De tels faits sont pris à l'heure présente bien trop peu en considération, pour cette raison simplement que les gens qui parlent des catégories de métiers, du caractère de la profession, du choix professionnel, etc., sont la plupart du temps de ceux qui en parlent à leur aise. Les maîtres d'école en écrivent, les hommes de lettres ou les curés, des gens qui, relativement, ressentent aujourd'hui le moins les côtés d'ombre de l'activité professionnelle à l'époque moderne. C'est pourquoi, quand on entend parler aujourd'hui de ces choses dans la littérature courante, dans les livres de pédagogie aussi, on trouve vraiment que les gens en parlent comme les aveugles parlent des couleurs. Car bien entendu, quelqu'un qui, placé dans certaines conditions sociales, fait ses études primaires, puis va au lycée et ensuite, peut-être, fréquente un peu l'Université, qui a donc acquis de nombreuses représentations, peut avoir l'impression d'être très intelligent quand il se comporte en réformateur qui sait dire comment les choses doivent aller. Il y en a beaucoup comme cela. Mais pour celui qui comprend la vie en profondeur, ces gens parlent ordinairement de ce qui doit être de la façon la moins intelligente. On ne le remarque seulement pas parce qu'aujourd'hui on a encore un très grand respect pour les gens qui ont passé par une telle formation. Il faut d'abord que vienne le temps où l'on ressentira plus ou moins qu'un homme de lettres, un journaliste, un maître d'école formé sur le modèle qui sert aujourd'hui pour faire des maîtres d'école, comprennent le moins bien les relations entre les choses dans la vie. Cela doit davantage prendre peu à peu la forme d'un jugement général.

Il s'agit de mieux comprendre le lien qu'avait autrefois la vie professionnelle avec la vie des émotions, et comment l'essentiel dans l'évolution, dans ce domaine, réside dans le fait que de plus en plus la vie professionnelle s'est dégagée et se dégagera de la vie émotionnelle. C'est pourquoi l'autre pôle qui doit venir se joindre à la vie professionnelle doit être différent de celui d'autrefois. Qu'était-ce donc qui, autrefois, venait s'ajouter à la vie du métier ? Vous l'avez encore aujourd'hui sous les yeux lorsque vous laissez agir sur vous ce qui est devenu plus ou moins l'enveloppe de la civilisation et le deviendra de plus en plus : les maisons dans lesquelles les métiers étaient exercés tout alentour, et au milieu l'église. Les six jours de la semaine consacrés à la profession, le dimanche à ce que l'homme avait à accueillir dans son âme. C'étaient là les deux pôles : la vie professionnelle et la vie religieuse.

La plus grande erreur qu'on pourrait faire aujourd'hui serait de croire que cet

autre pôle, tel qu'il est pensé encore aujourd'hui par les confessions religieuses, pourrait rester comme il est ; car il est adapté à une vie professionnelle de l'homme encore liée à l'émotivité. Si une conscience lucide ne s'instaurait pas précisément dans ce domaine, la vie humaine dans son ensemble devrait dégénérer. Aussi longtemps que la spiritualité élémentaire engendrée par l'homme dans sa profession – car il engendrait une spiritualité élémentaire dans le sens qui a été décrit – ne se détachait pas de lui, les représentations religieuses du passé étaient sous un certain rapport suffisantes. Elles ne le sont plus maintenant, et le seront de moins en moins à mesure que nous progresserons vers l'avenir. Ce qui est nécessaire, c'est justement ce qui est le plus combattu d'un certain côté : que l'autre pôle intervienne dans l'évolution humaine, ce pôle qui sera constitué par les représentations concrètes du monde spirituel qu'on pourra se faire.

Les actuels représentants des confessions religieuses diront fréquemment : ah ! La science de l'esprit parle d'esprits nombreux, de dieux nombreux ; ce qui importe, c'est *un seul* dieu ! Ne nous suffit-il pas ? – Aujourd'hui encore, on peut faire une certaine impression sur les êtres quand en buvant son café et en faisant de la musique en famille on leur enseigne le grand bénéfice qu'apporte le cheminement vers *un seul* dieu, tout en se raillant des aspirations nouvelles, en leur présentant les choses de façon égoïste et terre à terre. Mais ce dont il s'agit, c'est précisément ceci : les points de vue doivent s'élargir ; c'est-à-dire que les hommes doivent apprendre que tout n'est pas seulement imprégné d'une seule spiritualité divine qu'on se représente aussi floue que possible ; mais que la spiritualité est partout présente, et de plus une spiritualité concrète, spécialisée. Il faudra apprendre que quand à l'étau les étincelles jaillissent, c'est là que les esprits élémentaires sont produits qui s'introduisent dans le processus universel et y ont leur importance. Comme c'est bête, pourrait dire plus d'un, croyant être particulièrement avisé. Ces esprits élémentaires naîtront bien, même si celui qui travaille à l'étau n'en a aucune idée. Mais ce qui importe, c'est qu'ils naissent comme il le faut, de la bonne façon, et non pas qu'ils naissent simplement. Car ce qui naît, ce peuvent être des esprits élémentaires qui perturbent le processus universel, ou de ceux qui le favorisent.

Vous comprendrez mieux ce que je veux dire si vous envisagez la chose dans un domaine particulier ; car en tout cela, nous sommes aujourd'hui au début d'une évolution, mais dont j'aimerais dire qu'elle est à notre porte. Pressentir quelque chose et le traduire en réalités sans en même temps aller vers des tentatives inspirées de la science de l'esprit, ce serait la chose la plus néfaste qui puisse arriver à la Terre. Ce qui s'est principalement produit au cours de la quatrième époque postatlantéenne, c'est que l'homme a été tout d'abord séparé du monde extérieur inorganique, qu'il incarne dans ses outils. Il sera uni à nouveau à ce qu'il incarne dans ses outils. Aujourd'hui, on construit des machines. Bien entendu, les machines ont une existence objective, l'humain n'y est que peu présent encore. Mais il n'en sera pas toujours ainsi.

La marche de l'évolution est engagée vers un lien entre ce que l'homme est et ce

qu'il produira. Ce lien deviendra de plus en plus étroit. Il apparaîtra tout d'abord dans les domaines où se crée un rapport étroit entre les humains, par exemple dans le maniement des substances chimiques dont on fait des médicaments. Aujourd'hui, on croit encore que lorsqu'un produit est fait de soufre et d'oxygène, puis d'une autre substance, l'hydrogène, et d'une autre encore, on croit que le résultat obtenu n'exerce que les effets dus aux différentes substances. Et aujourd'hui, cela est juste à un haut degré encore ; mais l'évolution du monde chemine vers un autre état. Les pulsations subtiles de la vie volontaire et de la mentalité de l'homme se lieront de plus en plus à ce que l'homme produira, elles feront partie intégrante de ce que l'homme produira, et il ne sera plus indifférent de recevoir un produit préparé par tel homme ou par tel autre.

La technique la plus extérieure, la plus froide, tend elle-même vers un but bien défini. Celui qui peut pressentir et se représenter l'avenir de l'évolution technique sait qu'à l'avenir des usines entières exerceront une action en fonction des individus qui les dirigent. L'attitude intérieure gagnera l'usine et se transmettra à la manière dont les machines travailleront. L'être humain fera corps avec les réalités objectives. Tout ce que nous toucherons portera peu à peu l'empreinte de l'être humain. Et des temps viendront, si bête que la chose puisse paraître aujourd'hui aux gens intelligents – mais Saint Paul disait déjà {68} que ce que les gens tiennent pour intelligent est parfois une folie devant Dieu –, où, un mécanisme étant à l'arrêt, un homme se présentera qui saura qu'il a à exécuter un mouvement de la main, puis un second d'une certaine manière, puis un troisième encore, et que par les vibrations de l'air nées de ce signe, le moteur {69} se mettra en mouvement, un mouvement déterminé par ce signe.

L'évolution économique prendra un visage tel que les brevets extérieurs et autres choses de ce genre seront complètement superflus, car ce qu'ils signifient sera remplacé comme je viens de l'exposer. En revanche, tout ce qui n'aura aucun rapport avec la nature humaine sera exclu – ce qui pourra amener quelque chose de bien déterminé. Car représentez-vous dans l'avenir un être humain vraiment bon, un être ayant atteint un niveau intérieur élevé : que pourra-t-il faire ? Il pourra construire des machines et déterminer pour leur usage des signes qui ne pourront être exécutés que par des hommes ayant aussi bon esprit que lui. Tous ceux qui seront animés d'un mauvais esprit obtiendront, par le même signe, de tout autres vibrations, et la machine ne fonctionnera pas !

Je le disais, les gens pressentent aujourd'hui déjà certaines choses. Ce n'est pas en vain que je vous ai indiqué comment certaines personnes voient danser des flammes sous l'influence de certains sons. Si l'on poursuit l'investigation dans cette direction, on trouvera la voie qui mène à ce que je viens d'esquisser – on pourrait dire aussi : on retrouvera le chemin de certaines époques passées où un alchimiste qui voulait simplement remplir son porte-monnaie n'aboutissait à rien par un certain procédé, tandis qu'un autre, qui ne recherchait pas l'argent, mais qui voulait célébrer un sacrement en l'honneur des dieux et pour le salut de l'humanité, obtenait un résultat.

Aussi longtemps que le produit du travail professionnel portait en quelque sorte l'aura des émotions humaines, la joie introduite dans leur travail, celui-ci était hors de portée des effets que je viens de décrire. Dans la même mesure où ce que produit le travail professionnel de l'homme ne pourra plus être obtenu dans un enthousiasme particulier, parce que c'est là une condition nécessaire, dans la même mesure ce qui découlera des hommes et en émanera pourra devenir une force motrice. Il se passe ceci : en ne reliant plus ce qui vient de son travail ou ce qui lui est utile à ses émotions, l'homme restitue en quelque façon au monde des machines sa chasteté. Il ne sera plus possible à l'avenir de transmettre en quelque sorte aux objets sa propre chaleur humaine émanant du foyer ardent de la joie au travail, au métier. Mais on les rendra plus chastes dans le monde, on les rendra aussi plus réceptifs à ce qui peut être déterminé par l'homme de par la force motrice qui part de lui-même, comme il vient d'être décrit.

Mais ce qui peut donner à l'évolution humaine une pareille orientation ne peut venir que des connaissances concrètes sur les forces spirituelles dont la science de l'esprit peut faire l'investigation, et ne peut venir que de cela. Que puisse s'accomplir ce qui vient d'être décrit maintenant, cela dépend du nombre important des hommes qui trouveront de plus en plus dans le monde l'autre pôle, celui de la rencontre entre humains qui se trouvent dans ce qui dépasse le travail professionnel, et peut en même temps l'éclairer et l'imprégner. Ce qui peut fonder une vie en commun des hommes en laquelle se rejoignent toutes les professions, c'est la vie au sein du mouvement anthroposophique. Le progrès strictement extérieur dans l'évolution des métiers conduirait à la dissolution de tous les liens humains. Il aboutirait à ce que les humains se comprennent de moins en moins, et qu'ils puissent de moins en moins développer des liens correspondant aux conditions de la nature humaine. De plus en plus, les humains ne feraient que passer les uns à côté des autres, ne rechercheraient plus que leur propre avantage, et ne pourraient entrer les uns avec les autres que dans un rapport de concurrence. Il ne faut pas que cela arrive, sinon l'espèce humaine tombera dans une complète décadence. Pour que cela ne se produise pas, il faut que la science de l'esprit se répande.

Il existe une possibilité de désigner d'un nom juste ce à quoi aspirent aujourd'hui beaucoup, inconsciemment, même quand ils le nient. Vous le savez, beaucoup de gens aujourd'hui disent : ah ! Parler de l'esprit – vieille rengaine ! Dans tous les domaines nous développons les sciences du physique pur. C'est justement là le progrès de l'humanité, c'est ce qui la fera réellement avancer. Et lorsque les humains auront dépassé le stade où l'on parle de cette vieille sottise : les choses de l'esprit, alors ce sera en quelque sorte le paradis sur terre.

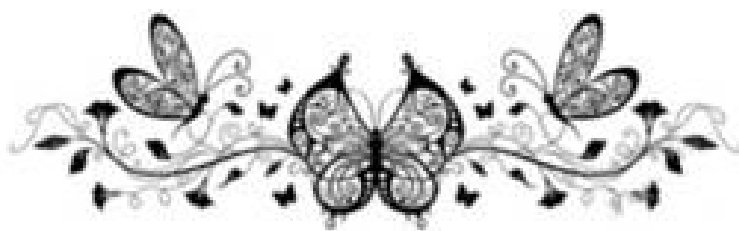
Mais ce n'est pas le paradis qui arriverait sur terre, ce serait l'enfer si rien d'autre ne dominait les hommes que l'esprit de concurrence et de profit, dans le sens qu'on donne à la soif du profit : celui de principe créateur d'équilibre. Car finalement il faut bien qu'il y ait un autre pôle si les choses doivent continuer. Si l'on ne recherchait pas un pôle spirituel, il faudrait avoir un pôle ahrimanien. Si

les professions se spécialisent, on pourrait encore établir l'unité en disant : certainement, l'un est ceci, l'autre est cela, mais tous les hommes ont ceci de commun que grâce à leur métier ils veulent gagner autant que possible, et c'est ce qui les rend tous égaux. Sans doute – mais c'est là un principe ahrimarien pur. Croire que par cette évolution exclusive progressant uniquement dans le domaine extérieur, comme nous venons de le décrire, le monde peut atteindre son but, c'est croire dans ce domaine la même chose que si quelqu'un estimait – supposons qu'il existe un original de cette sorte, ou disons par politesse une originale qui adopterait ce point de vue –, si quelqu'un estimait que les messieurs étant devenus de plus en plus mauvais, devenant aujourd'hui des êtres impossibles pour le monde, il faudrait les supprimer tous et qu'alors seulement l'évolution du monde s'accomplirait correctement sur le plan physique. Ce serait une étrange personne, n'est-ce pas, la femme qui croirait cela ; car en supprimant tous les messieurs, on n'arriverait à rien.

Parce qu'il s'agit ici du monde sensible, les gens le comprennent. Mais lorsqu'il s'agit du monde spirituel, ils ne comprennent pas ce que cette attitude a d'étrange. Et pourtant, par rapport aux conditions spirituelles, c'est la même chose que de croire que l'évolution pourrait se poursuivre uniquement sur le plan extérieur. Mais elle ne peut pas le faire. Et tout comme les périodes antérieures de l'évolution ont nécessairement amené les religions abstraites, la nouvelle évolution exige une connaissance concrète de l'esprit comme celle à laquelle on aspire dans le mouvement de science de l'esprit. Il faut que les esprits élémentaires qui sont engendrés par les réalisations professionnelles qui se détachent de l'homme soient fécondés par l'âme humaine grâce à ce qu'elle trouve dans les impulsions qui s'élèvent vers les régions spirituelles. Non pas que ce soit là la seule tâche de la science de l'esprit ; mais vis-à-vis de la vie professionnelle poursuivant son évolution et se transformant, c'est là la tâche de la science de l'esprit. C'est pourquoi l'évolution universelle sur la Terre exige que les cœurs humains s'ouvrent à la compréhension de ceci : dans la même mesure où les métiers se mécanisent, il faut que peu à peu et de plus en plus, pour les hommes qui se spécialisent et s'automatisent, le pôle opposé soit intensément actif, que l'homme emplisse son âme de ce qui le rapproche de toute autre âme humaine, et peu importe dans quelle direction elle s'est spécialisée.

Cela conduit encore à bien d'autres choses : à faire naître de notre temps – indifférent à la vie, éloigné de la vie, dirais-je volontiers, pour les hommes qui exercent leur métier – un autre temps, un temps dans lequel les humains œuvreront inspirés par de tout autres impulsions qui véritablement ne seront pas plus mauvaises que celles qui inspiraient les bons vieux métiers ; mais celles-ci ne peuvent être renouvelées, il faut qu'elles soient remplacées par d'autres. Et sous ce rapport, nous ne pouvons plus aujourd'hui évoquer simplement dans l'abstrait un idéal humain que la science de l'esprit veut promouvoir ; il faut très concrètement évoquer un idéal qui montre ce que la profession deviendra pour l'homme quand les humains sauront tenir compte des signes du temps.

Nous poursuivrons demain notre étude de toutes ces choses et de leur signification pour l'individualité humaine et le karma.



CINQUIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 13 novembre 1916

En considérant précisément l'impact sur la vie humaine qui est celui de la profession ou de tout ce qui lui est lié dans la vie, vous aurez compris qu'il est malaisé d'en faire l'exposé, tant les choses sont nombreuses qui sont à prendre en considération. Nous devons réfléchir en même temps que tout ce qui est introduit dans la vie de l'homme en raison du cours des lois de la destinée, du karma, dépend de très nombreux facteurs, et que précisément la multiple variété de la vie humaine repose sur l'intervention de ces facteurs. Il faut faire une remarque particulière lorsqu'on rassemble sous le mot de profession des éléments humains isolés relevant du destin. On ne doit pas en effet confondre ce qui peut être désigné par le terme de profession avec ce que l'on appelle la fonction – au sens le plus large du mot. Car naturellement on glisserait aussitôt vers bien des confusions si l'on portait son attention sur ce que tel ou tel représente dans sa fonction, et si on le considérait du point de vue qui est ici pris en considération pour la vie professionnelle. Du fait précisément que l'homme souvent – pas toujours – exerce son métier dans le cadre d'une fonction, il arrive que les facteurs extérieurs les plus divers viennent à interférer sur la vie humaine et qu'en quelque sorte se nouent au karma de la profession d'autres fils karmiques.

Nous vivons aujourd'hui encore en un temps qui – lentement il est vrai – passe par une certaine transformation, mais au sein duquel cependant, sous bien des rapports, il en est encore ainsi que les choses que nous exposons maintenant à propos du karma de la profession ne sont pas les seuls critères lorsqu'il s'agit de donner à un homme telle ou telle place dans la vie. Nous savons qu'aujourd'hui encore, sous bien des rapports, dans le karma de la profession intervient le karma de classes sociales entières, etc., qu'au sein des groupes humains, dans la manière dont quelqu'un prend place dans la vie, l'ambition, la vanité, les préjugés – les siens ou ceux d'autrui – interviennent, et beaucoup d'autres facteurs. Ce sont tous ces éléments qui, agissant en quelque sorte de l'extérieur sur le karma de la profession, rendent possible que constamment des influences ahrimaniennes viennent se mêler au déroulement de l'activité de l'homme.

Placé à un certain poste dans la vie, devenu ministre ou conseiller d'État ou quelque chose d'analogue pour des raisons bien connues, un homme n'a absolument pas besoin d'exercer la profession correspondant à ce poste. Il peut occuper un poste élevé, et son métier peut n'être que celui d'une âme de scribe et

peut-être même pas cela. Il ne faudrait cependant pas croire qu'il ne remplit pas son poste. C'est précisément ce que notre temps a de singulier : de l'interprétation matérialiste des bases darwiniennes, justifiées, il a tiré la théorie de la sélection naturelle qu'Oscar Hertwig {70}, l'élève de Haeckel, critique déjà fortement : le temps qui a produit cette théorie choisit de façon très nette les plus mauvais, bien plus que cela ne fut jamais le cas dans l'ensemble de la vie à une autre époque quelconque. Il n'y a pas ici à adopter le point de vue pessimiste qui dénigre son époque et invoque toujours le bon vieux temps ; on est ici sur le terrain d'un fait : d'une part on tire vanité de cette théorie de la sélection naturelle ; mais cette époque qui est si fière de sa théorie est dans la réalité dominée par la tendance à choisir précisément les plus mauvais pour occuper les postes apparemment les plus importants dans la vie.

C'est une vérité amère pour notre époque, mais qui serait reconnue si l'époque présente n'était pas absolument sous l'impression d'une foi en l'autorité aussi étendue que possible et d'un opportunisme somnolent aussi absolu que possible, et si ce qu'on appelle aujourd'hui l'opinion publique – selon l'avis d'un philosophe du XIX^e siècle, les opinions publiques sont des folies privées – ne régnait pas. On admettrait ce dont il s'agit, dirai-je, si l'on n'était pas si bien sous l'impression de l'opinion publique, qui puise aujourd'hui à des sources si bourbeuses. Il faut être au clair là-dessus qu'avant tout notre époque doit être éduquée pour avoir de la vie une compréhension plus intense et admettre que cette attitude exclusive, la sélection des plus mauvais, est effective, même si ces plus mauvais sont portés au pinacle par l'opinion publique dont nous parlions.

Les fonctions sont souvent remplies par Ahriman-Méphistophélès, et précisément en suivant l'action du Faust vous pouvez voir comment il exerce sa fonction. C'est à la fin de sa vie seulement que Faust est capable de se libérer de Méphistophélès. Faust arrive à la cour de l'Empereur. Il est même l'auteur d'une invention extrêmement importante pour ces derniers siècles ; il invente en effet le papier-monnaie. Mais en réalité, c'est Méphistophélès qui l'invente. Puis Faust est conduit dans le monde antique par Homunculus ; mais Homunculus est créé avec l'aide de Méphistophélès. Faust devient même chef de guerre, il fait la guerre, mais à la manière dont Goethe a composé cet acte, on voit justement que c'est en réalité Méphistophélès qui conduit la guerre. C'est seulement à la fin que nous voyons Faust se libérer progressivement de Méphistophélès. Bien que Faust ait en quelque sorte parcouru le monde sans avoir une fonction définie, après avoir abandonné ses fonctions de professeur, il faut bien le dire : la manière dont Méphistophélès agit à ses côtés est bien celle selon laquelle, aujourd'hui, la force méphistophélique intervient dans la vie des hommes. C'est là une chose à laquelle il faut prendre garde.

Une autre chose à quoi il faut prêter attention, c'est qu'il est extrêmement malaisé de bien découvrir dans la nature humaine ce qui en réalité agit dans le cours de l'évolution karmique. On peut même dire dans ce domaine que là aussi l'évolution scientifique arrive au point où il faut la remplacer par l'observation de

la science de l'esprit. Du fait seul que le mode d'observation scientifique s'applique à la vie psychique, il commet les erreurs les plus épouvantables. Nous voyons qu'il existe aujourd'hui une orientation scientifique erronée {71} qui se risque à aborder la vie de l'âme et veut l'observer selon le mode des sciences de la nature ; elle admet aussi que le déroulement de cette vie de l'âme ne se limite pas au contenu de la conscience, mais qu'en dessous du seuil de celle-ci, comme on dit, dans l'inconscient ou le subconscient, il y a beaucoup de choses qui affleurent à la conscience. Lors de considérations antérieures, nous avons mentionné des éléments concrets qui résident réellement dans le subconscient et qui montent jusqu'à la conscience comme les vapeurs sur le sol d'un solfatare {72} quand on commence à y faire brûler des morceaux de papier.

Il y a certes beaucoup de choses dans les profondeurs de la conscience. Si bien qu'on peut dire : quelques-uns pressentent déjà, parmi les personnes qui veulent faire de la psychologie, qu'il faut, pour expliquer la vie de l'âme, faire état de facultés et d'incapacités obscures, inconscientes. Seulement, comme ces idées ne veulent absolument pas prendre la peine de s'adapter à une conception du monde globale selon la science de l'esprit, elles ne peuvent amener au jour que des erreurs. Du point de vue de cette psychologie scientifique, on étudie comment une vie d'homme s'est déroulée. Certes, on a déjà cessé de croire que ce qu'une âme sent et veut, ce qui la rend heureuse ou malheureuse, joyeuse ou douloureuse, ne dépend que de ce qu'elle a elle-même conservé dans sa conscience. On essaie alors de catéchiser l'âme, par exemple d'en tirer ce par quoi elle a passé : joies, souffrances, déceptions dans la vie, et qui ont été oubliées, dont elle ne garde aucune représentation. On se dit que ce qui est oublié n'a pas pour autant disparu ; tout cela s'agite dans le subconscient.

Ce qui remue en particulier dans ce subconscient, ce sont des désirs autrefois éprouvés qui n'ont pas été satisfaits, qu'on a refoulés. Prenons un cas concret : il s'agit d'une femme de trente ans. À seize ans, elle s'est éprise d'un homme, un véritable désir érotique s'est développé – c'est ainsi que parle cette orientation scientifique –, mais si elle s'y était abandonnée, si elle l'avait satisfait, elle aurait été engagée sur une mauvaise voie. Sous l'influence de l'éducation et des paroles de ses parents, elle l'a, comme on dit vulgairement, ravalé. Elle continue de vivre, et quatorze ans ont passé depuis ce temps. Peut-être s'est-elle mariée selon son rang. Au niveau de ses pensées et de ses sentiments quotidiens, la chose est oubliée depuis longtemps ; mais ce qui est oublié n'a pas disparu.

Le contenu de l'âme dépasse ce qu'elle sait. La chose est toujours présente au fond d'elle-même, et cela s'exprime par des accès de pessimisme indéfini, bien que la dame soit extérieurement heureuse, par un dégoût partiel devant la vie ou quelque chose d'analogue ; elle est, comme on dit, nerveuse, neurasthénique ou quelque chose de ce genre. On cherche alors à fonder une thérapeutique sur cette sorte de psychologie, et l'on essaie de guérir l'âme en la catéchant, en disant que de telles expériences ancrées dans les profondeurs de la vie psychique, oubliées en apparence, il faut les faire remonter à la conscience. Lorsqu'on y parvient et que

sous l'influence d'un catéchiseur habile – qui naturellement, selon les conceptions actuelles, doit être un médecin de l'âme –, on est confronté à la chose, l'état s'améliore. On obtient aussi des guérisons par cette voie, qui sont même souvent plus ou moins des guérisons, bien que dans la plupart des cas la guérison ne soit qu'apparente ; dans quelle mesure elle est apparente, nous en parlerons à une autre occasion. C'est là une des choses que l'on cherche dans les profondeurs de la vie de l'âme.

Un autre cas : nous avons affaire à un homme de trente-cinq ou quarante ans qui souffre d'une certaine lassitude devant la vie, d'une indécision. Il ne sait pas pourquoi, son entourage non plus ; et il le sait moins encore que les autres. Celui qui veut s'occuper de cette science de l'âme dont il a été parlé cherche à nouveau à explorer les arrière-fonds oubliés, mais non disparus, de la vie psychique, et il découvre que l'intéressé, à quinze, seize ou dix-sept ans peut-être, avait fait un projet de vie qui a échoué. Il lui fallut s'orienter à l'époque vers un autre projet qui ne correspondait pas au premier. Apparemment, quant à ce qu'il sent, pense et veut dans la vie quotidienne, il a pris son parti de la chose ; mais ce qu'on sent, pense et veut consciemment, ce n'est pas toute la vie de l'âme ; dans les profondeurs, ce projet de vie échoué vit, et il est une force.

On croit pouvoir guérir en faisant réapparaître par des entretiens ce projet avorté, dès lors que l'intéressé peut s'en expliquer avec son catéchiseur. Mais on pense aussi que bien d'autres choses reposent dans les profondeurs de l'âme sans que la conscience en ait connaissance. Bref, on a découvert que la conscience est un cercle réduit, la vie de l'âme un cercle plus grand, et que la conscience n'englobe qu'une partie de la vie psychique. Mais on cherche aussi tout au fond de l'âme ce qui ne relève plus tellement de l'âme, ou, comme récemment, à ce qu'il paraît, un théologien l'a formulé sans élégance : on cherche la « vase animale des profondeurs ». Donc les déceptions, les désirs refoulés, les projets de vie avortés, la « vase animale des profondeurs » de l'âme, c'est-à-dire tout ce qui a sa source dans la vie animale, qui vient pour ainsi dire de la chair, du sang, de l'animalité, et non par un cheminement conscient – car la conscience, bien entendu, s'en défendrait, et le repousse en effet.

Dans cette théorie de la « vase animale des profondeurs », bien des choses sont vraies. Car nous le voyons souvent dans la vie : la conscience se dit : ah ! Je ne veux rien d'autre que savoir ceci ou cela, c'est pourquoi je m'adresse à telle ou telle personne. – Mais la vase animale des profondeurs de la psyché est en action, et ce ne sont peut-être que des désirs animaux qui sont enjolivés, masqués par ce que dit la conscience. En outre, cette orientation « scientifique » affirme – il faut mettre « scientifique » entre guillemets – que dans ces régions inconscientes on trouve aussi ce qui provient du lien de l'individu avec la race, avec la nation, avec toutes sortes d'autres résidus de l'histoire qui jouent inconsciemment dans l'âme, tandis que la conscience se comporte tout autrement. Devant ce qui aujourd'hui bouillonne à travers le monde, on ne peut même pas dire que ces choses ne peuvent pas être prouvées par des exemples répandus dans le monde.

Qui ne devrait pas voir aujourd'hui plus d'un homme édifier en paroles des idéaux élevés de liberté et de droit des peuples, tandis que dans son âme, ce qui est réellement à l'œuvre, c'est seulement, agitant la vase des bas-fonds de l'âme, ce qui a l'origine que la psychanalyse analyse justement dans le sens indiqué – qu'elle veut analyser tout au moins. Ensuite – et je ne sais pas comment les psychanalystes scientifiques se mettent d'accord avec les psychanalystes théologiens, qui existent aussi –, les théologiens psychanalystes, notamment, comptent aussi le démoniaque comme appartenant au subconscient, donc ce qui monte de fonds plus lointains encore, de bas-fonds tout à fait irrationnels, comme on dit. Les psychanalystes venant de la théologie, en particulier, tirent profit de faction dans le subconscient de démons inconnus, qui font des humains des gnostiques, des théosophes, par exemple. Car lorsqu'on psychanalyse l'âme, lorsqu'on descend jusqu'aux profondeurs de la vase originelle, on trouve cela. Et la gnose est une doctrine démoniaque, la psychanalyse est une doctrine démoniaque – pardon, pas la psychanalyse. Selon l'opinion de ces hommes et de ces femmes – car déjà des femmes participent à ces choses –, la psychanalyse n'en fait pas partie, mais la théosophie et d'autres choses que l'on énumère.

Or, je ne veux pas, aujourd'hui, m'engager dans une critique de la psychanalyse, mais seulement indiquer par un exposé que dans cette orientation psychanalytique il y a en quelque sorte quelque chose qui guide la recherche actuelle vers ce qui agit et vit en dessous du niveau de la conscience. Mais comme en raison des idées préconçues des scientifiques c'est justement le résultat le plus inexact qui doit apparaître dans ce domaine, et comme on ne veut pas s'engager, pour le moment, à des recherches de science de l'esprit, on ne distinguera jamais que ce qu'on trouve dans la vie de l'âme ne peut absolument pas être analysé correctement quand on ignore que l'existence humaine traverse des vies successives. Car en psychanalyse, on cherche à expliquer tout ce contenu profond de l'âme à partir *d'une seule* vie terrestre. Rien de surprenant au fait qu'on le fasse apparaître sous bien des éclairages.

Celui qui par exemple trouve dans les profondeurs de l'âme des projets de vie avortés devrait d'abord rechercher quelle signification a l'échec d'un tel projet dans l'ensemble de l'existence humaine à travers des vies terrestres successives. Peut-être trouverait-il que même dans le subconscient reposent certains aspects de cette vie humaine qui ont justement empêché, conformément au destin, que le projet concerné vienne à réalisation ; il remarquerait ensuite que ce projet qui a échoué et est encore dans les profondeurs de l'âme n'est pas seulement destiné à rendre l'intéressé malade pendant cette incarnation, mais à être porté, lorsque cette vie prendra fin, au-delà du seuil de la mort, à devenir une force dans la vie entre la mort et une nouvelle naissance, pour jouer dans la prochaine vie terrestre, et alors seulement, son vrai rôle. Il peut être nécessaire, pour un tel projet avorté précisément, d'être conservé dans les profondeurs de l'âme tout d'abord, afin qu'il prenne de la force, qu'il s'intensifie et puisse revêtir entre la mort et une nouvelle naissance la forme juste, pour prendre dans la prochaine incarnation la forme qui

lui était destinée, et qu'il n'a pas pu trouver dans celle-ci en raison d'autres propriétés de l'âme.

Et quant à ce qui concerne la « vase animale des profondeurs » – comme je le disais, l'expression est peu élégante –, certes, elle est là ; mais rappelez-vous ce que j'ai exposé sur le rapport entre la tête de l'homme et le reste de l'organisme. Le reste de l'organisme est précisément en rapport avec la vie terrestre de l'homme, et même sous bien des rapports avec son actuelle incarnation, tandis que la tête est le résultat d'une évolution terrestre antérieure, et est en relation avant tout avec ses incarnations précédentes. Si vous réfléchissez à cela, vous comprendrez que selon le rôle que joue le reste de l'organisme dans l'ensemble des rapports karmiques, beaucoup de choses agissent à partir de cet organisme qui doivent avoir un autre degré de maturité que ce qui provient de la tête de l'homme, de sa tête et de son système neurosensoriel. Mais celui qui, dans la psychanalyse, n'analyse que la vase des profondeurs, fait tout à fait fausse route ; car il est dans la même situation qu'un homme qui voudrait savoir quelle céréale poussera sur un terrain précis avant qu'elle ait commencé à pousser ; alors il analyse le sol, il creuse, il trouve du fumier et il dit : je sais maintenant dans quoi la céréale va pousser. – Mais bien que le fumier soit nécessaire, ce n'est pas lui qui fait pousser la céréale ! Ce qui importe, c'est ce qui est présent dans cette vase des profondeurs ; et cela est souvent destiné à exercer au-delà de la mort une action sur le déroulement de la prochaine vie terrestre. Il ne s'agit pas d'examiner la vase animale des profondeurs, mais le germe psychique qui s'y trouve enrobé.

Ce qu'on appelle la psychanalyse offre justement l'occasion de bien étudier l'action néfaste qu'exercent les préjugés de l'époque présente, parce qu'on a affaire ici à un domaine vers lequel est poussée la pensée de notre époque, qui ne doit pas se contenter de ce qui donne simplement à l'âme l'expérience, de ce qui est simplement pour l'âme l'acquis de la conscience. On est bien poussé vers le lieu que l'on doit explorer. Mais en l'absence de lignes directrices parce qu'on ne peut pas comprendre la science de l'esprit, on fouille les régions qui vous sont attribuées de par vos fonctions ou en raison de votre agitation, on fouille avec la plus grande maladresse en interprétant à faux parce qu'on ne comprend pas comment mettre les éléments à la bonne place. On ne pourrait le faire que si l'on était capable de suivre le véritable fil karmique, comme je vous l'ai au moins esquissé maintenant dans les deux cas mentionnés. Et surtout, cette psychanalyse se révèle terriblement malsaine quand elle procède à ses fouilles dans le domaine qui est important lorsqu'on veut explorer le cours de la destinée de l'homme dans son parcours subtil, intime.

Ce qui se déroule dans la vie psychique consciente, depuis le réveil jusqu'au moment où l'on s'endort, ne révèle que peu de chose du courant karmique qui continue d'agir à travers les incarnations. Ce que nous vivons consciemment dans la vie de veille relève pour une grande part de l'incarnation présente, et c'est bien ainsi, car l'homme doit être productif dans son incarnation actuelle. Mais beaucoup de choses qui sont emportées au-delà de la mort et constituent un

germe formé à partir des expériences, du vécu intérieur et des capacités acquises dans l'incarnation actuelle, jouent un grand rôle dans notre vie entre l'endormissement et l'éveil, et interviennent souvent dans les rêves. Il faut seulement pouvoir apprécier correctement la forme prise par les rêves. On dit que les rêves sont des réminiscences, et c'est souvent exact, mais leur action dans le cours de notre karma n'est pas directe. Ils agissent non pas directement, ils agissent souvent en ayant dans l'orientation des forces la signification opposée à celle qu'ils manifestent. Je vais me servir d'un exemple emprunté à la littérature pour commenter ce que je veux dire.

Friedrich Theodor Vischer {73}, l'esthéticien qui a écrit le roman *Auch Einer* (« Aussi quelqu'un »), y avait inséré une jolie petite histoire que je vais mentionner parce que je parle dans un cercle large de la vie professionnelle, donc de ce qui est en relation avec les occupations de l'homme. Je veux donc citer un exemple en rapport avec les occupations. Vischer rapporte une conversation entre un père et son fils qui cheminent ensemble ; et après que le père a posé différentes questions à son fils, ce dernier lui raconte ceci : vois-tu, le maître nous a dit qu'il fallait toujours s'enquérir auprès d'un homme de son activité ; car ce qui importe, c'est qu'il ait une activité convenable, c'est à cela qu'on reconnaît s'il est un homme convenable, s'il est une âme de valeur. – Ah ! dit le père. – Oui, et après que le maître nous avait dit cela à l'école, j'ai rêvé que j'allais au bord du lac là-bas et qu'en rêve je lui demandais quelle occupation il avait, et le lac m'a dit : mon occupation, c'est d'être mouillé. – Ah bon ! dit le père.

Voilà une histoire pleine d'esprit, une histoire qui témoigne d'une grande connaissance de la vie chez celui qui l'a imaginée. Car si le père a dit : ah bon ! – c'est parce que bien entendu il ne voulait pas troubler son fils, ne voulait pas lui dire que le maître avait proféré une sottise. Mais il aura bien eu son idée, le père. En réalité, il aurait dû donner à son fils des éclaircissements plus intelligemment que le maître, il aurait dû lui dire : il ne faut pas juger si superficiellement ; cela pourrait arriver si par exemple on émet une appréciation fausse sur une occupation convenable, et qu'on tienne l'homme, pour cette raison, pour quelqu'un qui n'est pas valable ; ou bien l'intéressé peut avoir été gêné par un obstacle. – Bref, le père aurait dû faire la leçon à son fils. Il n'a pas eu besoin de le faire dans le cas présent parce que, le fils étant encore jeune, le rêve pourra agir sur lui favorablement. Car ce rêve dont le garçon a eu conscience, il est là en tant que force qui tient la place d'une leçon.

Il agit dans le subconscient, et il agit de telle façon qu'il débarrasse l'âme de la sottise que le maître y a fait entrer. C'est pourquoi dans le subconscient, qui est plus avisé que la conscience superficielle, le rêve a pris chez le fils une forme telle qu'un fumet de ridicule s'est répandu sur la sottise du maître. Le lac dit que son occupation, son métier, c'est d'être mouillé. Voilà quelque chose qui est salutaire, qui éliminera toutes les conséquences nuisibles d'un pareil enseignement. Le rêve est bien une réminiscence – il intervient en effet immédiatement dans la nuit suivante –, mais il est en même temps un rectificatif dans la vie. C'est ainsi en fait

qu'agit souvent la vie du corps astral, et à côté des traces que laisse dans l'âme l'expérience de la vie, on trouverait parfois qu'à cause d'une éducation mal conduite, il y a dans les forces subconscientes de l'âme un correcteur qui agit parfois dans la même incarnation encore chez un être jeune, et qui surtout, emmené au-delà de la mort, continuera d'agir. Il existe réellement en l'homme une sorte d'autocorrecteur. C'est une chose qu'il faut absolument avoir en vue.

Je voulais seulement, avec tout ceci, attirer l'attention sur tout ce que recèle l'âme humaine et qui s'impose à elle d'une incarnation à l'autre. Nous avons affaire à tout un complexe de forces passant d'une incarnation à l'autre. Maintenant, il faut réfléchir au rapport entre ce complexe de forces et l'être humain durant la vie qui s'écoule entre la naissance et la mort. Et là, l'homme est effectivement, dirais-je volontiers, un instrument à quatre cordes dont joue le complexe de forces karmique qui vient d'être mentionné. Le corps physique, le corps éthérique, le corps astral et le Je sont les quatre cordes sur lesquelles joue le karma. La vie individuelle prend forme selon que c'est plus ou moins l'un ou l'autre, le corps éthérique, le corps astral, ou le corps éthérique avec le corps astral, ou le corps physique avec le corps astral, le corps physique avec le Je, qui sont en quelque sorte effleurés par l'archet du karma – si nous nous permettons cette comparaison avec un violon, qui lui aussi a quatre cordes. Le jeu de ces quatre cordes de la vie humaine peut être de la plus grande variété. C'est pourquoi il est si difficile, quand on ne veut pas en rester à des généralités abstraites et vides, et qu'on veut parler un langage concret, de déchiffrer les mélodies individuelles de la vie humaine ; car on ne peut les déchiffrer, tout au moins de manière féconde, que quand on peut en quelque sorte voir comment l'archet du karma joue des quatre cordes. Certes, des points de vue généraux sont à prendre en considération, dont il faut tenir compte.

Lorsqu'on observe un être humain dans les années où, dans le sens de mon petit livre *l'Éducation de l'enfant à la lumière de la science de l'esprit* {74}, ce sont surtout le corps physique et le corps éthérique qui se développent durant les années de sept à quatorze ans environ – environ, car tout cela est approximatif –, on trouve que pendant cette période précisément certaines particularités se manifestent chez l'enfant, qui caractérisent cet âge de la vie. On remarque qu'à ce moment certaines choses se consolident, d'une certaine manière certes. Bien des choses apparaissent déjà aussi pendant les sept premières années, car les éléments s'enchevêtrent, mais si l'on observe avec exactitude et profondeur, cela se produit seulement entre la septième et la quatorzième année environ. On constatera que se manifeste plus nettement dans l'être en développement ce qu'on peut appeler les caractéristiques intérieures consolidées en quelque sorte par le corps, par toute la manière de se présenter, dans la mesure où elle apparaît dans l'attitude, dans le caractère des gestes, dans l'ensemble de l'attitude dans la vie.

Ce à quoi je pense ici, et qui s'affermi, c'est non pas la totalité, mais une grande partie de ce qui donne à l'être humain une stature trapue, une silhouette plus ou moins ramassée, une certaine démarche, un pas ferme ou sautillant pour parler

par contrastes, bref, ce qui est en relation avec l'élément corporel. Comme il vient d'être dit, ce n'est pas la totalité, mais une grande partie de ce qui se manifeste ainsi chez l'homme en développement qui est due aux effets karmiques de la profession exercée dans l'incarnation précédente. Lorsqu'on ne tient pas compte de ce que je viens de dire, on fait très fréquemment des erreurs ; on veut être avisé, on observe l'attitude de l'être et, en fonction de la manière dont il se tient et se présente, on veut déterminer sa profession. Ce serait commettre l'erreur qui consiste à vouloir donner à l'intéressé un métier analogue à celui de son incarnation précédente. Mais cela ne lui serait pas salubre ; car ce qu'on discerne de cette façon, ce sont les effets de l'incarnation précédente.

Et lorsque cette période s'achève, ou déjà avant – les choses, comme il a été dit, s'enchevêtrent –, le corps astral se manifeste de façon très particulière, et ce corps astral – lorsqu'on connaît la chose, lorsqu'on l'a puisée à la science de l'esprit, on peut aussi l'observer extérieurement, sur le plan physique –, il agit en retour sur ce qui s'est formé précédemment. Il agit de façon telle qu'il transforme, en fonction d'autres forces karmiques, ce qui résulte du karma de la profession entre la septième et la quatorzième année. En l'homme, deux forces se trouvent donc ici en lutte. Les unes le modèlent, celles qui viennent davantage du corps éthérique. Les autres agissent en sens contraire et paralysent celles-ci en partie, si bien que par les secondes, qui viennent davantage du corps astral, l'être humain est amené à transformer ce qui lui a été imposé par le karma de la profession de sa précédente incarnation. Nous pouvons donc dire : le corps éthérique agit en modelant – car ce qui se manifeste dans le corps physique : la tenue, la manière de se présenter, cela provient du corps éthérique –, et le corps astral agit en modifiant les formes. Le jeu des deux forces qui sont réellement aux prises dans une lutte serrée, aimerait-on dire, exprime beaucoup de ce qu'est l'action du karma de la profession.

Tout cela agit cependant conjointement avec d'autres courants karmiques, car nous avons aussi à considérer le corps physique. Dans sa perspective, c'est la première période de la vie qu'il faut avant tout envisager pour voir comment, de par son karma, l'homme prend place dans le monde. Le corps physique que nous avons en dépend déjà, car c'est notre karma qui nous place dans une famille déterminée, appartenant à une nation déterminée. De ce fait, nous sommes pourvus d'un corps de nature bien déterminée, et non seulement cela ; mais combien de choses, pensez-y, dépendent du cours de notre vie, de la situation dans laquelle nous nous trouvons de par notre appartenance à une famille déterminée. C'est le point de départ de quantité de choses dans notre vie. Et en réalité, dans le corps physique – il vaudrait mieux dire : autour du corps physique –, à l'âge où il se développe particulièrement, durant les sept premières années de vie, des forces sont actives qui proviennent maintenant non pas de la profession, du métier de l'incarnation précédente, mais de la façon dont nous avons vécu avec d'autres êtres dans cette incarnation précédente, des liens que nous avons eus avec les uns ou les autres non pas à un moment précis de la vie – cela relève d'un

autre plan –, mais durant la vie entière.

C'est cela qui est élaboré. Du fait que nous entrons en relation avec des êtres humains, des liens profonds se forment en notre âme. Nous les emportons au-delà de la mort, et c'est de par ces forces que nous nous retrouvons dans une famille déterminée, dans une situation de vie précise. Si bien que nous pouvons dire : ce qui déjà détermine en quelque sorte le contexte où prend place notre corps physique, ce qui agit à travers lui, c'est ce qui donnera forme à notre situation dans la vie. Cela continue naturellement d'agir à travers la vie suivante, et reçoit maintenant la force opposée par le Je. L'action du Je efface les situations dans la vie, il agit en luttant contre ce qui les détermine. Si bien que l'on peut dire : corps physique : créateur de situations de vie ; Je : transformateur des situations de vie. L'action conjointe des deux éléments, le combat qu'ils provoquent font qu'un autre courant karmique intervient dans la vie. Car en l'homme, toujours est présent ce qui veut le maintenir dans une certaine situation, et ce qui veut l'en écarter.

- | | |
|---|---|
| 1 – Corps physique : crée la situation de vie | } |
| 2 – Corps éthérique : modèle | |
| 3 – Corps astral : transforme | |
| 4 – Je : <i>modifie</i> la situation de vie | |

Je dirais : 1 et 4, 2 et 3 exercent les uns sur les autres une action primaire ; mais ces cordes conjuguent aussi leur action de la façon la plus variée. La manière dont, en fonction de notre karma, nous entrons en rapport avec de nouvelles personnes dans une vie, dépend de 1 et 4 et de leurs relations réciproques. Ce qui ramène tout d'abord aux relations de vie que nous avons eues dans nos existences antérieures. La manière dont nous rencontrons l'ensemble que forment dans la vie notre profession, nos occupations, est en rapport avec 2 et 3 et avec l'action qu'ils exercent l'un sur l'autre.

Je vous prie maintenant de réfléchir tout d'abord à cela. Nous poursuivrons prochainement ces considérations.



SIXIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 18 novembre 1916

Vous avez vu combien sont complexes dans leur nature profonde les questions qui concernent la destinée humaine ; c'est ce que nous percevons quand nous cherchons à les approcher par les voies que la science de l'esprit rend accessibles. Bien des choses déjà seront nécessaires à l'homme des temps présents pour qu'il puisse approfondir de la manière juste ce qui peut vraiment conduire à une conception féconde de la vie. Et il nous faut déjà, lorsque nous considérons les problèmes compliqués au milieu desquels nous nous efforçons maintenant de nous retrouver, il nous faut, dirais-je, emprunter des détours pour discerner les difficultés qui s'opposent à la compréhension, dans ces domaines précisément. En un certain sens, nous sommes tous passés par le mode de penser de l'époque présente, et même si plus d'un croit disposer d'une pensée dépourvue de préjugés, il est toujours bon, en ce qui concerne l'absence de préjugés précisément, de ne pas lésiner sur le contrôle de soi, la connaissance de soi. C'est pourquoi, avant de poursuivre, l'attention doit être attirée sur certains points.

Il est souvent bien malaisé de commenter ces choses, parce que le langage déjà offre une résistance lorsqu'on veut élaborer des concepts conformes à la réalité. On peut croire très facilement qu'un concept en voie d'élaboration, que l'on puise en quelque sorte à la somme de la science occulte, vise à tout autre chose qu'à ce qu'on pense vraiment, et c'est ainsi que naissent les malentendus les plus divers. On peut faire aujourd'hui très souvent une certaine constatation lors d'entretiens portant sur la biographie de personnalités importantes. Je vous en donne ici un exemple.

Il est paru en Suisse un petit texte sur Vischer, l'auteur de *Auch Einer* et de la grande *Esthétique* que j'ai récemment mentionné dans un autre contexte. La vie de ce Souabe au bon esprit et si extraordinairement travailleur y est décrite avec un certain élan affectueux {75}. Je le citerai à titre d'exemple de certaines choses que nous voulons considérer en rapport avec la question du destin de l'homme ; on pourrait tout aussi bien prendre un autre exemple.

Vischer était un vrai Souabe, une nature qui s'était épanouie au XIX^e siècle. Dans cette biographie qui vient de paraître, il est montré comment il a grandi dans un milieu pauvre, comment ce Friedrich Theodor Vischer fut contraint par la modeste condition des siens de recevoir au Séminaire de Tübingen l'éducation qu'on y donnait, et ainsi de suite. Ce qui m'importe personnellement, c'est ce qui

suit : d'entrée, il est indiqué que déjà l'éducation reçue au lycée était étriquée, que les garçons ont bien appris à s'y retrouver dans la langue latine, puis plus tard parmi les écrivains grecs, mais qu'en fait ils ont ignoré jusqu'à un âge avancé dans quel fleuve se jette le Neckar, qu'ils n'avaient jamais vu, avant un âge relativement avancé, une carte géographique, et ainsi de suite. On énumère ainsi bien des fautes de ce système éducatif.

Réfléchissons bien maintenant à l'affaire. Friedrich Theodor Vischer est devenu en un certain sens un grand homme, il a produit des choses importantes, il est devenu célèbre. Il faut que nous soyons au clair sur ce qui lui a permis de le devenir, par quoi précisément il est devenu cette individualité spécifique qui a pris place dans l'histoire. De cela fait partie aussi le fait que, jusqu'à un certain âge, il n'avait jamais vu de carte géographique ; s'il en avait vu une auparavant, un certain trait de caractère n'eût pas été présent en son âme. Et bien des choses que l'on critique fort étaient nécessaires. Si finalement nous les regardons dans une perspective plus large, nous nous dirons : l'âme de ce Vischer est descendue des mondes spirituels, elle a choisi précisément ce milieu ; elle voulait recevoir une éducation qui lui permette de rester longtemps préservée du spectacle d'une carte géographique, elle voulait certes avoir longtemps sous les yeux le Neckar, la rivière du pays natal, mais ne voulait pas savoir dans quel fleuve il se jette. Et quand on étudie ce Vischer précisément, on voit que toutes ses lubies, toutes ses particularités – et il en était abondamment pourvu – sont vraiment partie intégrante de sa grandeur ; si bien qu'il apparaît passablement déplacé, lorsqu'on essaie d'écrire sa biographie, de critiquer les écoles qui l'ont fait ce qu'il est devenu.

Soyons au clair sur ce point : personne ne peut dire ici : voilà qu'il a voulu dire que les écoles qui ne montrent pas aux enfants de cartes géographique sont tout à fait bonnes. – C'est pour Vischer que cela était bon et nécessaire. Nous avons souvent vécu cela au XIX^e siècle, et jusqu'à l'heure actuelle, à une grande échelle. Lorsque notamment certains scientifiques ont pris position contre l'éducation, contre le système éducatif, et ont exigé qu'on introduise à l'école bien plus de sciences, et qu'on a demandé à ces messieurs : et vous, qui avez grandi dans ces conditions, trouvez-vous quelles aient été si mauvaises ? – en règle générale il n'y a pas eu de réponse. Il faut être au clair là-dessus : toute chose a au moins deux aspects, et parfois même beaucoup plus. Que signifie en réalité le fait que ce biographe – en l'occurrence c'était une dame – élabore des concepts, des représentations, et rédige ce que je viens de vous rapporter ? Ce texte ne peut en rien contribuer à faire comprendre la personnalité concernée. Lorsqu'on donne forme à de tels concepts, on ne fait que porter le couteau – spirituellement parlant – dans la substance de l'être qu'on étudie. Pour ne pas le faire en utilisant ces concepts, il faudrait, avec amour, caractériser ce qu'était l'école dans son étroitesse de cœur, et montrer comment elle a produit cette individualité. Mais on tranche, on critique, et critiquer c'est, sous bien des rapports, couper. D'où cela provient-il ?

Eh bien, cela provient d'une particularité humaine bien définie, qui est extrêmement répandue, notamment dans le système de pensée de notre époque ; qui a ses racines dans le subconscient, et dont par conséquent les hommes ne prennent pas conscience : il s'agit de la cruauté. Et parce que présentement les hommes n'ont pas le courage de pratiquer extérieurement cette cruauté, ils sont cruels dans leurs concepts et dans leurs idées. Cette cruauté, on la remarque dans de nombreux ouvrages actuels à la manière dont les choses sont décrites et présentées ; on la remarque à beaucoup de paroles et d'actes, cette cruauté qui habite au fond de l'âme humaine, et est beaucoup plus répandue qu'on ne le pense. Je vous l'ai dit, dans certaines écoles dites de magie noire, la pratique existe, pour lui faire acquérir les qualités nécessaires à la magie noire, d'entraîner l'élève à trancher dans la chair d'animaux vivants. On cultive ainsi certaines propriétés de l'âme. Tout le monde n'est pas capable de le faire à notre époque. Mais plus d'un satisfait ce même désir simplement à l'aide de ses concepts, ce qui ne conduit pas à la magie noire, mais à la civilisation actuelle. Une grande quantité de choses sont aujourd'hui imprégnées de cette propriété, il faut le voir clairement. C'est seulement en y prêtant vraiment attention qu'on accède à une appréhension du monde libre de préjugés, sinon on ne le peut en aucun cas.

Il existe vraiment à l'époque présente des germes tendant à l'acquisition d'une certaine ampleur de vues vis-à-vis des conditions de la cinquième époque postatlantéenne. Car cette époque, on ne l'aborde pas avec compréhension quand on ne fait que la critiquer, quand on s'adonne en quelque sorte à un idéalisme abstrait sans considérer que la mécanisation, la civilisation mécanisée par exemple, fait nécessairement partie de cette cinquième époque postatlantéenne. Critiquer simplement la machine n'a aucun sens. Des débuts se sont vraiment manifestés d'une compréhension à acquérir, d'une compréhension humaine de ce qui maintenant anime et animera toujours plus notre cinquième époque postatlantéenne. Seulement, on n'a encore trouvé pour elle que peu de concepts adaptés à la réalité, et on n'est guère enclin à s'occuper des gens qui ont essayé de saisir ce qu'est l'état de cette cinquième époque. Il faudra qu'on s'occupe de ces gens, car les efforts réels et énergiques de la science de l'esprit devront sur bien des points se rattacher à leur recherche.

Ainsi, il y a un poète de valeur de cette cinquième période postatlantéenne, dont les poèmes sont tout entiers parcourus des pulsations de la vie de cette période ; il s'agit de Max Eyth {76}, qu'on devrait connaître. Car il est vraiment un poète de notre temps. C'est aussi un Souabe, le fils d'un instituteur souabe, lequel voulait que ce fils se fasse aussi instituteur. Mais le karma voulait autre chose. Il s'est orienté vers la technique, il est devenu un vrai technicien, puis s'est ensuite expatrié en Angleterre ; il se consacra notamment à la fabrication des charrues à vapeur, et devint aussi le poète des charrues à vapeur. La façon dont il a chanté d'un cœur chaud et fervent ces étranges animaux des temps modernes, les charrues à vapeur, c'est vraiment la poésie de notre époque. Dans ce cœur, bien des choses étranges s'entremêlent. D'un côté, Max Eyth est entièrement dévoué à

la technique moderne, de l'autre il est réceptif à tout ce que pourra comprendre l'intelligence lorsqu'elle s'adaptera sans idées préconçues à ce qui s'ouvrira à elle lorsqu'elle sera formée par les concepts du mécanisme matérialiste de la cinquième époque postatlantéenne.

Max Eyth a écrit un roman qui traite de la vie moderne de l'Égypte, où il a eu beaucoup à faire lorsque la firme anglaise qui l'employait y eut livré des charrues à vapeur et qu'il dut les essayer sur place. Dans un de ces romans qui traite de cette matière, on trouve exposé comment les pyramides ont été construites d'après un certain système. Et lorsqu'on se livre à certains calculs de proportions – c'est ce que fit Max Eyth, et il a publié ces calculs dans un appendice –, on trouve, en poussant les décimales extrêmement loin, en tout cas jusqu'à la trentième, ce qu'on appelle le nombre de Ludolf {77}, le π , par lequel on doit multiplier le double rayon d'un cercle pour obtenir la circonférence, vous savez : 3,14159, etc., mais en poussant jusqu'à l'infini presque, jusqu'à un grand nombre de décimales. On pourrait croire facilement que le nombre de Ludolf, ce qu'on appelle le nombre de Ludolf, est le résultat d'une recherche tardive. Max Eyth, lui, s'est aperçu qu'en des temps très reculés, les prêtres égyptiens ont dû connaître ce π jusqu'à la trentième, la quarantième décimale, car ils ont déterminé, selon lui, les proportions d'après lesquelles ils ont construit les pyramides. C'est ainsi que s'est révélée à ce Max Eyth, justement parce qu'il était technicien, une chose profondément dissimulée dans la construction des anciennes pyramides. Il put en même temps indiquer qu'au fond notre civilisation a une double origine : elle est issue aussi d'un passé durant lequel les gens se sont appuyés sur une autre science qu'ultérieurement, sur une science liée davantage à une clairvoyance atavique, qui a ensuite disparu, et qu'il faut retrouver à notre époque.

Mais on trouve encore autre chose chez Max Eyth, et, si insignifiant que cela paraisse, c'est extrêmement important. Dans ses récits – dont une collection porte le titre *Hinter Pflug und Schraubstock* (« Derrière la charrue et l'étau ») – se trouve une nouvelle qui pose, dirais-je volontiers, une énigme, une énigme touchant la destinée. Le récit décrit un technicien, un ingénieur qui construit des ponts, et dépeint de façon grandiose les facultés qu'il met en œuvre pour accomplir ce travail. Mais il est un peu, disons, génial, on pourrait dire aussi : pas très scrupuleux. Et il construit donc un pont dont il est fait aussi une description grandiose. Il se trouve lui-même dans un train qui passe sur ce pont. Mais il a commis une faute dans la construction. Et lorsque franchit le pont le train dans lequel il se trouve lui-même, le pont s'effondre et l'ingénieur périt {78}. Il y a là une grande question karmique, dont la réponse n'est pas donnée naturellement, mais qui est posée.

On voit là comment l'homme moderne aborde les grandes questions du karma, de la destinée. Nous avons un homme dont l'activité professionnelle est brillante, et à qui sa profession vaut une mort relativement prématurée, une mort provoquée par l'œuvre qu'il a lui-même créée. Je dirais volontiers : ce texte est là comme une grande interrogation. À la science de l'esprit de chercher justement la

réponse à de telles questions ! Ces choses se présentent naturellement dans la vie dans les variantes les plus diverses. Nous avons décrit un cas qui montre, je dirais sous une forme très accélérée, comment le karma s'accomplit. Supposons – ce n'est là naturellement qu'une hypothèse, il faut, pour que cela se produise, que le karma le rende nécessaire –, supposons ce qui pourrait se produire dans un autre cas : l'intéressé ne se serait pas trouvé dans le train qui est passé sur le pont, il serait resté chez lui près du feu ; il aurait peut-être fait deux ans de prison, mais il ne lui serait guère arrivé davantage dans cette vie entre la naissance et la mort. Qu'en serait-il alors advenu ?

Oui, voyez-vous, c'est cela l'important : ce qu'aurait apporté dans le karma de cet homme la mort que l'autre subit du fait de sa propre œuvre, cela doit à tout prix entrer dans le karma, et celui qui en est préservé doit ensuite le subir entre la mort et une nouvelle naissance. Cette expérience, il faut qu'elle soit faite. Elle peut être faite sous une forme accélérée, comme dans le cas que décrit Max Eyth, elle peut aussi s'étendre sur de grands espaces de temps. La cinquième période postatlantéenne engendrera justement d'importantes questions concernant la destinée dans la vie telle qu'elle est, du fait que les conditions de vie de cette période permettront à certains êtres humains de voir la forme nouvelle que prendront ces énigmes dans la vie, une forme sous laquelle elles ne se sont jamais posées dans le passé.

C'est pourquoi on peut remarquer aussi, en regardant des hommes qui, d'une certaine façon, sont vraiment dotés d'une intelligence claire, qu'ils recherchent déjà d'autres complications de la vie lorsqu'ils font œuvre d'artiste, autres que celles qu'on recherchait autrefois, et que souvent les hommes précisément qui trouvent des complications significatives de la vie exercent aujourd'hui des professions pratiques. Les livres de Max Eyth sont donc, sous ce rapport, extrêmement instructifs, premièrement parce qu'il est vraiment un poète de talent, et deuxièmement parce que, en homme vraiment moderne, il crée à partir des exigences de la vie moderne. Ce qui est justement – permettez-moi, dirais-je, de faire cette remarque entre parenthèses –, c'est que les gens qui lisent Max Eyth apprennent par des lectures extérieures des choses qu'il pourrait être important de savoir pour des théosophes ; par exemple ce qui est en rapport avec la vie du premier président de la Société théosophique, Olcott {79}. Chez Eyth, qui se trouvait en Amérique à l'époque où Olcott s'y livrait à toutes sortes d'activités, on trouve de ces choses sous forme de secrets. Bref, même l'aspect social du karma peut se présenter à celui qui ne dédaigne pas de connaître un peu cet esprit moderne. Mais d'une manière générale, la chose singulière, c'est que parfois des natures non pas précisément géniales – Eyth était un être génial –, mais plutôt de celles que la cinquième époque postatlantéenne a formées par son mode de vie mécanisé, percent à jour avec une clarté particulière, par la forme spéciale de leur intelligence, les enchaînements complexes de la vie moderne.

Je connais par exemple, et d'autres avec moi, un juriste moderne {80} – il fut juriste tout d'abord dans sa jeunesse – qui, depuis le moment où l'on est juriste

sans que cela vous rapporte, fut une tête claire, qui regardait les choses autour de lui sans idées préconçues, que ses supérieurs remarquèrent en raison de ses dons, non pas tellement à cause de sa lucidité, mais parce qu'il leur était très utile, étant rapide et précis dans son travail. Ayant particulièrement fait ses preuves en qualité de greffier ou d'assesseur, il entra dans un ministère. Là encore, il produisit un excellent travail, tout en regardant les choses de ses yeux bien ouverts. Il lui fut un jour confié une tâche importante. Il devait faire un rapport sur des affaires touchant à l'école et à l'éducation.

En outre, il lui fut prescrit d'orienter son rapport de façon à déboucher sur une sorte de système libéral. Cela lui plaisait beaucoup, et comme il avait la tête claire et qu'il voyait les choses avec perspicacité, il écrivit un très bon rapport, un bon plan de réforme vraiment, propre à libéraliser certaines formes scolaires et à les moderniser un peu. Seulement, pendant qu'il élaborait son texte, le vent, comme on dit, avait tourné, et l'on avait besoin maintenant d'un rapport d'orientation réactionnaire. Son supérieur lui dit : votre rapport est si bon ; vous pourrez me faire un rapport à orientation réactionnaire ; n'est-ce pas possible maintenant ? – Alors l'autre : non, je ne peux pas ! – Mais pourquoi pas ? – Non, ce que je vous donne là correspond à ma conviction ! – Quoi ? Cela, c'est votre conviction ? – Le supérieur se fâcha très fort et se rendit compte qu'il ne pouvait vraiment pas employer cet homme ; quelqu'un qui ne se contente pas d'être travailleur, et qui a même une conviction, on ne peut rien en faire !

Seulement, c'est un excellent juriste, un travailleur remarquable. Que faire ? Partout il a fait ses preuves, et on sait qu'il est un véritable juriste. Alors, on essaie de le faire avancer dans la carrière ! Des gens qui ont ainsi fait leurs preuves, il faut essayer de leur donner satisfaction. On voulut alors arranger l'affaire dans les coulisses, comme on dit, et un jour – c'était au jeu de quilles, je crois – survint le secrétaire d'un théâtre, comme par hasard. Et qui lui dit : oui, le poste de directeur d'un grand théâtre est vacant ! – l'intéressé, qui était juriste, et jusqu'alors fonctionnaire dans un ministère, ne pouvait s'imaginer quelque méchanceté en entendant cela. Après que la partie de quilles eut pris fin, le secrétaire du théâtre lui dit : ne voulez-vous pas venir avec moi au café, pour que je vous expose la chose en détail ? Ne voudriez-vous pas devenir directeur de théâtre ? Nous n'en avons pas. Et nous ne pouvons pas savoir non plus, si nous sélectionnons quelqu'un maintenant, si dans les circonstances actuelles il acceptera. – Alors l'intéressé, qui s'y connaissait quand même bien en affaires juridiques et administratives, répondit : mais, tout un chacun doit accepter. Il faut qu'il soit d'accord, et s'il ne l'est pas, on l'arrête simplement. – Pour finir, le poste de directeur de théâtre lui fut offert.

Il n'y avait qu'une difficulté : dans ce théâtre, il y avait une actrice célèbre dont le directeur devait s'assurer la bienveillance. Oui, dit le secrétaire, pouvez-vous aussi obtenir la faveur de cette actrice ? – Oh ! S'il ne s'agit que de cela ! Je ne suis allé au théâtre que sept fois dans toute ma vie, mais si j'entreprends déjà de devenir directeur, je saurai bien obtenir la faveur de cette actrice. Pouvez-vous me

dire ce qu'elle mange volontiers ? – L'autre le savait : des croissants au pavot. Il était parfaitement informé et dit : allons tout de suite chez le confiseur et commandons une grosse portion de croissants au pavot. – Lesquels furent livrés chez l'actrice de bonne heure le matin. L'après-midi, le secrétaire du théâtre se rendit en voiture chez elle pour la sonder, comme on dit. Il lui demanda : nous aimerions bien prendre ce monsieur comme directeur, qu'en pensez-vous ? – Il savait que cette personne avait beaucoup d'influence. – Eh bien, dit-elle, je ne sais absolument rien de ce monsieur, mais jusqu'à présent je n'ai reçu de lui que de bonnes choses. – L'affaire était faite, il pouvait devenir directeur du théâtre.

Or il restait encore un critique, le critique le plus célèbre de la ville, qu'il fallait encore gagner. Celui-là écrivait toujours des choses affreuses, jusqu'à ce qu'un jour il eût changé d'humeur au point d'écrire sur lui, sinon avec bienveillance, tout au moins sans être méprisant. Voilà comment la chose s'était faite – je ne vous raconte pas un conte en l'air, cela s'est passé ainsi, je ne veux que le caractériser un peu : la personnalité la plus importante du théâtre, qui était encore au-dessus du directeur, ne savait comment faire. Le directeur était là maintenant et même avait fait ses preuves, car il était aussi valable comme directeur de théâtre que comme juriste auparavant – mais la personnalité supérieure ne savait pas bien comment faire : on ne pouvait pas renvoyer tout de suite le directeur, et le critique continuait à vociférer. Que faire ? Il les invita tous les deux à leur insu, et leur servit du bon vin. Le directeur pouvait boire sans se lasser. L'autre pouvait aussi, mais seulement jusqu'à un certain point, et pas autant que le directeur. C'est ainsi qu'un beau matin, le directeur, de très bonne heure – je crois, à 5 heures – sonna chez l'épouse du critique et lui dit qu'il avait à lui parler personnellement, qu'il avait à lui apporter quelque chose de très important qu'il avait déposé en bas dans l'escalier. La dame enfila sa robe de chambre. Alors il lui remit son époux tout effondré. À partir de ce moment, les critiques furent meilleures. Plus tard, après avoir, selon l'opinion de ses supérieurs, été un peu loin dans ses fonctions de directeur de théâtre, il prit encore de l'avancement dans la carrière juridique.

Cet homme a caractérisé de façon excellente ce qu'il a observé dans son métier ; et je veux simplement indiquer par là que ces hommes précisément qui viennent de la vie actuelle telle qu'elle est, peuvent en discerner la nature de façon significative.

Ce qui est plus intéressant encore, c'est qu'un personnage semblable, qui certes se présentait avec plus de distinction que celui dont je vous ai parlé, a écrit différentes choses durant sa vie, et peu de temps avant de mourir – car tous ces gens dont je parle sont déjà morts – une nouvelle intéressante, un véritable chef-d'œuvre de notre époque. Voyez-vous, comment peut-on écrire une nouvelle aujourd'hui ? On peut l'écrire au goût du jour : alors il ne faut rien y mettre de spirituel ; ou bien, s'il y a quelque chose de spirituel, il faut indiquer aussi nettement que possible que l'on peut croire l'histoire, et aussi ne pas la croire, mais qu'en tout cas il vaut mieux ne la tenir que pour un conte. Voici maintenant la matière que l'écrivain avait puisée dans l'actualité. Un homme appartenant au

milieu dans lequel s'était trouvé longtemps celui que j'ai décrit précédemment, un juriste, avance assez loin dans la carrière. On peut décrire cela, on peut décrire les étapes de la carrière juridique qu'il franchit, les expériences qu'il fait, les imbroglios qu'il rencontre. On peut ensuite – bien entendu, cela est moderne aussi – introduire une histoire d'amour. On peut donc raconter, quand on a devant soi ce matériau, qu'une jeune fille d'un pays exotique arrive en compagnie de sa mère, que le magistrat supérieur s'en éprend, et que justement, du fait que peut-être une affaire d'espionnage s'y mêle dont il doit s'occuper en tant que juge, il entre en relation avec la jeune fille et se trouve pris dans des conflits, et ainsi de suite. On peut ensuite décrire de façon très réaliste comment il en vient à se suicider.

C'est ce que l'intéressé n'a pas fait ; il a introduit dans sa nouvelle la chose suivante, qui est importante. Il rapporte donc une action qui est extérieurement presque semblable à ce que je viens de raconter. Mais en outre, il raconte que le magistrat en question lit Schopenhauer et d'autres philosophes, et qu'il les lit de façon telle qu'il s'unit à eux dans sa personne individuelle jusqu'au niveau du système nerveux. Or il est un juriste très capable. Qu'est-ce que cela signifie, être un juriste capable, quand on est juge ? Cela veut dire qu'on manie toutes les finesses qui permettent de confondre quelqu'un. La défense, bon – il faut détecter aussi toutes les habiletés des défenseurs. Il est donc terriblement habile, et condamne un homme dans des circonstances analogues à celles que je viens d'exposer. Mais lors des débats, cet homme a un comportement très étrange, comme démoniaque, et en particulier son regard reste inoubliable pour tous les gens qui assistent aux débats. Bien entendu, il est mis en prison. Toute l'affaire est en rapport avec la jeune fille dont le juge est tombé amoureux. Le condamné doit faire vingt ans de prison ; mais il est souffrant.

Dans cette nouvelle, le juge est très bien décrit. Une nuit – depuis le procès, que d'après l'opinion des gens il a conduit brillamment, il n'a plus pensé au condamné –, il s'éveille à minuit, disons – ce doit être cela à peu près –, et se trouve dans un état de demi-sommeil ; à deux heures on frappe à la porte de sa chambre. Et le condamné entre. Vous pouvez vous représenter la situation du juge ! Mais il retombe dans sa somnolence, et quand il s'éveille il fait jour. Il est pris alors d'une peur panique. Il se rend au tribunal ; et n'entends alors rien, tandis qu'il marche dans le couloir, sinon le nom de ce condamné. Il en est terriblement effrayé. Il prend la décision d'étudier encore le dossier, se le fait donner, mais le laisse de côté pendant trois semaines. Enfin, lors d'une conversation, il apprend ceci : une certaine nuit, à deux heures, le condamné est mort en prison. C'est exactement à la minute, comme le juge a pu le constater, où il lui a rendu visite dans sa chambre !

Telle est l'intrigue compliquée dans cette nouvelle intitulée *Hofrat Eysenhardt* (« Le conseiller Eysenhardt »), de Berger [\[81\]](#), une nouvelle très moderne. Le héros se suicide. La nouvelle montre aussi, par les autres descriptions qu'on y trouve, que son auteur était bien informé des différentes tentatives faites à notre époque pour pénétrer les secrets de la vie occulte ; car simplement de ce point de

vue, la nouvelle est fort bien écrite.

Nous sommes en présence d'un fait étrange. Ce Berger n'est pas la personne que j'ai décrite précédemment, à titre d'exemple simplement d'un homme qui perçoit les choses autour de lui d'un regard perspicace, et dépeint bien ce qui est le nerf de la cinquième époque postatlantéenne. C'est à titre de confrère pour ainsi dire que j'ai mentionné Berger, Alfred baron de Berger, l'auteur de cette excellente nouvelle *Hofrat Eysenhardt* ; elle est tout à fait écrite de façon que l'on voie que cet homme connaît les divers efforts faits à notre époque pour pénétrer dans le monde spirituel. Il a écrit beaucoup toute sa vie, le baron de Berger, et a publié cette nouvelle seulement après avoir obtenu le poste au-delà duquel on ne pouvait plus avancer, et d'ailleurs, « par hasard », peu de temps avant de mourir. La chose est très significative, parce qu'elle nous montre en même temps que pour les hommes du temps présent qui veulent, comme on dit dans la vie extérieure, arriver à quelque chose, il n'est pas bon de se frotter à ces choses. Mais d'autre part, elle nous montre que l'effort des humains à notre époque vise à pénétrer les aspects mystérieux de l'existence qui de plus en plus s'imposent aux humains en posant des énigmes importantes.

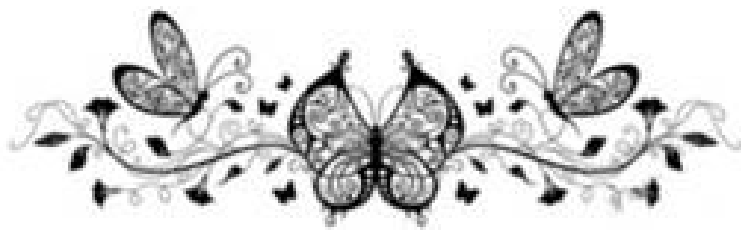
Lorsqu'on veut, sans idées préconçues, étudier la question de la destinée, il s'agit avant tout d'acquérir un regard libre, d'essayer – pardonnez-moi l'expression brutale – de ne pas dormir dans la vie, mais de l'observer. Car voyez-vous – laissez-moi formuler symboliquement ce qui importe : disons que nous aurions ici un courant de vie (*le conférencier fait un dessin*), ici un second, ici un troisième. La vie est faite de nombreux courants qui s'entrecroisent de multiples façons, la vie de l'individu et la vie des groupes humains, celle aussi de l'humanité tout entière. Les concepts en usage aujourd'hui sont souvent trop superficiels pour servir à démêler les fils embrouillés de la vie ; car il importe très fréquemment d'avoir à fixer son regard sur un point, puis sur un autre, et ensuite d'établir un lien entre les deux, de les regarder. Lorsqu'on porte le regard sur les faits bien choisis, on découvre des lumières qui éclairent la situation.

Alors vous me demanderez maintenant : comment s'y prendre ? – Voyez-vous, c'est cela qui importe. En travaillant la science de l'esprit comme il le faut, vous trouverez par l'imagination les points dans la vie qu'il faut embrasser du regard pour qu'elle se révèle à vous, sinon vous pouvez la suivre d'événement en événement sans rien y comprendre, comme les historiens qui tracent leurs fils en passant d'un événement à l'autre sans rien y comprendre ; car l'important, c'est d'étudier les faits symptomatiques. C'est cela qui deviendra de plus en plus nécessaire : orienter le regard vers les points justes, et à partir de là établir les liaisons avec d'autres. Quand il s'agit précisément d'étudier concrètement le karma, d'envisager concrètement la destinée humaine – une étude où l'on rencontre tant de causes de confusion, parce qu'il y a tant de causes de tentation –, c'est justement là qu'il s'agit de pouvoir saisir l'aspect symptomatique des choses.

Cette étude des faits symptomatiques, certains groupements occultes de l'époque présente, sur lesquels j'ai attiré votre attention {82}, ont essayé d'en écarter les hommes. Je vous ai rendus attentifs au fait qu'à l'ouest de l'Europe notamment, certains groupements se disant occultes ont subsisté, provenant d'institutions anciennes. Au sein de ces groupements, on a bien étudié le caractère humain en vue de pouvoir utiliser judicieusement les êtres, de les avoir en mains, et l'on a employé bien des moyens pour tenir le reste de l'humanité à l'écart de cette connaissance, cultivée à l'intérieur des murs. Une des choses les plus intéressantes consistera à dévoiler le rapport entre les aspirations occultes de certaines communautés modernes et les faits de la vie publique quand apparaîtront les fils qui les rattachent à ces faits, et quand leurs méthodes seront dévoilées. Car à l'intérieur de ces communautés, on savait compter avec les caractères, on prenait en main en quelque sorte les fils de leur karma, on guidait et on dirigeait les gens à leur insu.

On a souvent fait de simples essais dans la Société théosophique, mais ils sont la plupart du temps restés du travail de dilettante, parce qu'on n'était pas aussi habile que dans d'autres sociétés occultes. Il est naturellement difficile de parler de ces choses, aujourd'hui en particulier, alors que faire une caractéristique objective est non seulement condamné par les préjugés, mais même interdit par la loi. Il est malaisé de parler de ces choses, et même, sous un certain rapport, impossible. Il faut cependant les mentionner d'une façon ou d'une autre ; car il n'est pas bon que les hommes vivent simplement leur temps et participent à tout ce qui, du fait du karma de l'époque, intervient dans l'inconscient des âmes, et ensuite, bien qu'ils vivent dans cette nébulosité générale, qu'ils veuillent travailler la science de l'esprit, qui exige un esprit clair et exempt d'idées préconçues. Il faut que dans certaines choses la vérité règne, et dès qu'il s'agit de choses du véritable monde occulte, la vérité ne peut être simplement simulée dans l'abstrait. Ce dont il s'agit, c'est que vraiment la volonté de vérité soit présente. Mais cette volonté d'être vrai rencontre, à l'époque présente en particulier, tant de résistances parce que le sens de la vérité se perd progressivement chez les humains. Songez seulement qu'aujourd'hui, dans la vie publique, il ne s'agit pas, bien souvent, de scruter la vérité, mais de dire ce qui convient à l'un ou à l'autre parce que c'est à l'avantage du groupement.

On découvre aujourd'hui partout des domaines dont il est impossible de parler, bien qu'il serait justement très nécessaire de le faire. Et je vous prie instamment de bien saisir ce fait, car il faut aussi être tout à fait au clair là-dessus. Vous pouvez poser la question : qu'est-ce que ces choses ont à voir avec la question du karma, que nous étudions maintenant ? – Elles ont en fait beaucoup à voir avec, et nous essaierons encore d'étudier certaines d'entre elles, pour enfin parachever cette étude au niveau des buts que nous poursuivons en réalité.



SEPTIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 19 novembre 1916

J'ai pour tâche à présent de développer, épisodiquement en quelque sorte, certaines choses qui se rapportent directement à la vie pratique et à l'existence humaine extérieure en général, pour mettre en lumière ce que doit avoir à notre époque la science de l'esprit : un rapport direct avec la vie. J'espère que nous en arriverons encore à traiter de parties concernant davantage la vie intérieure. Dans l'ensemble, le but qui se trouve au centre des présentes considérations, c'est d'acquérir à partir des bases de la science de l'esprit une compréhension de la situation de l'homme de tout homme individuellement, dans la vie pratique, et même dans la vie professionnelle. J'aimerais dire de ces conférences que je fais depuis quelque temps qu'elles traitent du karma de la profession. Mais pour cela, il est nécessaire d'acquérir une base ample, et il me faut exposer certaines choses qui sont, dans un sens large, en rapport avec les questions qui nous intéressent.

Nous avons établi clairement ceci : ce que l'homme produit par son travail dans un métier quelconque n'est nullement une chose que l'on puisse régler comme une affaire banale, mais au contraire ce qui, comme nous avons vu est en rapport très étroit avec l'avenir cosmique lointain de l'humanité. L'être humain s'insère d'une certaine façon dans l'ordre social. De par son karma, il est poussé vers une profession quelconque – aucun métier ne doit, quand nous parlons de cette question, être considéré comme plus prosaïque ou comme plus poétique –, et nous savons ceci : ce qu'il accomplit là au sein de l'ordre social, c'est le premier germe de quelque chose qui non seulement a une signification pour notre terre, mais qui se développera pendant que la terre passera par l'état de Jupiter, puis de Vénus, puis de Vulcain.

Ce que l'on peut nommer la conception de la profession, la connaissance de l'importance de la vie humaine pratique, peut vraiment bien nous apparaître par de telles considérations. Et la tâche de nos activités de science de l'esprit n'est pas de seulement transmettre des théories agréables à entendre, mais bien de faire apparaître devant nos âmes ce qui est propre à nous adapter à la vie – pour chacun à la place où il se trouve – dans le sens vraiment de l'Esprit de notre temps, de l'Archée de notre temps {83}. C'est pourquoi nos vérités ont un caractère qui sera toujours assez marqué pour que grâce à elles on puisse vraiment porter un jugement sur ce qui se présente à nous dans la vie. Nous ne voulons pas nous laisser aller à l'exaltation que font naître toutes sortes de représentations

agréables ; nous voulons assimiler des représentations qui nous portent à travers la vie.

Si nous nous remémorons quelque chose que j'ai souvent souligné, nous verrons que nos aspirations scientifiques, elles aussi, visent à rendre proche pour nos âmes ce qui est vraiment important pour la vie. J'ai souvent mentionné un fait très significatif qui peut-être, si les hommes qui ont pour tâche de cultiver l'érudition ne restent pas trop obtus, pourrait jouer dans un temps relativement court un rôle plus important en science. N'est-ce pas, on souligne aujourd'hui de multiples façons ce qui, dans la vie humaine, est en rapport avec l'hérédité ; et les pédagogues qui parlent aujourd'hui d'orientation professionnelle parlent aussi – parce que, la plupart du temps, ils répètent comme des perroquets ce que la conception scientifique élabore – des qualités héréditaires dont le pédagogue doit tenir compte lorsqu'il doit émettre un jugement sur ce qu'il faut répondre à propos du futur métier des jeunes humains. Or, cette hérédité, on la conçoit aujourd'hui de façon telle que l'on dit : les enfants héritent aujourd'hui de leurs parents, et aussi d'autres ascendants, certaines qualités – et ce faisant, on pense plus ou moins à l'hérédité physique, à ce qui se manifeste entièrement dans le fil de la ligne physique.

Les hommes appartenant aujourd'hui au domaine de la science extérieure ne peuvent pas encore se décider à admettre l'existence des vies successives, à reconnaître que des qualités humaines viennent d'incarnations antérieures. On parle d'hérédité. Mais on ne pourra se faire une opinion juste sur cette question de l'hérédité que si l'on considère, en rapport avec elle, ce que nous pouvons savoir en comprenant simplement le contenu du petit livre : *L'éducation de l'enfant à la lumière de la science de l'esprit* {84}. Car alors nous savons que la vie humaine se déroule par une première phase qui dure environ jusqu'à la septième année, jusqu'au changement de dentition, puis par une deuxième jusqu'à la quatorzième année, puis par une troisième jusqu'à vingt et un ans, et ainsi de suite, disons jusqu'à vingt-huit ans, etc. On trouvera des précisions dans une petite brochure qui donne le contenu d'une conférence faite il y a peu de temps à Liestal {85}, où j'ai voulu souligner, d'un autre point de vue, ces vérités de l'évolution de l'homme entre la naissance et la mort en périodes de sept années. Nous savons que dans l'essentiel, entre la naissance et le changement de dentition, c'est le corps physique qui se forme en un certain sens intérieurement, que le corps éthérique se forme jusqu'à la puberté, et qu'ensuite c'est le corps astral qui achève de se former.

Dirigeons notre regard aujourd'hui sur ce moment de la quatorzième à la seizième année, qui varie selon le climat et la nationalité, etc. À ce moment, l'être humain acquiert la maturité nécessaire pour donner la vie à des descendants. On reconnaîtra que, pour une théorie de l'hérédité scientifique justement, l'étude de ce moment est d'une immense importance, car il faut que jusque-là l'être humain ait développé toutes les qualités qui le rendent apte à cette transmission à ses descendants ; il ne peut en effet les développer après. Il s'agit donc d'une césure

importante dans la vie, où cesse la faculté de transmettre des qualités à ses descendants. Certes, dans un sens secondaire, des qualités acquises plus tard peuvent être transmises à la descendance, mais scientifiquement l'homme est constitué de façon telle qu'entre la quatorzième et la seizième année, il atteint la complète maturité nécessaire à une transmission héréditaire. On ne peut donc pas dire que l'essentiel de ce qui intervient ensuite dans son évolution ait de l'importance pour la question de l'hérédité précisément. La science devra donc s'informer des raisons pour lesquelles, à partir de cet âge, l'homme cesse de développer ce sur quoi repose la transmission héréditaire. Il en va tout autrement pour l'animal, qui en fait, durant toute sa vie, ne dépasse pas dans l'essentiel ce stade. Voilà ce qu'il faut envisager.

Sans entrer dans des considérations nombreuses dont il faudrait parler ici, je vais tout de suite indiquer ce qui, selon la science de l'esprit, est en fait à la base de ce phénomène. Prenons pour point de départ le moment de la naissance. Il est précédé du long espace de temps entre la mort et une nouvelle naissance, que l'homme passe dans le monde spirituel. Là se déroulent les processus que j'ai souvent esquissés d'une certaine façon. Tout ce qui se passe durant ce temps qui s'écoule entre la mort et une nouvelle naissance agit naturellement sur l'homme. Or ceci concerne beaucoup le rapport avec son être corporel de la naissance à la quatorzième et à la seizième année. Ce qui précisément se passe ici dans une grande inconscience, il l'élabore entre la mort et la future naissance du point de vue d'une conscience supérieure. Soyons donc au clair là-dessus : ici, sur cette terre, l'homme perçoit par les yeux et par ses autres sens le monde minéral, végétal, animal, etc.

Lorsqu'il se trouve dans le monde spirituel parmi les Anges, les Archanges, les Archées, les Exousiaï, avec les êtres aussi qui ont passé par le porche de la mort et qui ont de quelque façon un lien avec lui, son regard, lorsqu'il se porte vers la terre, est essentiellement orienté vers ce qui est en rapport avec la vie humaine durant cette phase. C'est par là qu'est déterminé aussi, comme je l'ai déjà exposé dans des conférences exotériques, tout ce qui est à la base de l'hérédité. Par une étude que j'ai exposée la semaine dernière [\[86\]](#), nous savons que le résultat de la vie professionnelle du passé se manifeste, en tant que reste des processus entre la mort et une nouvelle naissance, dans la physionomie et dans les gestes en quelque sorte, dans toute la prédisposition héréditaire. Si bien qu'on peut réellement, en regardant l'homme pendant ce temps, en voyant même la façon dont il marche, dont il remue les mains, dont il se comporte en général, voir ce qui résulte de sa vie professionnelle durant l'incarnation précédente.

Puis vient la période de la quatorzième jusqu'à la vingt-et-unième année, qui se trouve en un certain sens en opposition avec la précédente. Durant ce temps, comme vous l'avez entendu, les impulsions de l'hérédité ne peuvent pas agir de la même façon, cela est passé ; le moment est passé où l'homme a développé les impulsions de l'hérédité. La science extérieure ne tient naturellement aucun compte de ces questions. Mais il faudra bien qu'elle le fasse si elle ne veut pas se

trouver coupée de toute réalité. C'est là aussi le temps où l'être humain, par ces impulsions indécises, agissant inconsciemment, est conduit vers son nouveau métier et où l'influence des processus accomplis entre la mort et une nouvelle naissance est moindre, où agissent davantage les impulsions qui proviennent de l'incarnation précédente. Les impulsions de l'incarnation précédente sont, à ce moment, tout particulièrement actives. La – et les autres aussi – croît, selon les circonstances qui s'établissent, qu'elle est poussé vers ce métier-ci ou vers celui-là par les conditions extérieures. Mais en réalité, ces dernières ont dans le subconscient un lien avec ce qui vit dans notre âme, un lien cette fois issu directement de l'incarnation précédente. Remarquez la différence : dans la période qui précède, de la septième à la quatorzième année, l'incarnation antérieure, fécondée par ce qui se passe entre la mort et une nouvelle naissance, pénètre dans notre organisation corporelle et fait de nous l'image de la profession précédente ; dans la période qui suit, les impulsions n'agissent plus en nous, ne nous imposent plus des gestes, mais nous conduisent sur la voie qui mène au nouveau métier.

Vous voyez par là quelle pensée infiniment féconde pour la pédagogie, pour l'ensemble de l'éducation de l'avenir, doit naître de ces considérations si un jour la culture dans le monde extérieur se décide à compter avec les vies terrestres successives, et cesse d'établir des théories fantastiques, qui doivent être fantastiques parce qu'elles tiennent compte non pas de la réalité, mais de ce qui n'est pas réel, qui n'est qu'une partie de la réalité, à savoir de la vie immédiate, actuelle, la vie entre la naissance et la mort. Nous avons à acquérir en même temps la perspective de l'importance incommensurable d'une pénétration de la science de l'esprit dans les milieux précisément qui ont à faire avec la formation, avec le développement de l'homme, et qui ont aussi à voir comment influencer la vie au sein de l'ordre social. Bien entendu, notre regard porte ici sur de grandes perspectives, mais de celles qui sont absolument liées à la réalité ; car dans l'évolution du monde, ce n'est pas le chaos qui règne, c'est vraiment l'ordre, ou aussi le désordre, mais c'est précisément ce qui n'est explicable que par la vie spirituelle. Celui qui sait quelles lois sont en rapport avec les vies terrestres successives peut se situer dans la vie, en conseillant et en agissant, de tout autre façon, il peut exprimer ou aussi mettre en œuvre des choses qui nécessairement sont liées au cours de la vie.

Pensez maintenant que, d'une certaine façon, tout dans le monde se déroule cycliquement. Nous connaissons bien les grands cycles de la période postatlantéenne : le cycle proto-indien, le cycle de la Perse antique, le cycle égypto-chaldéen, le cycle gréco-latin, notre cycle et celui qui lui fera suite. Les âmes humaines renaissent toutes au cours de ces cycles, plusieurs fois, certaines aussi une seule fois. Mais ce n'est pas seulement dans cette grande perspective d'ensemble que la vie se déroule sur notre terre ; elle se déroule cycliquement de façon telle que certaines circonstances se laissent déterminer lorsqu'on est capable d'apprécier comme il faut les conditions antérieures. Si quelqu'un par exemple

peut juger correctement de ce qui fut spirituellement efficace dans les premiers siècles de l'évolution chrétienne, disons du III^e au VII^e siècle, si bien que les impulsions spirituelles lui soient connues, il pourra aussi juger des besoins sociaux qui peuvent agir à notre époque.

Des évolutions cycliques ont lieu. Il s'agit de voir qu'on peut faire le malheur d'un homme qui est peut-être destiné à prendre une certaine place dans l'évolution cyclique, en lui donnant le conseil de se comporter autrement dans la vie. Mais comme, précisément à notre cinquième époque postatlantéenne, les humains doivent prendre place dans la vie de plus en plus consciemment, il faut aussi que se manifeste de plus en plus que l'on connaît les lois correspondantes. Il doit devenir possible à l'homme d'apprendre à se considérer dans le contexte de son environnement et de ce qui y joue et y agit. Ceci ne doit pas le mener simplement à apprendre à déterminer le métier qui convient aux enfants, mais aussi à pouvoir développer les pensées justes – nous savons bien que les pensées sont des réalités – sur son propre rapport avec le monde, quelle que soit la place qu'il occupe dans la vie. À l'avenir deviendra de moins en moins indifférent ce que l'homme pense de son lien avec ce qui se passe dans le monde autour de lui selon l'évolution de l'Esprit du temps, de l'Archée. Il faudra que de plus en plus l'âme humaine en prenne conscience.

Vous vous rappelez comment j'ai tenté de caractériser les courants qui sont apparus avec la cinquième époque postatlantéenne. Je vous ai montré [{87}](#) comment s'est plutôt répandu dans les régions occidentales le courant qui fait de l'homme – nous avons employé une expression globale, approximative, aimerais-je dire – un bourgeois, comment s'est manifestée en Europe occidentale et aussi en Amérique la nature bourgeoise. Nous avons vu quel contraste forme avec cet idéal du bourgeois le but oriental, qui n'est encore pour l'instant qu'un but parce qu'il se manifeste moins distinctement – la civilisation occidentale est relativement plus développée, l'orientale plus en retrait –, l'idéal du pèlerin. Ces deux figures idéales : le bourgeois et le pèlerin, se font face, et si l'on ne comprend pas ce que cela signifie pour la vie, on est dans l'impossibilité d'accéder à une compréhension de la vie qui s'éclaire à nos yeux de plus en plus. Les hommes des siècles, des millénaires précédents, pouvaient se dispenser de comprendre la vie parce qu'ils étaient guidés par les puissances spirituelles divines. Il faut qu'ils l'abordent avec compréhension à mesure que nous évoluons vers un avenir qui commence maintenant.

Voyez-vous, de ces choses que je vous ai expliquées, les deux courants dont l'un repose sur l'hérédité, l'autre sur la rédemption, ces circonstances, il faut les considérer à fond si l'on veut se former un jugement d'ensemble sur la vie de notre temps, car elles s'imposent à nous. Ce n'est pas là seulement ce que j'affirme, mais bien ce que l'on peut dire en puisant à la réalité présente, et ce que les hommes qui participent pleinement à la vie, au lieu de la voir d'un œil atone et endormi, sentent aussi vraiment depuis longtemps, et savent jusqu'à un certain degré. Je vous ai déjà indiqué en quoi consiste le caractère singulier de notre époque.

Beaucoup d'hommes sont tout à fait sensibles aux choses qui font leur apparition dans la vie, mais ils n'ont pas la possibilité – rappelez-vous ce que je vous ai exposé sur Jaurès {88} – de s'élever jusqu'à une compréhension des vies terrestres successives et du karma, pas plus du karma individuel que du karma du monde, et c'est pourquoi ils ne peuvent pas comprendre en profondeur ce qu'ils perçoivent pourtant. En de nombreux points de l'évolution des temps modernes, nous trouvons des hommes qui avaient un œil ouvert sur les faits, bien qu'ils n'aient jamais pu progresser assez pour expliquer la chose du point de vue des vies terrestres successives, bien qu'eux-mêmes, parce qu'ils ne pouvaient admettre l'idée des vies successives, aient beaucoup contribué à rendre possible ce qu'ils critiquaient si fortement. C'est précisément ce qu'ont de singulier les hommes d'aujourd'hui, et même ceux qui voient le plus clair ; ils critiquent ce qui existe, mais ils travaillent eux-mêmes à son élaboration, non sans en juger à bon escient. C'est ainsi qu'interviennent dans la vie des impulsions inconscientes.

Prenons par exemple un homme qui vraiment a vu beaucoup de choses avec une extrême clarté, et percevait la vie autour de lui, notamment son entourage, lucidement. John Stuart Mill {89} était un tel homme ; il est né en 1806 et mort en 1873, c'est un célèbre philosophe anglais que beaucoup de nos contemporains considèrent comme celui qui a renouvelé la logique, qui l'a développée, et qui a aussi développé des vues sociales d'une grande ampleur. Son regard était dirigé vers l'évolution sociale, notamment du monde qu'il connaissait, qui formait son environnement. Il voulait répondre pour lui-même à une question qui prenait à ses yeux un caractère tragique : vers quel but marche cette époque présente, où mène le caractère social qui s'est imposé à la vie du XIX^e siècle ? Et il dit : le type humain qui s'est formé au XIX^e siècle, c'est le bourgeois. En quoi le bourgeois se distingue-t-il, dit John Stuart Mill, des types humains d'autrefois, de ceux qui se sont formés au cours des temps ? – À cette question qu'il se pose, il répond : le bourgeois s'en distingue du fait que dans le passé l'homme individuel avait plus de valeur.

À travers l'homme du passé – je me servirai maintenant plutôt de nos représentations, mais au fond, en utilisant les siennes, John Stuart Mill exprimait la même idée – parlait davantage l'individualité, un certain effort de l'âme pour s'élever au-dessus de la réalité directe, physique, extérieure. Le type du bourgeois travaille au nivellement, à ce qu'au sein de l'ordre social tous les hommes soient soumis à l'égalitarisme. Mais, interroge Stuart Mill, que produit l'égalitarisme ? Non pas une égalité dans la grandeur de l'âme, mais une égalité dans les choses sans valeur en l'âme. – John Stuart Mill esquisse un avenir humain pour cette cinquième époque postatlantéenne en disant : dans la vie commune, les hommes deviendront de plus en plus le conglomerat des futilités bourgeoises. – Et cette connaissance était pour lui tragique.

Mais selon que les hommes sont issus de la civilisation occidentale ou de l'orientale, ils ressentent ces choses différemment. Le penseur russe Herzen (87) s'informa avec précision de ces affirmations, de ces connaissances de Stuart Mill.

Elles produisirent en son âme un tout autre effet. Le penseur occidental décrit plutôt cette perspective de l'existence du bourgeois avec, dirait-on volontiers, une sorte de nonchalance ; le penseur oriental, Herzen, souffre terriblement de cette orientation que prend l'Europe et qui, comme ces deux hommes, John Stuart Mill et Herzen, l'affirmaient, conduit à la manière d'être des Chinois. Car Mill et Herzen – vous pouvez le lire dans un écrit de Herzen paru en 1864 –, l'un avec une coloration occidentale, l'autre avec une coloration orientale, considèrent ce à quoi la nature chinoise est parvenue jusqu'à présent comme l'acquis dû à un certain âge en regard de ce vers quoi va l'Europe : une nouvelle façon d'être chinoise, une nature chinoise à un stade ultérieur dans lequel les hommes seront un conglomerat de nullités bourgeoises. Limitation de l'intelligence, dit Stuart Mill, limitation de l'intelligence et de l'énergie vitale.

Ponçage de la personnalité, tout ce qui doit nécessairement conduire à un nivellement. Un aplanissement permanent de la vie, comme il dit, l'exclusion permanente des intérêts humains généraux, dit Stuart Mill, et Herzen le confirme, mû par une sensibilité qui perçoit la chose tragiquement : se réduire aux intérêts du comptoir commercial et du bien-être bourgeois. Ainsi parlaient déjà dans les années soixante John Stuart Mill et Herzen ! Et le premier, qui parle d'abord de son pays, dit : l'Angleterre est en train de devenir une Chine moderne. – Et Herzen dit : non seulement l'Angleterre, mais l'Europe entière est en train de devenir une Chine moderne. – Dans ce livre de Herzen datant de 1864, on peut lire qu'à l'époque les deux hommes étaient passablement d'accord sur le point que Herzen formule : s'il ne survient pas en Europe un élan inattendu qui conduise à une renaissance de la personnalité humaine et lui donne la force de surmonter l'esprit bourgeois, l'Europe, malgré ses nobles ancêtres et son christianisme, l'Europe se transformera en Chine. Ces paroles sont prononcées en 1864 !

Mais Herzen n'avait aucune possibilité de tenir compte du karma et des vies terrestres successives. Il ne pouvait donc recevoir une telle connaissance qu'en ressentant le profond tragique de la vie. Et il l'exprima en disant : nous ne sommes pas les médecins de notre temps, nous sommes les douleurs de notre temps, car ce qui approche – peut-être l'expression anglaise que Herzen et Mili emploient convient-elle mieux qu'une autre –, c'est la *conglomerated mediocrity*. – Et Herzen dit, dans un profond sentiment de tragique : un temps viendra en Europe où le réalisme de la conception scientifique moderne aura mené les choses si loin qu'on ne croira plus sérieusement à rien de ce qui appartient à un autre monde, à un monde suprasensible, où l'on dira que le but qu'il faut poursuivre, ce sont seulement les réalités physiques, et où l'on sacrifiera des êtres humains pour l'amour des réalités physiques, sans ouvrir une perspective dans laquelle les hommes sacrifiés signifieront autre chose qu'un pont pour ceux qui les suivent. L'individu est sacrifié au polype futur. – Ce sont là les mots qui furent prononcés à l'époque. L'Europe, dit Herzen, n'a qu'un obstacle pour devenir rapidement une Chine : c'est qu'on ne surmontera pas facilement le christianisme. – Il ne voit cependant pas d'issue, car le christianisme, il le voit aussi affadi jusqu'à devenir

révolution, et la révolution, comme il le dit, affadie jusqu'à devenir le libéralisme du XIX^e siècle, la *conglomerated mediocrity*. Et en pensant à ce que John Stuart Mili a formulé, Herzen, se remémorant le déclin de Rome, dit : je vois l'effondrement inévitable de la vieille Europe ; à la porte du vieux monde – il veut dire l'Europe – ne se tient pas Catilina, mais la mort.

Non sans une certaine justification, mais aussi en homme qui certes voit bien des choses dans ce qui l'entoure, mais ne peut cependant absolument pas se décider à s'ouvrir aux représentations et aux idées fondamentales, celles de la science de l'esprit – avec une certaine justification, disais-je, l'écrivain contemporain russe Merejkovski {90}, qui a beaucoup appris dans Mili et Herzen, remarque que pour notre temps l'aune a pris la place du sceptre d'autrefois, le livre de comptes celle de la Bible, le comptoir celle de l'autel. L'erreur, c'est précisément que l'on se borne à critiquer ; car que l'aune, le livre de comptes et le comptoir jouent à notre cinquième époque postatlantéenne le rôle qu'ils ont : nous le savons, il doit en être ainsi et cela correspond à un karma du monde absolu. Et il ne s'agit pas de dénigrer ces choses, mais de faire pénétrer, dans ce monde de l'aune, du livre de comptes et du comptoir, l'esprit qui seul peut faire face à tout cela, et c'est l'esprit de la science de l'esprit.

Les choses sont graves, et comme je m'y efforce souvent en de pareilles occasions, je voulais attirer votre attention sur le fait que je n'expose pas ce que j'ai juste à dire : ce que j'exprime est formulé en accord avec les hommes qui ont regardé la vie en ouvrant les yeux et sans dormir. Des vues, des opinions, beaucoup de gens peuvent en avoir, mais il s'agit du lien que par ces opinions on a avec son temps : sont-elles enracinées dans son terrain, et peut-on vraiment prouver les choses ? Le fait est important : l'époque revêt un certain caractère que voient les hommes qui veulent voir, et il ne s'agit pas de donner arbitrairement à l'époque un caractère, mais de voir que l'évolution spirituelle de l'humanité progresse de cycle en cycle.

Je vous ai rendus attentifs au fait qu'il existe des sociétés occultes qui, conformément à d'anciennes traditions héritées de la doctrine secrète d'autrefois, transmise par atavisme, ont connaissance de ces choses. Mais, comme vous le savez par des exposés précédents, ces sociétés, en Occident en particulier – et des Orientaux y ont adhéré –, ont revêtu un caractère trouble. Cela n'empêche cependant pas qu'elles gardent certains secrets de l'existence. Mais elles les gardent sous une forme qui n'est plus licite aujourd'hui. Celui-là justement qui prête l'oreille à ce que notre temps annonce spirituellement, et qui communique la partie de la science de l'esprit qui, selon l'Esprit du temps, peut être aujourd'hui communiquée au public, à un large public, celui-là se heurte tout particulièrement à une résistance qui a parfois des origines peu claires. Et cette résistance est partout guidée et dirigée par des puissances spirituelles, il faut aussi le prendre absolument en considération.

Il est donc tout à fait compréhensible que contre la science de l'esprit qui doit

vivre au sein de notre mouvement, maintenant où de telles choses sont faciles à manier, des résistances se dressent du fait qu'on indique de plus en plus qu'en notre temps il n'est pas permis qu'une telle science soit créée pour de larges cercles ; et l'on invoque toutes sortes de puissances qui recueillent aujourd'hui l'approbation pour neutraliser cette science de l'esprit dans son activité. Des professeurs d'université vont de pays en pays pour expliquer qu'ils doivent s'opposer à la science de l'esprit en particulier, parce que notre temps d'aujourd'hui, comme ils disent, doit fixer son regard sur la réalité – et ils veulent dire la seule réalité qu'ils voient – et non pas sur des choses qui éloignent les hommes de la réalité. Et de telles attaques sont parfois menées avec beaucoup de méthode. Car celui qui n'est pas aveugle voit comment, en fonction des constellations politiques, les gens recherchent justement les bons endroits où ils croient pouvoir agir au mieux grâce à leur réputation – en qualité de professeur d'université par exemple –, où ils croient pouvoir désarçonner quelqu'un. Lorsqu'ils choisissent les bons endroits et qu'ils emploient les mots justes – non pas ceux qui sont justes en soi, mais ceux qui correspondent aux passions actuelles –, ils croient pouvoir avancer le plus loin.

Toutes ces choses s'inscrivent aujourd'hui dans un grand réseau de rapports. Et ce qui est le plus redouté, pourrait-on dire, d'un certain côté, on pourrait dire aussi bien détesté, c'est qu'un certain nombre de gens, actuellement, apprennent quelque chose de ce qui caractérise la vie du temps présent. Car justement dans les milieux où se situent les confréries occultes caractérisées, on a un très grand intérêt à maintenir les humains dans le brouillard quant à ce qui est en rapport avec les véritables lois de la vie ; car c'est parmi ces gens qu'on peut agir le mieux. On ne peut plus agir quand les hommes commencent à savoir quelle est leur situation dans le présent. C'est dangereux pour ceux qui veulent pêcher en eau trouble, qui veulent garder pour eux leur ésotérisme, mais veulent aussi l'utiliser pour donner aux humains, dans leur cadre social, la forme que eux désirent. Aujourd'hui, des membres de confréries occultes sont entièrement convaincus que partout dans notre environnement des puissances spirituelles sont agissantes, et qu'un lien existe entre les vivants et les morts.

Au sein de leurs confréries occultes, ils ne parlent que des lois du monde spirituel dont nous connaissons, par notre science de l'esprit, une partie qui doit être publiée maintenant ; ils en parlent après l'avoir reçue de l'ancienne tradition atavique. Et puis ils écrivent dans les journaux, où ils se posent en adversaires de cette tradition, et la stigmatisent en tant que superstition du Moyen Âge. Ce sont souvent les mêmes personnes qui dans leurs associations secrètes cultivent la science de l'esprit après l'avoir empruntée, et qui l'attaquent dans les journaux publics, la traitant de superstition médiévale, de mystique traditionnelle et autres choses analogues. Ils considèrent comme juste de garder ce savoir pour eux-mêmes, tandis que les autres restent bêtes et ignorent d'après quels principes ils sont conduits. Naturellement, il existe aussi toutes sortes de membres étranges de ces confréries occultes qui voient du monde autant qu'il y en a jusqu'au bout de

leur nez, et qui ensuite parlent de l'impossibilité de communiquer aujourd'hui au public le contenu des Mystères.

Or il existe des moyens très différents de maintenir les humains dans le brouillard ; car – j'en ai parlé dans la conférence de Liestal {91} et par ailleurs dans des conférences publiques –, exactement comme la véritable science de l'esprit nous transmettra certaines idées, certains concepts grâce auxquels nous trouvons, comme grâce à une clé, l'accès au monde spirituel, on peut aussi trouver certains concepts grâce auxquels on peut abuser la partie de la population qui ne peut glisser vers cet affadissement de l'intelligence par la conception du monde scientifique, dont parlent Mill et Herzen. On peut certes donner aux concepts une certaine forme. Et si plus d'un savait comment, aujourd'hui, les concepts sont publiquement modelés pour que les âmes humaines soient accommodées comme il faut, il ressentirait progressivement le besoin de se rapprocher de la véritable science de l'esprit, qui parle de ces choses honnêtement et sincèrement. Je ne veux pas en venir aujourd'hui à parler de toutes sortes de concepts élevés qui sont les idéaux annoncés aux hommes, et qui n'ont pas pour but d'atteindre dans ces hommes ce que ces idéaux recèlent, mais un but tout autre ; je veux expliquer à l'aide d'un exemple simple comment on peut facilement abuser des gens qui ont besoin de satisfaire certaines nostalgies mystiques.

Je choisirai un exemple tout à fait bête. Voyez-vous, quelqu'un pourrait dire par exemple : les anciens pythagoriciens ont déjà considéré les nombres comme une chose qui renferme les lois du monde. Il y a beaucoup de choses dans les rapports numériques. Prenons-en deux par exemple. Prenons Nicolas II de Russie {92}.

Il est né en l'année	1868
Il est monté sur le trône en	1894
Il a régné pendant	22 ans
Son âge est de	48 ans

Additionnons ces nombres :	3832
Prenons-en la moitié, nous avons	1916

1916, l'année la plus importante de la guerre. Mais ceci est constaté par un rapport de nombres très secret. Car prenons Georges V d'Angleterre {93}.

Il est né en l'année	1865
Il règne depuis	1910
Il règne depuis	6 ans

Son âge est de	51 ans
----------------	--------

Additionnons ces nombres :	3832
----------------------------	------

La moitié est :	1916
-----------------	------

Les destinées de ces deux personnes coïncident étroitement. Vous voyez ici quel rôle jouent les lois numériques pythagoriciennes ! De surcroît, nous allons prendre Poincaré {94}.

Il est né en	1860
--------------	------

Il gouverne depuis	1913
--------------------	------

soit	3 ans
------	-------

Son âge est de	56 ans
----------------	--------

3832

La moitié est :	1916
-----------------	------

Vous voyez que pour les trois Alliés les nombres concordent !

C'est bien entendu l'un des exemples les plus bêtes, car si maintenant je descendais et que je demande à une des dames – mais je ne le ferai pas – quand elle est née, quand elle est entrée dans la Société anthroposophique, quel âge elle a – j'ai dit que je ne le ferai pas –, donc depuis combien d'années elle est membre de la Société anthroposophique, que j'additionne ces nombres et que j'en prenne la moitié, je trouverais le même nombre, exactement le même nombre. C'est un exemple idéal ! Pour que la chose devienne réalité, prenons une dame ou un monsieur – ce peut être aussi un monsieur :

X. Y. est né en	1870
-----------------	------

Il est entré dans la Société anthroposophique en	1912
---	------

Il y serait donc depuis	4 ans
-------------------------	-------

et son âge est de	46 ans
-------------------	--------

3832

C'est un exemple très bête, mais je puis vous assurer que quantité d'activités qui consistent à rechercher toutes sortes de secrets dans les nombres ne reposent sur rien d'autre ; ce sont seulement des calculs un peu plus cachés. Et l'on peut aussi bien rassembler des concepts empruntés à d'autres domaines de la bonne manière, et en mettre plein les yeux aux gens en choisissant les bons procédés et en les laissant dans l'ignorance de ce qu'il y a derrière ; car beaucoup de gens se sont laissé prendre à l'exemple qui vient d'être cité. Il est profondément significatif que le destin ait choisi 1916 ; si nous avions fait le calcul pour 1914, le résultat aurait coïncidé avec le déclenchement de la guerre pour ces trois Alliés ! Or, comme on dispose ces nombres pour eux, on peut finalement disposer tout nombre. Bien des choses qui sont combinées en fonction d'autres bases conceptuelles ne sont absolument pas plus significatives ni plus intelligentes ; mais, quand la chose est mieux dissimulée, on s'en rend moins compte, et si en outre on emploie l'expression « profond comme le monde », « d'une profondeur abyssale », et qu'on produise notamment toutes sortes de combinaisons numériques, on peut faire des adeptes en nombre considérable, et en même temps donner à croire que l'on parle en puisant à des profondeurs toutes particulières de la connaissance humaine.

Il y a quelque chose – il y en a bien d'autres – dans les méthodes employées que certains choisissent pour jeter de la poudre aux yeux. Ici ou là on proclame telle ou telle notion en la commentant de telle ou telle façon. Elle a son origine dans un ensemble occulte quelconque, qui poursuit un certain but, qui veut telle ou telle chose. Il faut seulement connaître les voies dans lesquelles on s'engage. Pour qu'à l'avenir cela devienne impossible, il faut qu'un certain nombre de gens ne soient plus dotés de l'intelligence étroite et de l'énergie vitale amoindrie dont parle Mill, mais disposent de la faculté de compréhension et de l'énergie qui portent, celles que cultive la science de l'esprit, laquelle doit féconder et l'intelligence, et l'énergie vitale de l'homme, qui peut alors permettre d'avoir devant la vie une attitude lucide.

En rapport avec tout cela, une certaine crainte et aussi une horreur se répandirent lorsque se fit jour – longtemps avant que le débat soit réglé – le fait étrange de l'apparition d'une individualité comme M^{me} Blavatsky {95}, qui, venant d'Orient, semblait tomber du ciel, dirait-on volontiers. J'ai déjà souvent indiqué {96} que ce fait était en tout cas d'importance pour le cours du XIX^e siècle. Or elle est précisément apparue au moment où était le plus violent le conflit entre ceux que l'on appelait les ésotéristes et ceux qu'on appelait les occultistes progressistes. Se disent en effet « ésotéristes » les réactionnaires – ils ont employé le mot dans ce sens –, ceux qui veulent garder pour eux tous les secrets occultes. C'est à ce moment que se situe la vie de M^{me} Blavatsky. Et la construction particulière de cette vie amenait le risque que, par elle, en qui travaillaient des forces étendues

venues du subconscient, des secrets spirituels soient dévoilés, et que les gens en soient un peu informés de la façon juste. Ce danger existait, et menaça les hommes à partir des années quarante, en un certain sens depuis la naissance de M^{me} Blavatsky, depuis son enfance. Depuis ce moment, on s'efforça toujours d'arranger la chose de manière qu'elle soit au service des confréries occultes occidentales, afin que par son intermédiaire soit révélé seulement ce que ces confréries auraient considéré comme leur convenant.

Mais l'affaire prit dans son ensemble un tour étrange. Je vous ai raconté comment tout d'abord il y eut de la part du Grand Orient une tentative pour capturer M^{me} Blavatsky, et comment, parce qu'elle posait des conditions qui ne purent être remplies, la chose échoua ; elle provoqua à son tour, dans une confrérie américaine, de grands dommages, car en présence de ce que les autres voulaient faire d'elle, son tempérament débordait toujours ; elle fut alors exclue et, parce qu'on ne trouvait pas d'autre recours, on lui fit subir une sorte de captivité occulte et on la fit entrer dans une confrérie occulte indienne où se cultivait un occultisme que les confréries dites occidentales tenaient pour inoffensif et ne déviant pas de leur ligne. On pensait : bon, si de ces sources indiennes toutes sortes de choses viennent au jour, cela n'est absolument pas fait pour gêner dans nos milieux. – La plupart des occultistes qui travaillaient sérieusement là-bas dirent : peut-il en sortir beaucoup de choses, maintenant que nous avons entouré M^{me} Blavatsky des images qui l'isolent d'une véritable connaissance du monde spirituel ! Elle n'apprendra que ce qui vient des vieux messieurs ou des vieilles dames – je cite – rassemblés à l'heure du thé, et cela ne dérangera pas beaucoup nos milieux.

La chose ne devint inconfortable qu'au moment où notre courant se manifesta, qui prenait les choses au sérieux et ouvrait l'accès aux sources d'un véritable monde spirituel. Mais vous voyez aussi que les racines des conflits qui surgirent étaient particulièrement profondes. Car, en fait, il y avait en M^{me} Blavatsky quelque chose des impulsions qui doivent venir du monde oriental, et une certaine nécessité existait aussi d'une sorte de synthèse avec le monde occidental. Mais il s'agissait aussi de ceci : à l'époque moderne, on en était venu de plus en plus à tendre vers certains buts, vers certaines fins qui, comme je l'ai indiqué déjà une fois, n'étaient pas ceux de la vérité seule, mais qui, par les voies que j'ai à nouveau caractérisées aujourd'hui, tendaient véritablement, parfois, vers de tout autres fins.

Et pensez : lorsqu'on sait comment se déroulent les cycles humains, quel caractère le monde doit maintenant revêtir en conformité avec l'Archée, après qu'autrefois, au bon moment de l'évolution, ceci ou cela a existé, on peut, en un certain sens, agir en conséquence. Lorsque d'un côté on dispose de la science occulte traditionnelle et que de l'autre on s'oppose à elle dans les imprimés et dans la vie publique en la taxant de superstition datant du Moyen Âge, on peut bien agir en eau trouble et obtenir les choses importantes que l'on recherche précisément, car dans le monde les choses ont un rapport entre elles. Seulement, les hommes

ne doivent pas toujours savoir quel rapport ; celui-ci peut, pour beaucoup d'entre eux, être présent dans le subconscient. Ce qui importe beaucoup, c'est que, de la façon que j'ai indiquée hier, on sache porter en quelque sorte le regard sur les points justes.

Il apparaît alors parfois quelque chose de bien insignifiant, mais ce détail insignifiant, vu dans le rapport juste, est parfois bien plus éclairant que ce qu'on tient pour important. Car il en est pour bien d'autres choses dans le monde comme il en est, selon Hamlet, du bien et du mal {97} : rien n'est en soi bon ou mauvais, c'est l'homme qui, dans ses pensées, le rend tel. Ainsi en va-t-il pour beaucoup d'autres choses. Ce qui fait l'importance de tel ou tel fait, ce n'est pas ce qu'on en voit directement, la *mâyâ* extérieure, la grande apparence illusoire ; les choses doivent être reconnues dans leur importance du fait que l'homme leur rattache les concepts justes. Je vais vous donner ici un exemple tiré des temps les plus récents en Europe, sans vouloir par là m'en prendre à un courant politique quelconque ou à un parti.

Il peut exister en Europe des gens qui, parce qu'ils ne veulent penser qu'à court terme, se représentent le déclenchement de la présente guerre – je ne dis pas que cela est faux et qu'il n'y a rien de juste là-dedans – en rapport avec l'assassinat de l'héritier du trône, l'archiduc François-Ferdinand ; ils peuvent ainsi expliquer certains événements qui remontent jusqu'à cet assassinat, accompli en juin 1914. Mais il peut aussi y avoir des gens qui soulignent que, dans un journal occidental {98} de janvier 1913, on lisait que dans un avenir proche l'archiduc François-Ferdinand {99} serait assassiné pour le salut de l'humanité. On peut remonter jusqu'à l'assassinat effectif ; on peut aussi remonter jusqu'à ce que disait un journal occidental en janvier 1913, à savoir qu'il serait assassiné. On peut aussi remonter jusqu'à l'assassinat de Jaurès {100} le soir du dernier jour de la paix, assassinat qui, comme je l'ai récemment indiqué, n'a probablement jamais été entièrement tiré au clair. Mais on peut aussi remonter plus loin en mentionnant le même journal dont je parle maintenant, qui à une distance dans le temps à peu près semblable, donc déjà en l'année 1913, contenait cette phrase : si les circonstances en Europe devaient aboutir à une guerre, Jaurès sera le premier à trouver la mort. – On peut ouvrir un certain almanach {101}, de contenu occulte pour ainsi dire, qui était vendu 40 francs, un almanach de l'année 1913, donc imprimé déjà en 1912, et lire ces phrases {102} :

En Autriche, celui qui régnera n'est pas celui auquel on pense, mais un homme jeune dont on ne croit pas encore qu'il succédera au vieil empereur. – Voilà ce qui donc fut imprimé en 1912 pour figurer dans un almanach, de contenu dit occulte, de l'année 1913. Et la même remarque fut répétée dans le même almanach, mais de 1914 – donc imprimé en 1913, parce que manifestement l'attentat avait échoué en 1913 {103}. Pour toutes les choses de cette nature, quand on les regardera avec plus de lucidité, le lien sera dévoilé entre ce qui se passe dans la réalité extérieure et ce qui est cuisiné dans l'ombre. Plus d'un reconnaîtra quels fils dans la vie publique rejoignent telle ou telle confrérie, plus d'un aussi reconnaîtra combien il

est insensé de la part d'autres confréries de proclamer que l'on doit absolument garder le silence sur certaines vérités mystériques. Ces gens peuvent être très innocents, parce que ce sont des enfants, bien qu'ils soient peut-être d'anciens membres de telle ou telle association franc-maçonne par exemple, qui veut aussi avoir des sources occultes ; pourtant, ils cultivent l'ombre et les ténèbres qui règnent parmi les hommes.

Ces derniers temps, j'ai choisi un exemple – traité à Saint-Gall et à Zurich –, celui d'un pasteur et professeur d'université {104}, sur la discontinuité de la pensée duquel j'ai attiré l'attention. Certes, il appartient aussi à une confrérie occulte. Mais il est de ceux qui n'agissent que par leur propre étroitesse d'esprit, acquise dans leur confrérie, et dans laquelle on les maintient, car c'est aussi ce que certains de leurs chefs se donnent pour tâche ; ainsi les influences nocives sont-elles multiples. Ce qui est nécessaire, c'est que les humains ouvrent réellement les yeux. Mais il faut d'abord que les yeux apprennent à voir, et l'on ne peut apprendre à voir que si, en quelque sorte, on laisse déterminer la direction de son regard par les éclaircissements que l'on a d'abord reçus sur le monde spirituel.

On compte toujours en effet avec des propriétés vis-à-vis desquelles on fait rarement de mauvais calculs dans les rapports humains. C'est ainsi – je l'ai déjà mentionné – que je devais moi-même être apprivoisé. À l'époque où Alcyone {105} fut élevé en grade dans la Société théosophique, j'aurais pu aussi, en même temps, être élevé à un grade. Tout ce qui anime notre mouvement de ses pulsations aurait pu ainsi être gentiment éliminé si j'avais consenti à une chose qu'on m'a suffisamment offerte : devenir la réincarnation de Jean ! D'un certain côté on se serait chargé de proclamer : Alcyone est ceci, et *lui* est la réincarnation de Jean – et l'ensemble du Mouvement aurait échappé à ce qui s'est passé plus tard.

Parmi bien des choses qui rendent les gens bêtes, il y a naturellement aussi la vanité, et si on touche comme il faut les vanités, on peut obtenir beaucoup ; surtout si on connaît aussi les méthodes permettant de former certains concepts. J'ai déjà mentionné hier que la Société théosophique procède seulement trop en amateur ; les autres sont plus habiles et s'y prennent plus concrètement. Mais on ne peut naturellement pas faire beaucoup de choses intelligentes quand on doit compter avec une personnalité qui a fait si bien gémir ses proches, par exemple une personnalité comme Annie Besant {106}, qui est elle-même tout animée de passions. Il suffit de savoir comment, dans son entourage, les gens ont gémi des années durant, à l'idée de la situation dans laquelle ils se trouveraient du fait qu'elle était maintenant sous l'influence d'un certain occultisme indien. Elle avait d'autre part apporté d'étranges qualités, provenant d'étranges profondeurs, et qui ne convenaient guère à un certain nombre de membres dans la Société théosophique. Un certain nombre de gens, des hommes pour la plupart – excusez-moi, ceci n'est pas une allusion –, gémissaient parce qu'ils s'efforçaient toujours de ramener Annie Besant dans des voies utiles. Mais il y avait aussi des femmes qui gémissaient ; seulement elles se soumettaient toujours ; car elles aspiraient surtout, certes à travailler la théosophie dans le sens où on le faisait là-bas, mais

aussi à ce qu'elle devienne quelque chose – avec la coloration théosophique – comme la *conglomerated mediocrity*. On voulait introduire dans le champ de la science de l'esprit ce que John Stuart Mill nomme la *conglomerated mediocrity*.

J'ai moi-même encore fait une expérience : une envoyée de la Société théosophique était active dans une ville appartenant à la section dont j'étais le secrétaire général {107}. Je me rendis dans cette ville pour y faire des conférences, ayant même été appelé par cette dame. Mais elle me dit : nous allons progressivement laisser les conférences de côté, elles n'ont pas de véritable utilité. Il faut organiser des soirées autour d'un thé et inviter les gens pour qu'ils fassent connaissance pendant le thé. – Et elle disait : c'est autour des petits pains que cela va le mieux ! Mais les conférences – et elle disait cela d'un certain air méprisant –, elles auront de moins en moins d'importance. – On peut dire que cette personnalité avait été embobinée de la bonne façon par certains, et il y en a beaucoup de ces gens qui sont actifs, qu'on envoie pour agir, et qui parfois ne savent pas du tout quels sont les fils de fer qui les font marcher. On n'a même pas besoin de fils de fer parfois, ce peuvent être de minces ficelles si vous voulez. C'est une misère de voir comment on manie les choses les plus graves et les plus sacrées de l'humanité au sein même de cette humanité.

On avait notamment très peur, si M^{me} Blavatsky restait en bonne santé et qu'elle manifeste ce qui était dans les profondeurs de son être, que la chose devienne dangereuse, politiquement parlant, en raison précisément de ses prédispositions particulières et de son lien particulier avec le peuple russe. Et l'on s'efforçait aussi tout spécialement d'éliminer ce dont il s'agissait là. Et si déjà à cette époque avait pu passer au premier plan à partir des années soixante, soixante-dix, ce qui vivait en M^{me} Blavatsky, certaines choses auraient pris un autre cours ; des choses au sujet desquelles des gens comme Mill et Herzen {108} ont vu tout à fait juste. Mais à cette époque, certaines puissances ahrimaniennes ont réussi à neutraliser bien des choses.

Nous verrons bien ce qu'il peut advenir de notre science de l'esprit dans les tristes circonstances actuelles. Ceux-là penseront juste à son égard qui auront la possibilité de reconnaître son importance précisément devant les grandes tâches de notre cinquième époque postatlantéenne. Dans quelle mesure notre science de l'esprit ne compte vraiment qu'avec ce qui est purement humain, vous pourriez déjà le savoir. Et l'on pourrait, je pense, reconnaître aussi qu'il y a là des différences. Par exemple, nous avons bien souvent commenté, et aussi mis en scène, le *Faust* de Goethe. Car on n'a pas besoin d'arrière-plans nationaux lorsqu'on présente à l'humanité le *Faust* de Goethe dans sa profondeur occulte. Faut-il avoir des arrière-plans nationaux, peut-être même de très singuliers arrière-plans nationaux, lorsqu'on qualifie, comme Maeterlinck {109} l'a fait de nouveau tout récemment, Goethe et Schiller et Lessing d'esprits médiocres, et qu'on écrit sur la médiocrité de Goethe, de Schiller et de Lessing de grands articles publiés par de grands journaux qui peuvent le faire – n'y a-t-il pas là derrière du nationalisme, je vous en laisse juges ! Peut-être même des motifs beaucoup plus

profonds que ceux du nationalisme !

Mais maintenant, voyez le lien entre deux choses. Au cours de cette étude, je vous ai indiqué que Kou Hong-Ming {110}, le Chinois, a écrit un livre génial en un certain sens ; ce livre expose que l'unique salut des Européens serait de se tourner vers la nature chinoise, et qu'ainsi ils seraient en situation d'échanger leurs Grandes Chartes de la liberté {111}, qui n'ont aucune valeur – pense Kou Hong-Ming –, contre la Grande Charte de la fidélité, qui ne peut venir que de la Chine. Et Kou Hong-Ming est un esprit perspicace qui confirme ce que John Stuart Mill et Herzen ont déjà pressenti, et qui le confirme en puisant à une profonde connaissance de la nature chinoise même ; c'est aussi un esprit venu d'une profession pratique, comme Max Eyth dont je vous ai parlé ; ni un théologien, ni un maître d'école, ni un philologue – un homme qui était à l'origine commerçant, qui a encore passé par toutes sortes de métiers, et connaît la vie.

Kou Hong-Ming décrit la nature chinoise, la vie chinoise. On peut tirer des descriptions extrêmement concrètes qu'il a faites une représentation de tout cela, et l'on en retire cette impression : combien John Stuart Mill et Herzen étaient dans le vrai – qu'on lise seulement le livre de Herzen de 1864 – lorsqu'ils qualifiaient la doctrine de Confucius {112} et de Lao Tseu {113} comme la dernière conséquence à prévoir si le réalisme positiviste, comme on disait, comme ils l'appelaient, porté par la *conglomerated mediocrity*, par la nullité bourgeoise, s'emparait de l'Europe ! Car la dernière conséquence de ce qui est fait aujourd'hui dans les universités et qui passe dans le peuple comme conception du monde actuelle, c'est la mentalité chinoise, qui déjà six cents ans avant notre ère s'est établie, dernière conséquence d'une classe sociale cultivée du passé. Kou Hong-Ming dessine clairement ce qu'est la mentalité chinoise ; Mill et Herzen ont dessiné la voie que parcourt la culture européenne qui ne veut s'appuyer que sur le réalisme positiviste extérieur : des deux côtés – de l'un, que l'Europe recourra à la mentalité chinoise, et de l'autre, que la mentalité chinoise est le salut de l'Europe.

Peut-être existe-t-il un troisième aspect, et je puis pour terminer aujourd'hui poser cette question : qu'en serait-il, s'il existait un parti auquel il conviendrait tout à fait qu'un Chinois aujourd'hui donne aux Européens le conseil de choisir l'unique salut ? Qu'en serait-il si ce n'était pas l'effet du hasard que justement la doctrine de Kou Hong-Ming soit propulsée en Europe, doctrine géniale du point de vue des Chinois, mais aussi propre à égarer les hommes qui ne l'accueillent pas avec des sens clairs, les sens qu'éveille la science de l'esprit, et qui peut-être les conduirait là où on veut qu'ils aillent : vers la mentalité chinoise justement ? John Stuart Mill et Herzen ont bien reconnu que le vent qui vient de certaines confréries occultes souffle dans cette direction et qu'on veut la Chine ; car c'est dans une mentalité chinoise cultivée en Europe que l'on peut le mieux introduire ce que veulent certaines confréries ! Pourquoi ne correspondrait-il pas à la volonté d'une confrérie que précisément un Chinois donne aux Européens le conseil de prêter l'oreille à toutes les beautés qui pourraient justement venir de la Chine ? Pourquoi ne pourrait-on pas attendre que ceux qu'on dit les plus éclairés soient

enthousiasmés par ce qu'un Chinois sait conseiller, dès lors qu'en Europe même on ne sait plus que faire ?

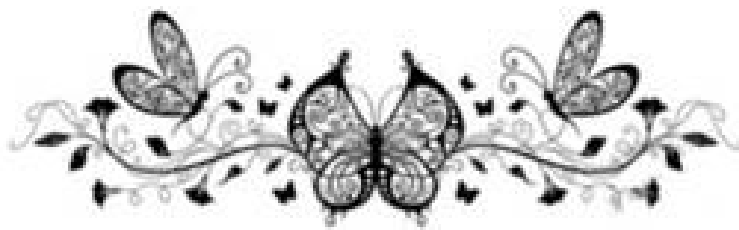
Après vous avoir dit tout d'abord combien le livre chinois est important, je me sens absolument en devoir, du point de vue précisément qui doit être ici cultivé avec la science de l'esprit, d'attirer l'attention sur un point : on doit certes lire le livre, ou plus exactement les livres – deux ont déjà paru –, de Kou Hong-Ming, mais éventuellement il faut savoir qu'il y a derrière des intentions, des intentions qui vont loin. On est dans son tort quand on ne les lit pas, mais on y est aussi lorsqu'on s'y laisse prendre. Ce qui est particulièrement important, c'est de regarder avec soin si la mystique ou l'occultisme qui se manifestent aujourd'hui ne proviennent pas parfois de sources vraiment peu claires. Et ceux qui prendront en considération ce que j'ai exposé de bien des manières, s'efforceront aussi de voir clairement ces choses. Car le monde moderne est parcouru de bien d'autres courants encore, et la question est de savoir si certains auront la volonté nécessaire pour y voir clair. Par exemple, il faut absolument pouvoir apprécier la différence entre ce courant et tel autre, qui aujourd'hui a encore un plus grand pouvoir que l'on croit et que l'on pense, qui est issu de certaines sources catholiques derrière lesquelles aussi se trouvent souvent des principes initiatiques, bien que naturellement ceux qui les diffusent soient tenus en lisières.

Mais opposons maintenant deux choses qui peuvent être opposées l'une à l'autre : d'un côté l'Église romaine et de l'autre ces confréries occultes. L'Église romaine qui agit de la façon que vous connaissez ; ces confréries, qui bien entendu combattent l'Église romaine au couteau, mais qui d'autre part vont jusqu'à posséder fort bien et aussi à utiliser les connaissances occultes, mais toutefois les traitent publiquement de superstition médiévale pour maintenir les gens dans le courant qui leur permet de les utiliser. Mettez cela en regard de l'Église romaine. Prenez un fait : l'encyclique [{114}](#) du 8 décembre 1864, qui proclame *ex cathedra* la [condamnation de la] liberté de conscience et des cultes. On y trouve cités des principes admis par plus d'un, qu'ensuite on condamne : certains disent que la liberté de conscience et des cultes est le droit de tout homme ; ceci est un délire – c'est-à-dire une folie. – Pour le catholique orthodoxe au sens du Saint-Siège, c'est une folie, un délire, que de prétendre à la liberté de conscience et des cultes ! Voilà l'un des courants. L'autre estime qu'il vaut mieux ne pas dire de telles choses, et faire de préférence ce qui élimine la liberté de conscience, et surtout la liberté d'opinion, et la pratique de l'opinion individuelle dans la vie humaine. Vous avez là aussi deux mouvements contrastants qui sont, actuellement, très importants, et dont beaucoup de choses dépendent.

De telles considérations, auxquelles aboutit ce que j'ai à dire, sont cultivées ici afin que ceux qui appartiennent à notre mouvement de science de l'esprit fassent naître en leur âme l'impulsion intérieure qui les gardera de se ranger parmi ceux qui dorment, et qui seront de ceux qui veulent essayer de voir la vie comme elle est. On ne pratique pas encore la science de l'esprit parce qu'on assimile les connaissances qu'elle apporte et qu'on y croit. On ne pratique vraiment la science

de l'esprit que quand ces connaissances font de nous un homme qui voit clairement les choses, et aussi un homme qui a la volonté de porter sur son entourage un regard vraiment juste, et sur les points justes, afin de pouvoir juger de la situation qui lui est faite dans le monde. Il faut pouvoir le faire quand on veut parler du karma de la profession d'une manière féconde.

Nous poursuivrons prochainement ces considérations. Alors la lumière nécessaire tombera sur ce qui appartient davantage à la vie quotidienne, à la vie humaine immédiate, au karma immédiat de la profession.



HUITIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 25 novembre 1916

Les considérations auxquelles nous nous livrons maintenant, nous ne pourrions en laisser agir sur nous le sens véritable et profond, l'importance, que si nous les prenons non pas théoriquement – puisqu'elles sont au sens le plus éminent du mot des vérités vitales –, mais que nous en tirons, pour notre sentiment, pour notre sensibilité, une conséquence qui nous donne la possibilité de considérer la vie autrement que c'est souvent le cas lorsqu'on n'est pas préparé par la conception du monde anthroposophique à envisager. En un certain sens, et en ce qui concerne l'appréhension de la vérité de la vie, nous devons, grâce à la science de l'esprit, lui ouvrir plus largement notre cœur. Ce qui signifie, en ce qui concerne notre propos actuel, qu'il nous faut apprendre à comparer le caractère de la vérité telle qu'elle nous apparaît dans la vie, avec la manière restrictive de penser la vérité qui s'empare de nous si facilement.

L'homme en vient bien trop facilement dans la vie à se former des opinions sur ceci ou sur cela, non seulement sur les choses quotidiennes, mais aussi sur les plus élevées ; et lorsqu'il s'est fait une opinion, lorsque, comme on dit souvent, il a choisi un point de vue, il construit sur cette opinion, sur ce point de vue, comme sur un roc, sans songer que dans le monde les choses peuvent être regardées des points de vue les plus différents, et qu'on ne peut parvenir à la vérité que si l'on éprouve, si l'on ressent vraiment que toute chose, tout fait, peut être considéré à partir de nombreux points de vue. Pour vous donner en quelque sorte un exemple, une sorte d'illustration de ce que je veux dire, je vais tout d'abord vous raconter la vie d'un homme. Nous nous occupons en ce moment de ce que nous appelons le karma, de ce que nous appelons le passage de l'être humain à travers des vies terrestres successives. Nous nous occupons de la destinée de l'homme. Cette destinée s'exprime à travers le cours de sa vie. Nous pouvons donc, à l'aide de l'exemple de plusieurs déroulements de vie, apprendre beaucoup si nous les étudions correctement à la lumière des vies terrestres successives.

Nous avons affaire ici à un homme né au XVI^e siècle. Pour envisager ce qu'on considère aujourd'hui si volontiers : les conditions de l'hérédité, regardons tout d'abord son père. Ce père {115} était un homme doué de nombreuses possibilités, mais aussi d'une extrême opiniâtreté, un homme d'une certaine rudesse dans son comportement. Il était bon connaisseur en musique, jouait du luth et d'autres instruments à cordes, avait aussi de bonnes connaissances en géométrie et en

mathématiques, et, professionnellement parlant, il était négociant. Qu'il ait été doté d'une certaine rudesse du comportement, vous pouvez le percevoir par ce qui suit : il avait un maître de musique qui, à cette époque, au XVI^e siècle, était très considéré. Or le père, qui était son élève, écrivit un livre sur la musique. Mais ceci déplut au maître, qui écrivit à son tour un livre où il faisait la critique du premier. L'homme alors, très irrité, écrivit un second livre plein de toutes les railleries possibles sur les vues antédiluviennes de son maître de musique, et lui dédia ce livre en disant expressément dans sa dédicace : puisque vous avez daigné vous frotter à moi de façon importune, je veux vous donner l'occasion de pouvoir ressentir souvent ce plaisir qui sans doute vous est agréable, et c'est pourquoi je vous dédie ce livre. – C'est donc du fils de cet homme que je voudrais tout d'abord, comme sous une forme un peu voilée, dirais-je volontiers, vous raconter la vie.

Tout d'abord, le fils étudia en Italie le grec et le latin, comme il était d'usage à l'époque, et même auprès d'un maître très célèbre, car le père tenait beaucoup à ce qu'il reçoive un bon enseignement ; et le jeune homme fit donc ses humanités, comme on disait autrefois, avec un moine. Il apprit très bien les mathématiques avec son père. En outre il apprit avec d'autres le dessin, la perspective et autres choses analogues, si bien qu'encore enfant, il avait un don très marqué pour les mathématiques, pour la mécanique, et qu'il devint un jeune homme premièrement doté de nombreuses possibilités et deuxièmement très versé dans les arts mathématiques et mécaniques. Jeune encore, il confectionnait toutes sortes de maquettes de machines adaptées à l'époque. Aujourd'hui, les garçons, n'est-ce pas, ne construisent que des avions ; à cette époque, ils construisaient d'autres nacelles. À dix-huit ans, il entra à l'université, étudia tout d'abord – excusez-moi, maintenant que nous avons entendu une petite partie du *Faust* {116} – la médecine.

Mais les choses se passèrent pour lui autrement que pour l'étudiant que vous venez de voir sur la scène. Il ne se comportait pas pendant ses études médicales comme en rêve et ne disait pas non plus : « Voilà qui va mieux – les études de médecine lui déplurent à l'extrême parce qu'il trouvait qu'elles ne suivaient pas un cours systématique, qu'on étudiait un fait après l'autre, et qu'on ne trouvait dans tout cela aucun lien véritable. Il se tourna donc vers la philosophie. À l'époque, il était d'usage pour quelques-uns – et c'est justement l'un de ceux-là qui devient le professeur de notre jeune homme – de critiquer Aristote, le vieux philosophe grec qu'on avait auparavant beaucoup vénéré. C'est ainsi que notre jeune homme s'habitua à détester Aristote, à ne pas l'apprécier, à déblatérer contre Aristote. Son père, en raison de certains traits de caractère et bien qu'il fut un homme extrêmement capable, n'était pas très aimé ; c'est pourquoi, quand le fils eut étudié pendant quelques années, le père, n'ayant plus beaucoup d'argent, s'efforça d'obtenir une bourse pour celui-ci, mais n'y parvint pas ; si bien qu'il fut obligé de payer de son argent chèrement gagné les leçons qu'il faisait toujours donner au fils.

Après avoir, non sans peine, achevé ses études de médecine et de philosophie, le

filz put en quelque sorte se trouver heureux, car il devint professeur à l'une des universités les plus importantes de son pays ; il enseignait les mathématiques, s'occupait aussi de science médicale, dont il avait appris certains éléments à l'université, et était au fond un maître très apprécié. Seulement, à cette université précisément, le pavé commença à lui brûler les pieds. Cela arriva du fait que dans l'État où se trouvait l'université, un livre parut qui contenait un projet public, un projet mécanique ; ce livre était l'œuvre d'un monsieur très haut placé, du fils d'une personnalité ayant dans cet État le rang de prince, mais qui n'était guère intelligent. Notre professeur, relativement jeune encore, put très facilement démontrer que le projet n'était pas réalisable. Il fut alors vivement attaqué, et bien qu'il eût réussi à attirer déjà l'attention par ce qu'il avait produit, l'affaire évolua de façon telle qu'il ne se sentait plus à son aise dans l'université ni dans la ville.

L'occasion s'offrit à lui d'être nommé dans une autre université, dans une république. Il y acquit bientôt une grande considération, avait beaucoup d'élèves et, ce qui était encore à l'époque une chose toute naturelle, il avait beaucoup de leçons particulières à donner, et gagnait fort bien sa vie. Il avait d'ailleurs besoin d'argent, car entretemps son père était mort, et il lui fallait aider sa mère et ses frères et sœurs. Pour mieux le caractériser, et mieux préciser ce que fut son karma, je vous raconterai encore ce qui suit ; le fait est prouvé, car il est rapporté par un contemporain à qui l'intéressé l'a lui-même communiqué, et en dépit de toutes les subtilités philologiques, il se révèle exact. Notre homme, qui enseignait maintenant dans une université républicaine, fit un jour un rêve. Il se vit en rêve marchant sur des charbons ardents et de la cendre, et il savait que ces charbons brûlants et cette cendre provenaient de l'incendie de la cathédrale dans la ville où il avait enseigné auparavant. Il raconta ce rêve, écrivit à son sujet de nombreuses lettres, et il se révéla ensuite que réellement, dans la même nuit où il avait fait ce rêve, alors qu'il était loin de la ville où il résidait autrefois, la cathédrale y avait brûlé.

Il avait beaucoup de succès, il fit des découvertes scientifiques qui n'étaient pas sans importance, et que même, comme il était déjà d'usage à ce moment – et aujourd'hui l'usage n'est pas encore tout à fait un abus –, d'autres s'approprièrent sans le remercier beaucoup. Il acquit une certaine aisance, mais insuffisante selon lui, et en particulier parce qu'il devait encore, pour l'obtenir, se donner bien du mal. Il lui fallait donner beaucoup de leçons particulières. Il gagnait bien ainsi de l'argent, mais cela exigeait beaucoup de travail. Des contemporains italiens et de ceux qui observaient les traditions nous rapportent de façon tout à fait intéressante qu'il était un homme très absorbé par sa vie intellectuelle et qui, pour cette raison – je répète ce que l'on disait, – n'avait guère de possibilités de se consacrer à son cœur.

Il était certes très intelligent, mais moins capable d'aimer. C'est pourquoi – rapportent ses contemporains – il vivait non pas réellement marié, mais maritalement, avec une certaine Marina Gamba dont il avait deux filles qu'il envoya toutes les deux au couvent, et un fils qu'il légittima plus tard. Ensuite, et

bien qu'il fût même parvenu à enseigner, à cette université républicaine, des personnalités très considérées quand elles étaient jeunes, par exemple Gustave-Adolphe, le futur roi de Suède, et d'autres, la situation ne lui convenait pas tout à fait ; il s'adressa alors au grand-duc de son pays natal, à l'université duquel il avait enseigné auparavant. Cela en 1610 déjà. Il aspirait en effet à disposer de plus de loisirs pour pouvoir se consacrer à des inventions et à des découvertes. Il est intéressant d'étudier l'homme de plus près, parce que, dirai-je provisoirement, il était vraiment une sorte d'enfant de son époque. C'est pourquoi je voudrais vous lire, dans une traduction qui ne me paraît pas mauvaise, la lettre qu'il écrivit pour poser sa candidature à un poste plus commode à la cour de ce grand-duc. À propos de sa correspondance avec le grand-duc, il écrit à un ami ce qui suit :

« La lettre de Votre Grâce me fut la très bienvenue, premièrement parce qu'elle m'apporte un témoignage du fait que Son Altesse le Grand-duc se souvient de moi, ensuite parce qu'elle m'assure de la permanente bienveillance de Monseigneur Aeneas Piccolomini, que j'estime infiniment, comme aussi de l'affection de Votre Grâce, laquelle, en vous faisant percevoir mes intérêts, vous amène à m'écrire si amicalement à propos de circonstances d'une grande importance, service pour lequel je resterai toujours redevable à Monseigneur Aeneas comme à Votre Grâce, vous exprimant d'infinis remerciements et tenant pour mon devoir, en signe du prix que j attribue à une telle bonté, de m'entretenir avec ces messieurs de mes pensées et des conditions de vie dans lesquelles je souhaiterais passer les années qui me restent à vivre ; afin qu'à une occasion ultérieure qui s'offrirait à Monseigneur Aeneas, il puisse répondre de manière plus précise à Son Altesse, devant la grandeur de laquelle, outre le dévouement respectueux et la très-humble obéissance que lui doit tout serviteur fidèle, je me sens enclin à un particulier dévouement et – qu'il me soit permis de le dire – amour (car Dieu lui-même n'exige de nous aucun autre sentiment, sinon de l'amour), que je négligerais tout autre intérêt et qu'il n'est aucune position contre laquelle je n'échangerais pas mon sort si j'apprenais qu'elle convînt à Son Altesse.

Cette réponse suffirait à elle seule pour réaliser toute décision qu'il plairait à Son Altesse de prendre concernant ma personne. Mais si, comme il est à admettre, Son Altesse, pleine de cette humanité et bonté qui font et feront de plus en plus sa renommée parmi tous les autres, voulait joindre à votre service tout autre agrément pour moi, je ne cesserais pas de dire, après avoir durant maintenant vingt années, et de plus les meilleures de ma vie, travaillé à dispenser jusque dans les détails, comme on dit, et selon les besoins de chacun, le peu de talent qui me fut départi dans ma profession par Dieu et par mes efforts, que ce serait réellement mon idée d'obtenir assez de loisir et de paix pour pouvoir, avant de terminer ma vie, mener à bien trois grands ouvrages que j'ai en main, afin de pouvoir les publier, et ce peut-être en vue de quelque gloire pour moi-même et pour chacun de ceux qui me soutiendraient dans de telles entreprises ; apportant ainsi, si faire se peut, aux étudiants de cette discipline, un profit plus grand, plus général et plus durable que je ne pourrais l'apporter par ailleurs durant le reste de

ma vie. Je ne crois pas pouvoir trouver ailleurs de plus grands loisirs que ceux que j'ai ici, aussi longtemps que je serai contraint de tirer l'entretien de ma maison de ma chaire de professeur et des leçons particulières ; et je ne le ferais pas volontiers dans une autre ville que celle-ci, pour différentes raisons qu'il serait trop incommode d'énumérer ici ; cependant la liberté que j'ai ici ne me suffit pas, car à la demande de tel ou tel, je dois sacrifier plusieurs heures de la journée, et souvent les meilleures.

Il n'est pas dans l'usage de recevoir d'une république, même glorieuse et généreuse, un traitement sans servir l'intérêt commun, parce que pour tirer profit de l'intérêt commun, il faut le servir et pas seulement servir une personnalité isolée, et aussi longtemps que je serai en état de donner des conférences et d'assurer mon service, personne, dans une république, ne peut me dégager de ces obligations en m'en laissant le revenu ; bref, je ne puis espérer une pareille faveur de personne autre que d'un prince, mais je ne voudrais pas, après ce que j'ai dit jusqu'ici, paraître aux yeux de Votre Grâce avoir des prétentions injustifiées, comme d'aspirer à recevoir un traitement sans contrepartie et sans engagement ; car ce n'est pas là mon dessein, j'ai bien plutôt, en ce qui concerne la contrepartie, diverses inventions dont une seule déjà, si je rencontrais un grand prince à qui elle convînt, suffirait à assurer mon entretien dans la vie, l'expérience me montrant que des choses qui peut-être ont nettement moins de prix ont de grands avantages aux yeux de leurs inventeurs ; et ma pensée a toujours été de les présenter à mon prince et seigneur naturel plutôt qu'à d'autres, afin qu'il ait gré d'en disposer, ainsi que de l'inventeur, selon sa volonté, et que, s'il lui plaisait ainsi, il en accepte non seulement la roche, mais aussi le minéral, puisque j'en découvre chaque jour de nouvelles et en trouverais encore bien davantage si j'avais plus de loisirs et davantage d'occasions favorables pour trouver des gens ingénieux dont je pourrais, par différentes expériences, m'assurer l'aide.

En ce qui en outre concerne le service quotidien (c'est-à-dire les cours publics et privés), je n'ai que répulsion vis-à-vis de cet esclavage qui m'oblige à présenter mes travaux contre un paiement fixé par l'acheteur ; mais servir un prince, ou un grand, et quelqu'un qui dépende de lui, ne m'inspirera jamais de la répulsion, bien au contraire je le souhaiterais et y aspirerais ardemment. Et puisque Votre Grâce désire savoir quel est ici mon revenu, je vous dirai que mon traitement est de 520 florins d'or, lesquels seront en peu de mois, si ma nouvelle nomination se fait, changés en autant de scudi, j'en suis assuré, que je pourrai mettre en grande partie de côté, puisque du fait de mes élèves et du profit que me valent les leçons particulières, je reçois une aide supplémentaire précieuse pour l'entretien de ma maison, bien que j'évite et non pas cherche à donner beaucoup de ces leçons, étant infiniment plus désireux d'avoir du temps libre plutôt que de l'or ; car je sais que je ne pourrais gagner une somme d'or assez grande pour m'attirer de la renommée sinon avec bien plus de difficultés que celles que me vaudraient mes travaux scientifiques. »

L'homme fut effectivement appelé à cette cour. Il fut seulement chargé, lorsque

le grand-duc lui-même paraîtrait lors d'occasions particulières, solennelles et somptueuses, où l'on aurait à briller, disons, devant des étrangers, de donner des conférences ; par ailleurs, il recevrait son traitement, ne donnant des conférences qu'à des occasions solennelles, et se consacrant sinon entièrement à ses études, etc. Pendant un temps, tout alla bien aussi. Des poètes, des gentilshommes, des princes même l'honoraient, le fêtaient de toutes les façons, car ils le tenaient pour un très grand homme. Lui-même – c'était le 3 février 1613 – rédigea en vers une mascarade, où il se représenta lui-même comme un Jupiter trônant sur les nuages, ce qui se voyait fort bien à travers le déguisement. Et comme à l'époque Galilée venait de découvrir les quatre satellites de Jupiter, auxquels il avait donné les noms des quatre princes de la maison, lesdits quatre princes figuraient aussi dans le cortège – un cortège tout particulièrement solennel.

Cependant, progressivement, la faveur du prince déclinait, et ce dernier en vint même à trahir littéralement son savant. Le clergé estima que les opinions de celui-ci ne correspondaient pas aux siennes. Pour finir, il se trouva dans une position assez misérable, et sa vie se termina en fait fort tristement. Il avait savouré pleinement l'ingratitude et le revirement de la destinée, il avait appris à fond comment parfois les princes se comportent à la longue. Il avait appris pleinement ce qu'était toute la haine du clergé à cette époque.

Je vous ai maintenant raconté la vie d'un homme. On peut le faire ainsi, car tous les faits que je vous ai rapportés sont vrais. Je vais maintenant vous raconter cette vie autrement, d'un autre point de vue en quelque sorte.

Le grand Galilée naquit le 18 février 1564, et son père, Vincente Galilei, s'y connaissait extrêmement bien en musique, jouait du luth et d'autres instruments à cordes fort bien, s'occupait de géométrie et enseigna tout d'abord lui-même la musique à son fils. Le fils étudia le latin et le grec auprès de maîtres renommés ; il fit ses humanités sous la direction d'un moine, puis alla à l'université de Pise étudier d'abord la médecine, qui ne le satisfît guère ; il se tourna ensuite vers la philosophie, devint, sous l'influence du courant anti-aristotélicien de l'époque, un anti-aristotélicien, et se révéla dès ce moment si génial que, comme des contemporains le rapportent – nous pouvons à coup sûr admettre que c'est exact, – lorsqu'il vit un jour dans la cathédrale de Pise la lampe de l'église osciller, il en déduisit la loi des oscillations du pendule, l'une des découvertes les plus marquantes, qui prit depuis ce temps une grande importance et en aura une encore dans l'avenir. On me communique constamment de certains côtés qu'il s'agit là d'une légende, mais bien que tant de gens ici veuillent me détromper, et m'enseignent que l'histoire de la lampe oscillant dans l'église est une légende, je continue de la raconter, parce qu'en effet elle est vraie.

Bien que dès ce temps déjà il eût fait, à l'aide de la pensée, cette observation de la lampe oscillante, son père ne put obtenir pour lui aucune bourse. Après avoir continué un temps ses études de géométrie, il devint professeur à l'université de Pise. Il lui fallut enseigner les mathématiques pour soixante scudi par an, et en

outre il exerçait la médecine. Qu'il ait réellement exercé l'art de guérir, nous le savons par une lettre envoyée à l'époque à son père, lettre dans laquelle il le priaît de lui envoyer, pour se guider dans son travail, les œuvres du vieux Galien. Il fit une critique acérée d'une œuvre de Cosme I^{er}, personnage haut placé, mais sans sagesse. Le sol de Pise lui brûlant les pieds, et la République de Venise, qui l'appréciait à sa juste valeur mieux que sa patrie, lui offrant un poste d'enseignant, il partit en 1592 pour Padoue. Il y devint professeur à l'université, y enseigna les mathématiques et autres sciences en acquérant un grand renom, construisit des cadrans solaires selon des systèmes particuliers, perfectionna ses connaissances en mécanique, et c'est de ce moment que datent les lettres de Giambattista Doni {117} dans lesquelles il est question du rêve dont je vous ai parlé, où il se vit marchant sur des charbons ardents et sur de la cendre.

À cette époque, la cathédrale de Pise brûla effectivement au moment qui coïncidait avec le rêve de Galilée, et celui-ci en a parlé à des contemporains dans de nombreuses lettres. C'est à ce moment qu'il inventa ce qu'on appelle le compas de proportion, et des machines pour le levage de l'eau ; il fit des découvertes importantes concernant le télescope, le thermoscope, des observations sur le baromètre et d'autres choses que d'autres gens s'approprièrent également, alors qu'à l'origine il y a la plupart du temps Galilée. Je n'ai pas besoin de vous raconter encore l'histoire de ce qu'on appelle son mariage, qui est ce que je vous en ai déjà dit. Puis il se produisit ce que j'ai raconté ensuite, ce que contient la lettre citée. Il fut réellement envoyé de l'université de Padoue dans sa ville natale, où il en fut comme il a été dit ; et il s'est représenté lui-même en Jupiter trônant sur les nuages, car c'est lui l'auteur de cette mascarade, c'est lui-même qui donna aux quatre satellites de Jupiter qui y figuraient les noms de quatre Médicis. On sait par l'histoire qu'il ne fut pas bien traité par le clergé et que son prince le trahit dans cette affaire. Et bien que toutes sortes de choses soient vraies dans son histoire, ce que tous les gens rapportent comme ayant été dit par lui : « Et pourtant elle se meut » – cela est certainement inventé, je l'ai déjà souvent indiqué.

Voilà donc la chose vécue d'un autre point de vue. Vous trouverez que les faits racontés la première fois ne sont pas faux, mais que vraisemblablement les sentiments éprouvés vis-à-vis de cet homme la première fois ne furent pas semblables à ceux que vous avez éprouvés au second récit ; mais que ces derniers sont à coup sûr ceux qu'éprouvent la plupart des gens quand ils pensent à Galilée, le grand astronome. Vous voyez par là que dans tout ce que pensent beaucoup de gens, il y a beaucoup d'ignorance. Car les hommes ne savent pas grand-chose de Galilée ; ils pensent et ils sentent donc à son propos non pas par ce qu'ils savent, mais par une certaine signification qu'a prise dans l'histoire le nom de « Galileo Galilei ».

Pensons seulement à une chose : ce qu'un homme fait de par son génie a de l'importance pour le monde physique. La découverte des quatre satellites de Jupiter a, pour l'évolution de la Terre, une grande importance, mais elle n'en a aucune pour les mondes spirituels, pour les êtres des hiérarchies supérieures. Il en

va de même pour les autres découvertes de Galilée : ce sont des choses qui, pour la Terre, ont une grande importance. Au fond, que vous ai-je donc raconté tout d'abord ? La destinée personnelle, abstraction faite du grand homme qu'il fut pour la Terre, le sort tout à fait personnel, les misères de sa profession – oui, comment dire ? – sa loyauté vis-à-vis du prince, n'est-ce pas, et ainsi de suite. Donc, ce dont il avait besoin pour les nécessités quotidiennes, voilà ce que je vous ai d'abord raconté. Et c'est en même temps ce qui a de l'importance au moment où il l'emporte en franchissant le seuil de la mort, c'est ce qu'il doit développer entre la mort et une nouvelle naissance, car c'est ce qui le concerne personnellement. Il faut bien se consacrer à de telles études lorsqu'on s'informe de ce qu'est la question si décisive du destin personnel de l'homme. Il nous faut le faire justement à propos de vies humaines significatives et remarquables.

On parle aujourd'hui tout particulièrement d'hérédité, et l'on considère de nombreuses questions uniquement en relation avec le problème de l'hérédité physique. Je vous ai tout d'abord exposé la vie de Galilée de façon telle que vous puissiez la regarder d'un œil tout à fait impartial, en relation avec son père, afin que peut-être nous ayons à nouveau un exemple de la manière juste de penser la question de l'hérédité. Oui, on ne peut la penser de la manière juste que si l'on peut prendre en considération le grand enseignement des vies terrestres répétées. L'hérédité apparaît alors non pas dénuée d'importance – au contraire, elle est très importante –, mais ce qui se révèle aussi, c'est le lien entre les caractères héréditaires et le fruit de son incarnation précédente que l'homme apporte du monde spirituel de par son individualité. Et il faut déjà regarder les faits de la vie lorsqu'on veut décider de ceci : qu'est-ce qui, en fait, est transmis héréditairement ?

La dernière fois, j'ai attiré votre attention sur le fait qu'aujourd'hui, la science ne prend pas encore en considération le moment de la maturité physiologique, alors qu'il faudrait le faire quand on parle d'hérédité. Jusqu'à ce moment, un être humain doit porter avec lui toutes les impulsions de l'hérédité. Ce qui se manifeste plus tard reporte à un autre temps. J'ai exposé cela dernièrement, il y a huit jours. Mais qu'est-ce qui, en fait, est transmis héréditairement ? Combien arbitraires sont les constructions dans ce domaine des scientifiques d'aujourd'hui, c'est ce dont témoigne l'observation impartiale du fait suivant, dont les gens parlent même, mais qu'ils ne peuvent absolument pas comprendre. Tout psychiatre doit savoir, car chacun le sait qui est capable d'observer la vie, qu'il peut y avoir dans une famille deux fils qui possèdent les mêmes prédispositions héréditaires.

Définissons-les une fois, car elles peuvent être très semblables : une certaine tendance à élaborer des concepts, des rapports, et à appliquer à la vie extérieure ces concepts nés de la réflexion ; en même temps, une certaine manière de se présenter, oui, comment dire – en allemand on dit *forsch* : « Fringant » –, on peut dire aussi une certaine élégance, une manière de se présenter comme doit l'avoir un homme d'affaires. Les deux fils avaient cela : une certaine conscience de soi, et née de cette conscience de soi une certaine audace pour réaliser aussi ce qui leur

venait à l'idée. Tout cela, c'étaient des caractères héréditaires. C'est ainsi qu'en général il faut se représenter les caractères héréditaires. Il s'agit maintenant de ceci : que devinrent les deux hommes, comment leur karma se déroula-t-il ? – L'un devint poète, un poète qui produisit de fort bonnes choses, et l'autre un escroc de haut vol. Car les qualités héréditaires pouvaient servir à l'un et à l'autre comportement ; elles pouvaient s'appliquer d'un côté à l'art poétique, et de l'autre à toutes sortes d'escroqueries. Les deux avaient reçu à égalité ce qui vient de la vie physique. Il faut vraiment étudier ces choses consciencieusement, sérieusement, et non pas comme la science d'aujourd'hui le fait souvent. On trouve certes que les gens eux-mêmes enregistrent le fait très correctement – mais qu'ils ne peuvent rien en faire parce que la possibilité leur manque de le mettre en relation avec les grandes lois des vies terrestres successives.

Dans certaines régions, les gens ont commencé, sous certaines influences nées de l'époque, à réfléchir, par rapport à la ligne héréditaire, au courant héréditaire physique, à la possibilité d'aider la nature, comme dit le matérialiste – il ne dit pas : la Providence divine ; et à l'époque présente en particulier, le génie de bien des gens est fortement poussé à réfléchir aux moyens de préparer la relève en ces tristes temps. Mais pour la plupart des gens, préparer la relève, cela signifie aider les gens à avoir le plus d'enfants possible, c'est-à-dire créer les conditions scientifiques qui assurent une descendance aussi nombreuse que possible. Celui qui voit clair dans les choses peut déjà prévoir ce qui arrivera. Les gens qui étalent aujourd'hui leurs théories scientifiques sur les conditions les plus favorables assurant une descendance abondante à l'avenir, devront lever le camp l'oreille aussi basse que possible, car ils ne veulent rien apprendre.

Il suffit de voir ce qui s'est passé là où existaient déjà des conditions favorables pour une descendance. Car voyez-vous, il existe le musicien bien connu Johann Sebastian Bach [{118}](#), qui, il y a maintenant bientôt deux siècles, était maître de chapelle à l'église Saint-Thomas à Leipzig, et qui faisait beaucoup de musique au milieu de ses dix fils, tous musiciens. On ne peut pas dire que c'était là une famille stérile. Il avait dix fils musiciens, donc dix fils. Mais on peut remonter jusqu'au bisaïeul de Johann Sebastian Bach, qui avait des fils, tant de fils que pendant des générations toute la famille fut aussi féconde que celle de Johann Sebastian Bach lui-même. Dans cette famille existait donc éminemment ce que sont les conditions favorables à une descendance. En 1850, cent ans après la mort de Johann Sebastian Bach, la famille entière avait disparu, il n'existait plus un seul descendant. Voilà ce qu'il faut étudier. Lorsque donc les gens auront bien exposé à leur manière ce qu'ils appellent leurs conditions favorables, ils ne pourront pas empêcher qu'il y ait aussi une fois des familles de dix personnes, mais qui pourront s'être éteintes cinquante ans plus tard.

Nous parlerons encore demain de ces choses : des conditions qui s'établissent dans lesquelles l'humanité poursuit son développement, et qui sont tout autres que celles qu'élabore péniblement tout d'abord notre conception du monde, notre philosophie de la nature, dont on peut dire qu'elle est dépourvue de toute sagesse.

Mais cette conception scientifique du monde est une des ailes du matérialisme. Je vous ai déjà parlé de ceux qui ont connaissance des lois fondamentales de la vision occulte du monde ; ils savaient que précisément au milieu du XIX^e siècle, la pensée, la sensibilité et le vouloir matérialistes atteignaient leur niveau le plus bas ou, comme les matérialistes pourraient le dire : leur niveau le plus élevé. Nous avons appris à connaître beaucoup de choses qui sont en rapport avec cette pensée matérialiste de l'époque présente, nous apprendrons encore à en connaître beaucoup. Mais ce qu'il faut constamment constater, c'est que même ceux qui ont de bonnes intentions ne sont pas tellement enclins à se familiariser avec ce qui règne en vérité dans les profondeurs et sur les sommets des impulsions matérialistes, en ce qui concerne la manière de voir et aussi ce que l'on veut. Sous ce rapport, les humains, vraiment, sont étrangement peu enclins à se donner la peine de faire ce dont nous avons souvent parlé ici : regarder le monde les yeux ouverts. Car qu'advient-il du monde si les conceptions continuent d'évoluer comme elles l'ont fait en se répandant par toute la Terre au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle ?

Et au cours de ces conférences, nous aurons à parler des raisons intérieures profondes qui font que toutes ces choses sont aujourd'hui ce quelles sont.

Mais il nous faut une fois nous bien représenter intérieurement jusqu'à quel point vont les choses dans de nombreux domaines. Ce XIX^e siècle, en effet, a été celui durant lequel on soutenait cette conception qu'un authentique savant ne pouvait absolument pas adhérer aux représentations puériles et absurdes des anciennes religions. Ce que celles-ci avaient conservé – et nous aurons encore à voir comment elles l'ont conservé –, on le considérait comme des enfantillages. Le signe d'un esprit éclairé, c'était d'avoir dépassé l'hypothèse d'un être doué d'âme et aussi celle de différences particulières entre les hommes et les animaux. Non seulement on recherchait une liaison physique entre les humains et les animaux, en fait on s'efforçait de montrer que les premiers ne sont rien d'autre que des animaux qui ne se distinguent que peu des autres, pas plus que les animaux entre eux. C'est cela qui importe particulièrement aux gens, et on établissait dans cette perspective non seulement une histoire naturelle, mais aussi des psychologies, une science de l'âme. Il suffit de puiser ici dans ce qui provient de gens qui, au XIX^e siècle, donnaient le ton, pour voir jusqu'à quelles conceptions les hommes sont en réalité parvenus.

J'ai ici sous les yeux un livre ; un livre qui, en quelque sorte, est le représentant de conceptions profondément radicales du XIX^e siècle. Il parle en effet de l'âme, et plus précisément de l'âme de l'homme. Et dans ce livre, on tente de prouver autant que possible que l'âme de l'homme est quelque chose dont seuls les sots ont parlé dans le passé, et parlent encore aujourd'hui. Le livre a été écrit en 1865, mais ces opinions se sont propagées, bien que certains disent aujourd'hui qu'elles sont dépassées ; elles ne le sont pas, on y baigne encore profondément par la vie culturelle et la vie du sentiment. Le livre parle de l'âme humaine, mais ce à quoi il attache de la valeur, c'est à montrer que l'âme animale est identique à cette âme

humaine. On trouve notamment, à la page 185, une charmante définition des femmes et des hommes. Les femmes, dit l'intéressé, représentent plutôt, de par leurs singulières caractéristiques, la tendance au spiritualisme, les hommes plutôt la tendance au matérialisme.

Et la chose est présentée de telle façon que le spiritualisme est donc une faiblesse féminine ! Puis il constate que certains psychologues, des cerveaux brûlés, parlent encore d'un moi, d'un moi qui distingue l'homme de l'animal. Mais il dit joliment : le chat par exemple montre que lui aussi dit : Je. Il a la même conscience du moi – selon son expression – que nos psychologues fumeux et suprasensibles, car la conscience du moi du chat ne se distingue absolument pas de la conscience du moi des humains. – Vient ensuite un passage cité d'après un autre livre, avec lequel notre auteur est complètement d'accord. Je vais vous lire ce passage, et je vous prie de m'excuser si dans son ensemble le langage n'en est pas tout à fait convenable. Mais ce n'est pas ma faute, c'est celle de la philosophie qui s'est formée sous une pareille influence, et c'est vraiment la philosophie qui veut transmettre à l'avenir des impulsions vivantes, la philosophie qui prétend être aujourd'hui la seule et l'unique qui soit digne d'un homme. Voici le passage : « Les théologastres et les métaphysicuiستres de notre époque prétendent aussi que l'homme est le seul animal religieux ; c'est on ne peut plus faux, et cette erreur est toute pareille à celle de ces voyageurs qui concluent de l'absence de culte organisé à l'absence de religion chez certaines peuplades sauvages ; dans une grande partie de la série animale, même parmi les mollusques, on trouve des indices de fétichisme et d'astrolâtrie. »

On trouve donc chez les mollusques et chez les autres animaux des indices de fétichisme et de culte des astres. « Les plus rapprochés de l'homme se livrent à un véritable polythéisme anthropolâtrique. Notre chien domestique aboie à la lune et hurle d'une manière toute particulière au bord de la mer, et on le voit en mainte occasion faire usage de la seule eau lustrale qui soit à sa disposition et accomplir des rites plus ou moins obscurs. Qui pourrait prouver qu'il n'y a jamais eu de grand prêtre parmi les chiens ? Qu'est-ce qui aurait pu dégrader ce pauvre animal au point de lui faire lécher la main qui le frappe, si ce n'étaient des idées religieuses et des superstitions ? Comment expliquer, sinon par une anthropolâtrie profonde, la soumission volontaire de tant d'animaux plus forts et plus agiles que l'homme ? À la vérité, on nous dira que fort souvent l'animal croque son dieu ; mais *primus in orbe deos fecit timor* (« la première, la crainte créa les dieux dans le monde)... Et d'ailleurs, les sectateurs de plusieurs religions mangent bien le leur ! »

Le livre qui se déclare d'accord avec cette conception a pour titre *Matérialisme et spiritualisme*, et il est de Leblais [{119}](#) ; mais un homme en a rédigé la préface, qui est l'auteur de toute une série d'ouvrages, qui fut élu à l'Assemblée Nationale en 1871 et, la même année, devint membre de l'Académie ; le même Littré [{120}](#), élu vraiment parce que connu dans le monde entier, a écrit la préface de ce livre, qui parle de l'âme humaine et ne fait que formuler en termes clairs ce qui, au fond,

anime aujourd'hui de nombreuses âmes. Ce qui vient seulement du fait que l'on est très peu enclin à observer la vie lorsqu'on ne voit pas de quoi il s'agit dans l'évolution de l'humanité, au grand regret de celui dont le regard va au-delà des apparences.

Je voulais par là vous montrer un exemple qui n'est nullement isolé de l'existence de conceptions matérialistes dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

Et maintenant, demandons-nous : de telles conceptions restent-elles sans signification pour la vie extérieure ? N'y pénètrent-elles pas peu à peu ? Ne lui donnent-elles pas empreinte et forme ? – On m'a justement envoyé hier un livre du jeune Suisse Albert Steffen [{121}](#) dans lequel sont décrits en quelque sorte certains courants que son auteur a pu remarquer à notre époque – qu'il a pu remarquer parce qu'il est d'une certaine façon pénétré des impulsions qui jouent au sein de la science de l'esprit, il est en effet notre membre – et qui sont décrits là où le jeune Steffen montre un peu ce que peut vivre intérieurement un homme qui laisse agir sur lui les effets du matérialisme dans la forme sociale que prend le monde.

Un personnage de ce roman – *Der rechte Liebhaber des Schicksals* (« Le véritable amant de la destinée ») [{122}](#) –, qui s'appelle Artur, rédige une petite partie de l'histoire de sa vie dans un but déterminé. C'est certes un fragment du roman, mais qui décrit beaucoup de ce qui aujourd'hui traverse la vie de ses pulsations. Artur donc décrit un fragment de sa vie, de cette vie qui s'est écoulée au moment justement où le matérialisme s'empare de l'humanité et donne forme au social :

« À vingt et un ans, je vins pour la première fois dans une grande ville (non pas celle où j'habite maintenant), pour y commencer mes études.

Le jour même, j'allai regarder les rues. Il pleuvait. Tout était obscur et sale. Les hommes avaient, l'un comme l'autre, la même démarche indifférente et hâtive. Je me sentis aussitôt la proie d'un vide intérieur. Je m'arrêtai près d'un mur couvert d'affiches, pour voir où je pourrais passer la soirée. Je lus une annonce qui appelait à une réunion contre l'alcool. Un homme muni d'un pot de colle survint et colla par-dessus une réclame pour de la bière en bouteilles. » Voilà bien un signe de notre temps ! – une affiche pour l'anti-alcoolisme, et collée par-dessus une publicité pour une marque de bière.

Je pris tout à coup conscience de l'ambiance qui s'était emparée de moi depuis que je me trouvais dans cette ville : il était insensé de vouloir améliorer les hommes.

Des invalides se tenaient à gauche et à droite dans la rue. Mais personne n'avait le temps de réfléchir à leur malheur. Des femmes passaient, se proposaient, et personne ne manifestait ni pitié, ni indignation. Il me parut soudain presque surprenant que les commerçants ne sortent pas de leurs magasins, fracassant tout et criant : qu'importe cela ? – Mais ensuite je compris que les humains ne

désespéraient pas, uniquement parce qu'ils étaient pour cela trop ordinaires, trop retors, trop voleurs. Ils connaissaient déjà beaucoup trop bien cette ruelle.

Et moi, étais-je donc désespéré ? – Je dois confesser que je m'emplissais avidement de l'atmosphère de cette rue. Frissonnant d'une volupté mortelle, je m'ouvrais à la certitude que tout va à sa perte. Les êtres humains que je rencontrais portaient distinctement les signes de la dégénérescence. Des maisons émanait la putréfaction. Le ciel gris même semblait porter, descendant de ses nuages, quelque chose de lourd et d'inéluctable.

Ce sentiment se fit en moi de plus en plus puissant. Dans cet état d'âme, je recherchais presque inconsciemment des rues de plus en plus sombres. Je me trouvais dans des cours pleines de toutes sortes d'ordures. Glissant un regard vers des fenêtres, je vis des crimes affreux. Je lisais les papiers que des escrocs et des entremetteuses me glissaient dans les mains. Finalement, je montai dans un de ces camions qui filaient avec violence à travers les rues. Je fermai les yeux. Le grondement de la course me traversait comme l'hymne de la mort lui-même.

Tout à coup, le véhicule s'arrêta. Je me penchai et entendis quelques mots qui rendaient un son indifférent. On emportait mort un enfant qui traversait la rue et avait été happé par une roue. Le trajet continua.

À partir de ce moment, quelque chose en moi resta paralysé. Je pouvais maintenant percevoir ce qui se passait d'horrible dans cette ville, sans être effrayé, indigné ni écoeuré. Cela me semblait tout à fait naturel.

Plus encore : il me fallait me moquer de toute personne qui voulait y changer quelque chose.

Pouvait-on se mouvoir autrement dans cette fièvre faite de faim, de soif et d'avidités ?

Mon père est issu d'une famille de pasteurs. Il a étudié les sciences de la nature et en a assimilé les résultats avec un grand enthousiasme. Elles l'ont rendu clair, exact, généreux et au vrai sens du mot : humain. Il consacra toute sa force à l'investigation du monde sensible. Il ne se souciait pas du monde suprasensible. Tout au moins n'ai-je rien perçu de son existence à travers lui.

Dans mon enfance, je m'étais assimilé sa conception du monde sans examiner si son enseignement pouvait être exclusif, comme justement un enfant admiratif reçoit de son père la vérité. Mais je ne possédais pas encore sa fermeté de caractère, acquise grâce à la vie, je ne possédais plus, héritée des ancêtres, la religiosité qu'il reniait, et qui pourtant était présente en lui. Je ne pouvais plus puiser dans ces réserves. On ne m'avait enseigné dans ma jeunesse aucun usage pieux qui eût enrichi et approfondi mon âme et aurait pu continuer d'agir en moi. »

Et maintenant, rappelez-vous comment j'ai dit souvent – je l'ai exposé depuis des années : la première génération pourra encore vivre avec le matérialisme,

parce qu'elle est encore sous l'impression spirituelle des ancêtres ; mais la suivante dégénérerait et se corromprait sous l'influence du matérialisme. Il est heureux – si toutefois pareille chose peut donner lieu de se réjouir – que cela se retrouve aussi dans la littérature.

C'est pourquoi peut-être – poursuit-il – l'effet produit sur moi par les connaissances scientifiques fut autre que sur mon père. Son héritage intérieur l'empêchait d'appliquer à la vie le savoir qu'il avait acquis. Chez moi, il en allait autrement. Chez moi, cette seule journée avait le pouvoir de faire prendre à ma volonté un cours opposé.

Mon père, comme il le disait, ressentait une satisfaction intellectuelle à penser qu'après la mort l'être humain se dissout et n'existe plus. En moi, cette certitude – car c'est ce qu'elle semblait être – faisait naître une sorte d'impulsion à me détruire moi-même, accompagnée de sécheresse de cœur et de convoitises criminelles.

Ce soir-là, j'étais devenu vide, insensible et cruel et je ne disais pas non à ces tendances. »

Je vous ai montré récemment que même dans ses concepts l'humanité moderne est cruelle. Et maintenant nous lisons ici :

« Ce soir-là, j'étais devenu vide, insensible et cruel et je ne disais pas non à ces tendances. Dans le temps qui suivit, je vécus débarrassé de tout scrupule. Et justement parce que ce que je faisais ne venait pas d'une pulsion que je n'eusse pas maîtrisée, mais d'une certaine logique et d'une force de volonté, mon exemple avait un effet doublement corrupteur. Je savais cela. J'étais purement méchant. »

Il raconte alors comment, étant entré dans une compagnie d'êtres malfaisants, il y introduit un autre, etc. Vous pouvez le lire vous-mêmes. Je voudrais seulement vous rendre attentifs à un autre détail, parce qu'il est caractéristique. Un certain nombre de personnes connues d'Artur sont là rassemblées, des gens qui sont tout à fait « dignes d'honneur », et qui même, dans leur milieu, veulent faire de très bonnes choses. Mais Artur est obligé de s'esquiver et se retrouve alors assis seul à une table.

« Peu de temps après, un monsieur vint s'asseoir en face de lui, dont le visage le frappa, parce qu'il montrait une singulière similitude avec le sien. Il était pâle, maigre, rasé de près, d'une coupe qui rappelait un peu plus une sorcière.

« Un colporteur entra, assujettit son lorgnon et déploya avec la prestesse d'un escamoteur un lot de cartes postales d'abord devant Artur, puis devant l'étranger, ce faisant ne regardant pas les cartes qu'il lui tenait sous le nez, mais son visage, comme pour y lire ses chances. Artur se détourna écoeuré. Mais l'étranger les examina longuement et en choisit dix qu'il rassembla et déchira. « On ne devrait rien donner à ces gens », dit-il à Artur là-dessus. « À coup sûr, il commandera deux séries de celles que j'ai achetées. C'étaient les plus répugnantes. Mais je voyais ici tant de couples d'ouvriers convenables que j'ai eu peur qu'il les leur

montre.

— Comment peut-on regarder de telles images ? dit Artur.

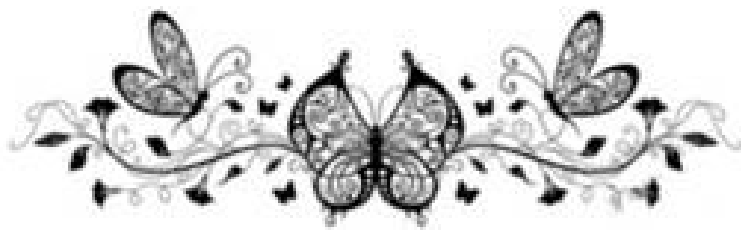
— Abandonnez-vous un instant sans résistance à l'atmosphère qui règne ici, et vous verrez que dans votre âme des personnages prennent forme qui se meuvent juste aussi laidement que ceux des cartes postales. Que sont aujourd'hui nos lieux de plaisir, sinon des enfers ? Il suffit d'examiner ses sentiments quand on les quitte : fumée, brouillard, des filles. On n'emporte rien de noble.

— Mais pourquoi donc êtes-vous dans ce lieu dangereux ? demanda Artur.

— Parce que je tiens pour nécessaire que quelqu'un soit ici qui est écoeuré. La pensée de la nécessité de l'écoeurement à notre époque m'est venue il y a quelques jours dans une galerie où étaient rassemblés des vases grecs. Les Grecs n'avaient pas besoin de l'écoeurement pour accéder à la beauté. D'emblée ils vivaient en elle. Mais nous, nous avons besoin de l'écoeurement si nous voulons être en plein dans la vie, pour apprécier le monde à sa valeur, pour atteindre à l'esprit en nous, pour protéger le dieu en nous. Chez les Grecs, il en allait autrement : lorsqu'ils s'abandonnaient à la vie, ils accomplissaient en même temps les lois de l'esprit. On n'avait pas besoin de constamment se défendre et s'armer. L'œuvre des hommes alentour rendait beau : les édifices, l'art, les mœurs, les outils, jusqu'au moindre objet. Nous, nous sommes enlaidis par tout ce qui nous entoure : les rues, les affiches, les cinématographes, la musique des opérettes, tout nous vide intérieurement, tout détruit. »

Il faut étudier : comment vient à pénétrer dans le monde social ce qui vit tout d'abord dans le monde des pensées, dans la sensibilité ? Et il n'est pas bon que nous dormions en ignorant la vie, que nous ne sachions pas ce qui en vérité a joué sur le sol de cette vie avant qu'en soient apparues les ultimes conséquences. Car finalement, un homme qui s'est ouvert à la science de l'esprit donne une bonne description de cette vie, parce qu'il a un œil qui la perçoit.

C'est de ces choses que nous continuerons à parler demain.



NEUVIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 26 novembre 1916

L'un des reproches faits à notre science de l'esprit par certains théologiens et par ceux qui croient se tenir sur le terrain du christianisme, mais ne le comprennent pas correctement, c'est que notre science de l'esprit fait valoir des vérités au sujet d'un grand nombre de hiérarchies englobant des entités présentes dans le monde spirituel et se situant à un niveau supérieur à celui de l'homme. Nous parlons en effet, vous le savez, de hiérarchies spirituelles qui comprennent les *Angelot*, les *Archangeloï*, les *Archaiï*, les *Exousiaï*, et ainsi de suite ; et nous parlons de ces règnes des mondes supérieurs, suprasensibles, exactement comme nous parlons du règne animal, du règne végétal, du règne minéral, du règne élémentaire, et ainsi de suite, dans le champ du monde terrestre. Il nous est également clair que la vie de l'homme se déroule en deux phases. L'une s'écoule entre la naissance et la mort. Pendant cette vie ou du fait de cette vie, l'homme descend du monde suprasensible vers les règnes présents dans son environnement physique : règne humain, règne animal, règne végétal, règne minéral, etc. L'autre phase de sa vie commence quand il franchit le porche de la mort. Il s'élève alors vers les règnes supérieurs, échelonnés de bas en haut comme les autres le sont de haut en bas, monte vers les règnes des *Angeloï*, des *Archangeloï*, des *Archaiï*, etc.

Celui qui aujourd'hui croit être sur le terrain du christianisme, mais justement ne le comprend pas, critique tout particulièrement cette conception des entités placées entre les humains et la divinité très loin au-dessus de l'homme, très loin aussi au-dessus des Anges, des Archanges, etc., et qui se situent dans ce monde suprasensible. Celui-là, en particulier, qui croit avoir spécialement progressé dans sa conception chrétienne parlera facilement de la régression vers un polythéisme du passé ou vers une sorte de paganisme, comme on dit, que représente cette connaissance des hiérarchies spirituelles et de leurs entités. Car – ainsi parle-t-on – la tâche de l'homme d'aujourd'hui est précisément de ne rien insérer entre lui-même et la divinité, mais de vivre dans le monde, de fixer son regard sur ce qui s'offre dans le champ du sensible, et de trouver ensuite directement le chemin qui mène à la divinité, sans passer par la médiation que constituent les Anges, les Archanges, etc. Et plus d'un croit qu'il est particulièrement noble de se trouver en face de son propre dieu, en l'absence d'un intermédiaire.

On peut aujourd'hui entendre exprimer dans de nombreux milieux cette

objection contre la science de l'esprit. Elle témoigne combien, dans les cercles où justement elle est faite, il n'existe absolument aucune connaissance des besoins spirituels de notre temps précisément. Car que l'homme puisse se représenter son dieu, cela ne dépend vraiment pas du fait qu'il se l'imagine, mais bien de la capacité qu'il en a réellement. De notre point de vue, nous devons poser cette question : que se représentent en fait ceux qui se représentent leur dieu en disant : nous ne voulons d'aucun autre esprit qui soit un intermédiaire, nous voulons nous élever directement de notre âme jusqu'à notre dieu – que se représentent ces hommes ? Lorsqu'ils parlent de Dieu ou lorsqu'ils pensent à lui, se représentent-ils vraiment Dieu ? Se représentent-ils ce que l'on doit penser de Dieu lorsque l'être humain parle légitimement de son dieu ?

Non, ce n'est pas cela qu'ils se représentent, c'est tout autre chose. Lorsqu'on passe en revue tous les concepts se rapportant à cette représentation que ces hommes se font de leur dieu, qu'est-ce donc qu'ils se représentent ? Rien d'autre que l'entité d'un Ange, d'un *Angelos* ; et tous ceux qui disent élever le regard directement de leur âme à Dieu n'atteignent que jusqu'à l'Ange. Recherchez toutes leurs descriptions – si élevé qu'en soit le langage –, vous trouverez qu'ils ne décrivent rien d'autre qu'un Ange ; et tout ce qu'ils disent exprime une unique exigence : on ne doit se représenter rien de plus élevé qu'un Ange lorsqu'on parle de Dieu. Par exemple : ce qu'on appelle le Dieu des protestants aujourd'hui, et dont on parle tant dans les milieux protestants précisément, c'est un *Angelos*. Car ce qui importe, ce n'est pas de s'imaginer qu'on a trouvé le chemin qui mène à Dieu, c'est ce qu'on a réellement trouvé au bout de ce chemin. Et par cette voie, on ne trouve que son *Angelos*. Je dis : *son Angelos*, et cela est important. En effet, lorsque nous n'envisageons tout d'abord que les entités des hiérarchies inférieures : *Archai* – que nous nommons aussi les Esprits de la personnalité –, *Archangeloi* : Archanges, *Angeloï* : Anges, ensuite vient l'homme, puis le règne animal, puis le règne végétal, puis le règne minéral.

Archai	Esprits de la personnalité
Archangeloi	Archanges
Angeloï	Anges
Homme	
Animal	
Plante	
Minéral	

Lorsque nous considérons ces êtres de rang relativement inférieur, il nous suffit de nous remémorer certaines choses que nous avons déjà exposées antérieurement pour savoir que les Archées, les Esprits de la personnalité, sont

aussi les Esprits du temps. Ce sont les régents de toute une époque, de l'esprit qui vit durant une époque. Nous vivons aujourd'hui dans un contexte spirituel différent de celui des anciens Grecs ou des anciens Romains parce que nous sommes sous la régence d'un autre Esprit du temps, qui est déjà une entité d'un très haut rang. Puis nous avons en outre les êtres que nous nommons les Archanges. Ils ont pour vocation de faire régner l'harmonie entre les humains sur terre. C'est pourquoi ils sont ceux qui guident et dirigent en un certain sens les ethnies. Les Anges, qui se trouvent directement au-dessus de l'homme, le conduisent à travers le porche de la mort, si bien qu'en quelque sorte l'Ange se tient à ses côtés, de la mort jusqu'à sa nouvelle naissance, et le conduit à nouveau vers sa nouvelle vie. Les Anges ont pour vocation de conduire chaque individualité humaine à travers les vies terrestres successives.

Nous descendons ensuite jusqu'à l'homme lui-même. Tel qu'il est aujourd'hui sur terre, il ne se remémore dans son corps physique que sa vie terrestre. La mémoire des Anges s'étend beaucoup plus loin : car c'est uniquement parce qu'elle atteint beaucoup plus loin qu'ils peuvent guider et diriger les vies terrestres successives de l'homme. Mais le théologien moderne ne se représente même pas exactement l'Ange, parce qu'il néglige la faculté qu'a celui-ci de guider l'individualité à travers les vies terrestres successives. Lorsque nous envisageons qu'avec les Archanges seulement nous avons affaire à des entités qui gèrent des ensembles de rapports humains, et qu'avec les Esprits du temps nous avons affaire à des entités qui régissent des rapports humains à travers de longs espaces de temps, mais qu'avec les Anges nous avons affaire à des entités qui régissent essentiellement la vie de l'être humain isolé – en gardant ceci présent à la mémoire, nous reconnâtrons que c'est en raison d'un égoïsme dissimulé que les hommes veulent s'élever directement jusqu'à leur dieu ; car en vérité, et bien qu'ils ne veuillent pas l'admettre, ils veulent ne s'élever que jusqu'à *leur* dieu, jusqu'à leur propre Ange.

Cela est d'une grande importance pratique, d'un grand poids, car il y a là un certain germe, un germe qui réside dans le fait que les humains parlent d'un dieu, mais que ce n'est là qu'un phantasme. Car en vérité, en s'abandonnant à ce phantasme, chacun parle de son propre dieu, c'est-à-dire de son Ange. La conséquence en est qu'au cours des temps, chaque homme vénère son propre dieu, c'est-à-dire son Ange. Et nous voyons combien puissant est le besoin des humains de vénérer chacun son dieu. Que les hommes se rencontrent dans la pensée des dieux qui sont communs à tous, voilà qui est devenu bien rare à l'époque moderne. N'en vouloir appeler qu'à son propre dieu est une chose de plus en plus manifeste. La race humaine est atomisée. La seule chose qui subsiste, c'est le mot « Dieu », le même pour les hommes qui parlent la même langue ; mais ce mot unique représente pour chacun quelque chose de différent, à savoir son propre Ange. On ne s'élève même pas jusqu'à l'Archange, qui dirige des communautés humaines.

À la base de ce fait, il y a un égoïsme caché que les humains ne veulent pas

s'avouer. En ne perdant pas ce fait de vue, nous avons exprimé un élément de poids, car l'homme vit en fait dans le mensonge lorsqu'il n'avoue pas : j'élève les yeux vers mon Ange – et qu'il dit : j'élève mon regard vers le Dieu unique. – Il vit dans une représentation nébuleuse, c'est-à-dire dans une illusion, dans une *mâyâ* intérieure. Cela a des conséquences importantes : du fait que l'homme s'abandonne à cette illusion intérieure, il se passe quelque chose de bien déterminé. Car en nous abandonnant à des phantasmes, nous ne modifions pas les réalités spirituelles qui interviennent aussi réellement à la suite de ce que nous représentons, que ce soit juste ou non. Du fait que l'homme, en réalité, n'élève son regard que jusqu'à son Ange, mais ne se l'avoue pas et croit qu'il contemple Dieu – alors que son regard ne s'élève même pas jusqu'à un Archange –, il étourdit en un certain sens son âme par cette représentation non véridique. Et cet engourdissement de l'âme est présent aujourd'hui de façon générale.

Mais il a pour l'évolution actuelle de l'humanité des conséquences extrêmement néfastes. Car il comprime, il obscurcit le Je, et d'autres puissances s'insinuent dans l'âme qui ne doivent pas y agir. C'est-à-dire qu'à la place de l'Ange que l'on voulait tout d'abord vénérer, mais que l'on baptise du nom de « Dieu », se glisse l'Angelos luciférien, et l'on en vient peu à peu à vénérer non pas l'Ange, mais l'Angelos luciférien. Seulement, la pente qui conduit l'homme vers le bas est toute proche ; il est alors tout près de renier Dieu dans sa totalité, c'est-à-dire son Ange – ce qui est toujours lié au reniement du véritable Je humain, comme je vous l'ai exposé à propos du livre *Matérialisme et spiritualisme*, où Leblais affirme que le chat a un moi tout aussi bien que l'homme, et où il parle du « grand prêtre du chien ».

Il nous faut donc absolument comprendre que sous bien des rapports, à la question : qui est responsable du matérialisme de notre temps ? – il faut répondre : les religions sont responsables, les confessions religieuses qui obscurcissent la conscience humaine et à la place de Dieu mettent un Ange auquel se substitue l'Ange luciférien qui lui correspond. Et cet Ange luciférien conduira bientôt l'homme au matérialisme. Tel est le lien mystérieux entre les confessions religieuses orgueilleuses, égoïstes, qui ne veulent pas entendre parler de ce qui est supérieur à l'Ange, mais dans leur présomption sans mesure disent qu'elles parlent de « Dieu », alors qu'elles ne parlent que d'un Ange, et pas même de façon complète. Cet orgueil démesuré, qui est encore souvent qualifié d'humilité, c'est lui qui, pour finir, a obligatoirement engendré le matérialisme.

Lorsque nous réfléchissons à cela, nous entrevoyons un enchaînement significatif. La tendance au matérialisme naît de l'interprétation erronée qui de l'Ange fait Dieu. Il y a à la base un égoïsme inconscient qui s'exprime dans le fait que l'homme dédaigne de s'élever à la connaissance du monde spirituel, qui s'exprime aussi dans ce fait qu'il croit pour ainsi dire trouver par lui-même seul, directement, le lien avec son dieu. En considérant ce que je vous indique par là, vous portez le regard sur beaucoup de choses qui interviennent à l'heure actuelle. Contre cette fausse compréhension de Dieu, il n'y a qu'un remède : reconnaître

l'existence des hiérarchies spirituelles. Car on sait alors que les actuelles confessions religieuses ne s'élèvent pas au-delà de la hiérarchie des Angeloï.

Lorsque nous considérons cela, nous nous trouvons plus ou moins au niveau de la vie de la conscience que l'homme développe ; mais en l'homme, beaucoup de choses aussi vivent inconsciemment, ou ne sont pas clairement conscientes. Et nous pourrions nous dire maintenant : le lien de l'homme avec son Ange est bien réel, mais celui d'un homme avec la hiérarchie des Archanges, avec la hiérarchie des Archées, l'est aussi. La fausse interprétation de l'Ange, qui est plus ou moins consciente, conduit aussi, plus ou moins consciemment, à la conception du monde matérialiste ; non pas chez l'individu isolé, mais elle y conduit progressivement au cours de l'époque. Là, nous sommes encore tout à fait, pour ainsi dire, dans ce qui se déroule consciemment dans l'âme. Mais dans le rapport qu'a l'homme avec la hiérarchie des Archanges, nous ne sommes plus du tout au niveau où l'homme sait beaucoup de choses ; il en parle certes parfois beaucoup maintenant, mais il en sait peu. Nous avons certes aujourd'hui les confessions qui s'adressent non pas à la hiérarchie des Archanges, mais très fréquemment à un *unique* Archange ; non pas les confessions expressément formulées, mais l'inclination affective pour l'un ou l'autre des Archanges. Au XIX^e siècle, elle a porté des fruits très abondants dans un domaine au moins : dans l'apparition des idées nationalistes, qui reposent inconsciemment sur l'ignorance de la collaboration des Archanges entre eux, et toujours sur l'attachement éprouvé pour un seul. Cela repose sur un égoïsme analogue, mais collectif, à celui qui lie l'homme à un Ange unique.

On pourrait aussi vouloir décrire ce qui vient s'ajouter à cet égoïsme collectif, à cet attachement à un seul Archange, comme le matérialisme vient s'ajouter consciemment à la fausse interprétation de la nature de l'Ange. Mais là, on pose déjà le pied sur un terrain glissant, et c'est une chose qu'à notre époque justement il n'est guère possible de commenter.

Les rapports de l'homme avec les Archées, avec les Esprits du temps, sont encore plus obscurs. Ils se situent en quelque sorte dans de très grandes profondeurs. Les humains ont avec leurs Anges au moins un certain rapport, même s'ils ne l'avouent pas, car quand ils disent : je crois en Dieu – ils l'admettent, bien qu'en le falsifiant. Les hommes veulent au moins être en rapport avec les Anges. Ils ont par leur sentiment, par leur sensibilité, un rapport avec les Archanges du fait qu'ils confessent un lien par le sang ou un autre de cette nature ; mais c'est un rapport aujourd'hui falsifié. Ce qui conduit à des déviations que, comme je le disais, je ne veux ni ne puis décrire aujourd'hui. On en vient à des déviations analogues dans le rapport avec les Esprits du temps.

Mais là aussi, en règle générale, les humains s'attachent à un Esprit du temps qui se présente à eux justement comme l'esprit de leur époque. Songez seulement à la façon dont nous tentons, à l'aide de la science de l'esprit, de neutraliser ces représentations égoïstes, égoïstes par rapport au temps, en décrivant les périodes successives avec leurs caractéristiques, et en les laissant agir sur nous, afin

d'élargir en quelque sorte notre cœur et notre âme, qui s'ouvrent à toute l'évolution terrestre et même à l'évolution du Cosmos tout entière, pour acquérir, au moins en pensée tout d'abord, un lien avec les différents Esprits du temps. Mais les hommes ne veulent pas de cela aujourd'hui. Et il faudrait dépeindre beaucoup de ce qui a été esquissé hier si l'on voulait décrire les déviations auxquelles parviennent les humains par l'égoïsme à l'égard de l'Esprit du temps. En puisant à une œuvre poétique, j'ai pu vous donner un tableau bien gris du présent immédiat, et qui constitue une excellente description. De telles déviations sont liées à ce rapport faux avec l'Esprit du temps. Mais en abordant ces déviations vis-à-vis de l'Esprit du temps, nous touchons à des domaines très importants.

Lorsque l'homme, en baptisant son Ange du nom de « Dieu », parvient à l'Ange luciférien, c'est là une déviation de la foi, de la confession, de la conception du monde, une déviation en quelque sorte individuelle. La suivante peut être celle de peuples entiers ; mais elle reste toujours partagée par les hommes, et les conséquences qu'elle entraîne sont celles d'égarements au niveau humain. Mais lorsque nous allons jusqu'à l'Esprit du temps et que nous nous égarons par rapport à celui-ci, nos déviations atteignent jusqu'au Cosmos. Il existe un mystérieux rapport entre les déviations vis-à-vis de l'Esprit du temps et les débuts de fautes à l'égard du Cosmos dont l'homme se charge. On ne voit pas ce rapport dès lors qu'on se refuse à tout regard dépassant le niveau de *l'Angelos*. Ce que je dis là, que chacun le prenne comme il pourra. Ces paroles sont puisées à la science de l'esprit et à des investigations très profondes, mais il me faudrait parler pendant des mois si je voulais exposer le contenu de ces investigations dans tous les détails.

Les déviations commises par l'homme à l'égard de l'Esprit du temps se heurtent aux événements cosmiques, et de ceux-ci émane un contre-choc. Et la conséquence du fait que maintenant des événements cosmiques pénètrent dans la vie humaine, sous forme de débuts tout d'abord, c'est une décadence qui peut atteindre jusqu'au corps physique, en d'autres termes : maladie et mortalité, et tout ce qui s'y rapporte. Dans un temps qui n'est pas tellement éloigné, l'humanité se convaincra peut-être que certainement, par bien des choses accomplies sur le plan physique qui peuvent atteindre jusqu'à l'Esprit du temps, elle fait pénétrer dans l'évolution du monde des forces destructrices dont les effets peuvent aller jusqu'à la maladie et à la mort. Si vous vous demandez en quoi, selon les clartés que vous avez acquises, bien des choses peut-être de ce qui se passe précisément de notre temps ne pourraient pas être une déviation à l'égard de l'Esprit du temps, vous vous donnerez à vous-même la réponse concernant des rapports profonds allant jusqu'à la maladie et à la mort, par lesquelles une compensation peut être créée à bien des péchés que l'homme commet à l'égard de l'Esprit du temps.

On peut très bien savoir que les gens très intelligents ne font naturellement que rire quand on parle comme je viens de le faire. Car de par leur conception scientifique du monde, ils savent bien que c'est absurde de croire que ce qu'un

homme, que ce que des hommes font dans leur situation pourrait provoquer des événements de nature élémentaire. Mais le temps n'est pas loin où ils le croiront, pour la simple raison qu'ils le verront.

Pour accéder à une conception du monde véritable, apte à porter la vie humaine, le sérieux fait défaut à notre époque. C'est pourquoi l'une des premières choses exigées de celui qui trouve l'accès de la science de l'esprit, c'est de développer ce sérieux de la conception du monde et d'approfondir un peu le cheminement de l'évolution. Nous avons souvent souligné que l'évolution de la Terre n'a en fait pris un sens que grâce au Mystère du Golgotha, et nous avons aussi jusqu'à présent exposé bien des choses qui montrent le Mystère du Golgotha dans une lumière significative. Mais il faut, si l'on veut comprendre toute la signification de ce Mystère du Golgotha, en donner des caractéristiques de plus en plus précises. On peut demander aujourd'hui : oui, comment en fait l'âme humaine parvient-elle au Christ ? Et l'on peut dire, puisque le Christ est bien entendu un être supérieur à tous les Archées, qu'il faut trouver le chemin qui mène au Christ. Car sur la voie que suivent aujourd'hui les confessions religieuses ordinaires, ce n'est pas le Christ que l'on trouve, mais tout au plus un Ange, comme nous l'avons vu.

Au nom des différents *Angeloï*, et même encore de maint *Archangelos*, quand les entités lucifériennes ont pris la place de celles qui assurent le progrès, on peut se comporter comme le font les hommes aujourd'hui, mais au nom du Christ, on ne le peut pas. Car c'est une impossibilité absolue, une impossibilité de fait : deux hommes, deux ennemis, ne peuvent être l'un et l'autre des adeptes du Christ. Je pense qu'il n'est pas difficile d'admettre cela, c'est en quelque sorte une chose qui va de soi. On peut le comprendre lorsqu'on suppose qu'en prononçant le mot « Christ, Christ » ou « Seigneur, Seigneur » – ce que le Christ lui-même a déjà indiqué –, on ne pense qu'à son propre Ange ; ce qu'on ne peut pas faire lorsqu'on parle véritablement du Christ. La question peut donc se poser : oui, comment l'âme en vient-elle d'une manière générale à trouver le chemin du Christ ? Pour s'informer de cette question, on peut emprunter plusieurs voies. Nous allons aujourd'hui en prendre une qui se présente à nous naturellement à la suite de bien des considérations.

Les humains ne savent aujourd'hui que bien peu de choses du passé. Et surtout, ils ne savent pas pourquoi certaines choses sont transmises. Ils savent tout au plus qu'elles le sont, mais pourquoi elles le sont, ils le savent à peine. On nous transmet par exemple – et on peut le lire dans tous les livres exotériques possibles, notamment dans des ouvrages francs-maçons –, il nous est transmis que dans le passé il y avait des Mystères, que ces Mystères étaient en quelque sorte une institution secrète et qu'il y avait dans les Mystères – le mot l'indique déjà – des secrets qui l'étaient vraiment dans l'acception extérieure du mot. C'est-à-dire qu'à celui qui en avait trouvé l'accès, on transmettait des choses qu'il ne devait communiquer qu'à ceux uniquement qui, comme lui, appartenaient à ces Mystères ; et dans ces temps anciens, une règle stricte interdisait de trahir ces

informations. Cette règle est ainsi formulée : c'est la chose la plus condamnable qui soit, disait-on, que de prononcer devant une oreille non initiée un secret relevant des Mystères ; et c'était aussi un acte parmi les plus condamnables de la part d'un non-initié que de prêter l'oreille à un tel secret. Cette conception cultivée dans les Mystères, quand y régnait l'esprit d'autrefois, était rigoureusement mise en pratique. Pourquoi donc ? Pourquoi les choses se passaient-elles ainsi ?

Voyez-vous, on parle aujourd'hui beaucoup des Mystères, en particulier les gens qui veulent un peu briller en en parlant, qui veulent faire toutes sortes de beaux discours. En particulier là où, comme c'est souvent le cas dans la franc-maçonnerie actuelle, on parle de tels sujets sans en comprendre grand-chose, on commet beaucoup de sottises par des bavardages superficiels sans connaître grand-chose. On ne discerne absolument pas si l'on parle correctement, en connaissance de cause, ou bien si l'on ne fait que manier des mots. On peut faire à ce propos les expériences les plus singulières – je ne veux pas ici critiquer ni dénigrer, mais la chose est trop sérieuse pour ne pas être au moins esquissée. On peut, voyez-vous, faire par exemple l'expérience suivante : une personne est membre d'une de ces communautés qui s'intitulent aujourd'hui « confréries » et se disent gardiennes des Mystères ; cette personne – je rapporte des faits – vient vous trouver, s'informe précisément de ce qui l'intéresse apparemment, c'est-à-dire qui l'intéresse quant aux mots, mais à quoi elle ne comprend pas grand-chose.

Quelque temps après, on entend dire qu'elle a parlé ça et là de ces choses, et que ses paroles n'avaient pas grande valeur. C'est justement vis-à-vis de ceux qui sont corrompus aujourd'hui par certaines confréries occultes qu'il est d'une certaine façon quasiment tout à fait inutile d'en parler ; car ils ne s'intéressent pas à ce dont il s'agit réellement. C'est ainsi qu'on en est venu à ce qui suit : récemment, un orateur [{123}](#) et écrivain libre-penseur célèbre a publié un livre sur les secrets de la franc-maçonnerie ; un livre qui, bien entendu, ne contient que des platitudes – et ce sont ces platitudes que les gens qui appartiennent même aux confréries occultes prennent au sérieux.

Nous allons aujourd'hui évoquer en notre âme une caractéristique réelle des usages dans les Mystères, et qui s'est manifestée au cours de l'évolution humaine. Je l'ai souvent souligné pour vous : l'humanité a changé au cours de l'évolution, laquelle fut marquée par une césure importante à l'époque où le Christ passa par le Mystère du Golgotha. Si l'on veut mentionner un signe distinctif essentiel de cette évolution parmi d'autres, il faut dire : en remontant jusqu'à l'époque gréco-latine, notamment en allant au-delà du IV^e siècle avant J. -C., jusqu'aux V^e, VI^e, VII^e siècles – nous pouvons donc même en rester à la période gréco-latine, mais nous découvririons davantage encore si nous allions jusqu'à l'époque égypto-chaldéenne et surtout jusqu'à l'époque perse –, nous trouvons partout que toute parole dite par l'homme avait pour les autres une tout autre signification que par la suite, par exemple déjà aux VII^e, VIII^e siècles après le Mystère du Golgotha. La parole prononcée par l'un pour l'autre avait une tout autre signification au temps où l'âme avait encore d'anciennes facultés ataviques, qui pouvaient même aller

jusqu'à la clairvoyance, que plus tard, qu'aujourd'hui. La parole, le verbe avait, si je puis dire, une valeur suggestive de par sa propre force intérieure, car dans le mot lui-même résidait encore beaucoup de force divine, spirituelle, reçue en héritage. Quand l'homme parlait, l'Ange parlait en quelque sorte en même temps, inspiré par les hiérarchies supérieures.

Vous pouvez par là vous représenter que, dans ces temps anciens, ce qui était communiqué par la parole était tout autre chose qu'aujourd'hui. Nous n'avons certes aucune possibilité, même quand nous connaissons tous ces secrets, de parler comme on a parlé autrefois, parce que nous sommes obligés d'employer les mots tels qu'ils sont devenus du fait de la langue. Dans les mots en effet, nous avons des signes conventionnels. Nous ne pouvons plus aujourd'hui aller trouver quelqu'un et, avec la même force avec laquelle on pouvait encore parler aux III^e, IV^e, V^e siècles avant J. -C. en disant : « Ton Ange t'aime » –, faire passer dans l'âme une légère vibration qui était une force thérapeutique. On ne peut plus faire cela aujourd'hui, les mots ont été dépouillés de leur ancienne valeur suggestive, de leur force. Dans le passé, une force de communauté humaine passait d'une âme à l'autre quand les hommes se parlaient. Quand nous sommes rassemblés dans une salle, nous respirons le même air ; de même, quand autrefois les humains parlaient ensemble, une force spirituelle, une force communautaire vivait dans leurs paroles. Cela s'est perdu à mesure que l'évolution progressait. La parole a de plus en plus perdu sa nature divine.

Si vous gardez cela présent à votre regard, à votre regard spirituel, vous pourrez aussi vous dire qu'il pouvait certes exister des mots et des groupes de mots déterminés, des formules qui pouvaient exercer une plus grande action que d'autres prononcées sans intention particulière. Et ce sont ces formules parlées, dont l'efficacité dépassait de beaucoup le niveau habituel, qui se transmettaient dans les Mystères. Vous pouvez comprendre maintenant qu'il ne fallait pas les trahir ; car la connaissance de ces formules conférait à l'homme un grand pouvoir sur les autres, dont il ne devait pas abuser. C'est absolument une vérité réelle : lorsque l'ancien prêtre hébreu appartenant au Temple prononçait ce qu'on appelait dans la vie ordinaire « la Parole », mais dans une certaine combinaison des sonorités, lorsqu'il la prononçait de la manière juste – car dans ces temps anciens la force était liée à cette combinaison des sonorités –, ceux auxquels il parlait se trouvaient effectivement dans un autre monde, dans un monde spirituel, et cette spiritualité était réelle.

Vous pouvez donc comprendre que non seulement c'était un crime de prononcer ces formules mystérieuses à l'intention de celui qui ne devait pas les entendre, puisque par là on exerçait sur lui un pouvoir illégitime, mais qu'en outre il était interdit d'y prêter l'oreille, car on s'exposait au risque de tomber entièrement sous le pouvoir de l'autre.

Les choses ne sont pas aussi abstraites que certains veulent les dépeindre aujourd'hui, elles sont concrètes et réelles, les temps ont changé, et il faut prêter

l'oreille à ce changement. Depuis le Mystère du Golgotha, les mots n'ont plus cette importance, car vous le comprenez : la véritable liberté n'aurait pu naître parmi les hommes si les mots avaient gardé cette importance ; dans leur âme, les hommes n'auraient toujours été que le résultat en quelque sorte des paroles. Il fallait que les mots perdent cette force intérieure. Mais une autre force pénétra dans l'évolution de l'humanité qui, si elle acquérait un rapport juste avec les hommes, pouvait remplacer ce qui provenait autrefois des mots.

Les hommes du passé apprenaient à penser à partir des mots, et il n'y avait dans les temps anciens pas d'autres pensées que celles qui venaient des mots. Mais la force des pensées ne pouvait provenir des mots que si ces mots étaient ce que je viens de décrire. Par la suite, cette force disparut. Alors survint l'être qui pouvait la rendre aux pensées si elles s'emplissaient de sa substance, l'être qui pouvait dire : « Je suis le Verbe » – et c'est le Christ. Seulement, il faut que les hommes trouvent tout d'abord la voie sur laquelle le Christ peut prendre vie en leur âme. Le Christ est là. Nous savons que depuis le Mystère du Golgotha il est une force réelle.

Et maintenant où nous parlons du karma, nous allons montrer aussi son rapport avec le karma ; l'Ange n'est en relation qu'avec un seul être humain, mais le Christ peut avoir une importance beaucoup plus grande que les Archanges parce que non seulement il unit les hommes ici sur la terre selon l'Esprit du temps, mais parce qu'il unit les vivants et les morts, les âmes qui sont ici liées à un organisme, à un corps, et celles qui ont franchi le seuil de la mort. Mais pour cela il faut que nous apprenions un peu mieux à comprendre comment, selon l'esprit de notre temps, le Christ peut être trouvé, ou plutôt comment peut être trouvé un chemin qui mène au Christ. Car c'est de cette question que nous sommes précisément partis : comment l'homme d'aujourd'hui peut-il trouver le chemin qui mène au Christ ?

Avant toute chose, il est nécessaire que l'homme dépasse à nouveau cette vie égoïste limitée à son âme. Car c'est une vraie parole de l'Évangile – oh ! Tant de paroles qui se trouvent dans l'Évangile ne sont pas prises dans leur vrai sens parce qu'elles ne conviennent pas aux humains ! – une vraie parole de l'Évangile est celle-ci : « Là où deux sont réunis en mon nom, je suis présent parmi eux. » L'esprit de la mystique présomptueuse qui dit : je donnerai naissance au Christ dans mon âme – n'est pas l'esprit du christianisme ; c'est bien celui qui dit : « Là où deux sont réunis en mon nom, je suis présent parmi eux [{124}](#). »

Mais pour vous dépeindre l'esprit tout entier de cette parole en liaison avec l'idée des vies successives comme nous voulons le faire au cours de ces considérations, et pour le caractériser pour notre époque en le rattachant à l'ensemble de la vie que l'homme mène aujourd'hui du fait de son métier, il me faut aborder certains éléments caractéristiques de notre temps précisément ; car il est nécessaire de savoir comment dépasser ce qui, en l'homme, lui impose les limites de l'égoïsme. Il faut le dépasser tout à fait dans l'esprit de notre temps en

apprenant à connaître le Cosmos, avec lequel l'homme est en rapport, dont il est né, en apprenant à pouvoir penser le Cosmos dans son rapport avec l'homme.

Croyez-vous donc que les sciences de la nature peuvent aujourd'hui penser le Cosmos dans son rapport avec l'homme ? Rappelez-vous cette déclaration d'Herman Grimm {125} que j'ai souvent citée dans des conférences publiques : la science pense une sorte de mécanisme dans lequel l'homme ne peut absolument pas être inclus. – La conception scientifique du monde ne peut, aujourd'hui, penser l'homme dans sa relation avec le Cosmos, car pour le pouvoir, il faut d'abord regarder concrètement les choses. Aujourd'hui, quelqu'un construit une machine ; il le fait en croyant qu'en fait, il n'arrive rien sinon qu'il construit la machine, et que par ailleurs celle-ci produit quelque chose. Mais s'abandonner à cette croyance, ce serait fonder ce qui est aujourd'hui si généralement répandu, et qu'on peut qualifier de superstition négative. La superstition, c'est la croyance en des esprits là où il n'y en a pas ; mais on peut aussi ne pas y croire là où il y en a : c'est la superstition négative, à laquelle une nombreuse humanité s'adonne aujourd'hui sans le savoir tout d'abord, parce qu'on ne s'est pas encore habitué à penser dans une perspective morale, et dans l'ensemble des liens cosmiques, ce qui apparaît dans le cours de l'évolution humaine ; on pense aujourd'hui seulement d'un point de vue mécanique.

Prenons une chose – mais une qui soit caractéristique de notre temps, de façon analogue à beaucoup d'autres qui aujourd'hui régissent sous de nombreux rapports notre vie extérieure : la machine à vapeur. Quel rôle joue la machine à vapeur ! Que de choses sont régies par elle dans notre vie ! Réfléchissez seulement à tout ce qui ne se ferait pas si la machine à vapeur n'était pas là. Je ne veux pas dire que tout ce que l'homme a aujourd'hui doit être produit par elle – mais qu'aujourd'hui précisément, dans le sens du véritable esprit du temps, beaucoup de choses se font grâce à elle.

En fait, elle n'a vraiment été inventée qu'au XVIII^e siècle, car ce qui existait auparavant, ce n'étaient que des essais sans portée pratique. Ce qui est donc aujourd'hui très répandu, qui a une importance considérable, c'est la machine à vapeur – dont on peut dire qu'elle n'est devenue utilisable, que les essais antérieurs n'ont abouti à une utilisation qu'en 1719, grâce à Newcomen {126}, puis plus tard, grâce à James Watt {127}, en 1762. En fait, ce sont là seulement les deux noms qu'on peut prononcer quand on parle des inventeurs de la machine à vapeur, tout au moins dans le domaine où il est question aujourd'hui de machines à vapeur et de tout ce qui s'y rattache.

Eh bien, sur quoi repose donc la possibilité d'avoir des machines à vapeur, possibilité qui ne date pas encore de bien longtemps ? Sur quoi repose-t-elle ? Voyez-vous, 1769 – je vais maintenant dire une chose affreusement curieuse pour tout penseur scientifique –, 1769, l'année où Watt a en quelque sorte et pour la première fois élevé la machine à vapeur à son vrai niveau, c'est l'année qui n'est pas très éloignée de la conception du *Faust* de Goethe. Peut-être des relations

étranges vont-elles se révéler dans notre étude entre cette machine à vapeur et la conception du Faust, bien que ces deux faits soient très éloignés l'un de l'autre.

Mais pour cela, il nous faut tout d'abord évoquer en notre âme bien des choses qui sont liées à l'apparition de la machine à vapeur dans l'évolution de l'humanité. Sur quoi repose donc en fait la machine à vapeur ? Sur la possibilité que l'on a de créer un espace où l'on fasse le vide, ou dans lequel l'air soit raréfié. Toute possibilité de construire des machines à vapeur repose sur la création d'un espace où l'on fait le vide et qu'on peut utiliser pratiquement. Dans les temps anciens, passés maintenant depuis longtemps, on parlait de l'« horreur du vide ». On entendait par là quelque chose d'objectif, on voulait dire que l'espace veut toujours être rempli d'un contenu, que l'on ne peut en fait créer quelque chose de vide, que la nature a du vide une sorte d'horreur. Avant que l'on aborde la machine à vapeur, il fallut d'abord que disparaisse dans l'humanité cette croyance en l'horreur du vide, que la possibilité soit établie de créer un espace à peu près vide d'air, où l'air soit raréfié.

Il fallait chasser l'air de certains espaces. Ce ne sont pas des considérations d'ordre mécanique qui permettront en quelque sorte d'acquérir une nouvelle représentation cosmique morale vis-à-vis de l'ancienne représentation cosmique morale de l'horreur du vide. Mais que se passe-t-il en réalité quand nous créons un espace vide d'air, ou dans lequel l'air est raréfié, dans l'intention de le mettre au service de l'évolution humaine sur terre ?

La Bible dit que Iahvé insuffla à l'homme le souffle vivant, l'air, et que par là celui-ci devint une âme vivante. Il fallut que l'air pénètre en lui pour qu'il devienne ce qu'il doit être en tant qu'homme terrestre. Des siècles, des millénaires durant même, il n'a utilisé d'air raréfié ou condensé que sous la forme qui se manifestait de soi-même dans le contexte cosmique. Puis vinrent les temps modernes. L'homme entreprit lui-même de raréfier l'air, de supprimer ce que Iahvé avait créé, de s'opposer par son action à l'activité de Iahvé plaçant l'homme sur la terre. Que se passe-t-il donc en fait quand l'homme utilise un espace où l'air est raréfié, quand il vide l'espace de son air ? Il fait opposition à Iahvé. Vous pouvez maintenant penser aisément ceci : alors que Iahvé pénètre en l'homme par l'air, l'homme chasse Iahvé lorsqu'il crée un espace où l'air est raréfié ! Ahriman obtient la possibilité de s'ancrer en tant que démon jusque dans le physique au moment où la machine à vapeur est construite par cette voie.

En la construisant, on donne aux démons l'occasion de s'incorporer. On n'a pas besoin de croire en leur existence si l'on ne veut pas ; c'est de la superstition négative. Voir des esprits là où il n'y en a pas, c'est de la superstition positive ; mais en nier l'existence là où il y en a, c'est de la superstition négative. Or, dans les machines à vapeur, les démons ahrimaniens sont amenés jusqu'au corps physique. Ce qui signifie : tandis que par ce qui a été introduit dans l'évolution humaine le Cosmos est descendu sur terre avec son esprit, l'esprit du Cosmos est chassé par les démons ainsi créés. Ce qui veut dire ceci : le grand, le nouveau

progrès digne d'admiration a apporté non seulement une démonologie, mais une démonomagie ; et la technique moderne est, sous de nombreux aspects, de la démonomagie.

Bien des choses apparaissent – je vais dire à nouveau quelque chose de paradoxal – quand on peut lire correctement ce que les humains tiennent la plupart du temps pour une chose absolument sans importance. Finalement, voyez-vous [un i est dessiné au tableau], ce i [un i sans point] est aussi, matériellement parlant, la chose essentielle, mais c'est tout de même le point qui en fait un i. Celui qui, dans la perspective de l'évolution humaine, ne s'attache qu'à la matière, ne verra parfois que ce qui, naturellement, contient cent fois plus de choses que le point, et ne verra pas du tout ce point. Mais un observateur très attentif, qui ne fait pas que fixer les phénomènes, qui peut les lire, celui-là justement apprendra à interpréter correctement bien des choses qui s'annoncent parfois sous une forme subtile.

Voici un fait étrange : lisez une biographie de James Watt, vous y trouverez mentionnée une chose dont je vais parler d'une façon qui paraîtra vraiment insensée à tout homme moderne intelligent, mais il faut que vous compreniez vous-mêmes comment l'interpréter. Watt ne put mettre tout de suite à exécution ce qu'il projetait avec son invention, avec sa machine à vapeur. Vous voyez : la chose se joue entre 1712 et 1769. Lorsque quelqu'un invente un appareil, beaucoup de gens l'imitent par la suite, n'est-ce pas ? Beaucoup de choses ont été construites durant ces années. Et lorsque grâce à d'autres facultés Watt eut construit une machine utilisable, il y avait fixé un dispositif pour lequel un autre inventeur avait déjà pris un brevet ; il ne put donc, pour cette raison, le réaliser, et dut imaginer autre chose. Et ce qu'il devait imaginer, il le trouva par une voie singulière. Il vivait en effet en un temps où l'on connaissait depuis longtemps la conception du monde copernicienne, que j'ai caractérisée en vous disant qu'elle correspond seulement à notre époque ; il vivait donc alors qu'on avait depuis longtemps la conception du monde de Copernic. Et il eut réellement l'idée de construire tout son dispositif, son mobile, de façon à pouvoir l'appeler : mouvement du Soleil et des planètes. Il lui donna ce nom parce qu'il y avait été réellement amené par la représentation copernicienne des déplacements des planètes autour du Soleil. Il a vraiment été chercher dans les hauteurs et il a inséré secrètement dans la machine à vapeur les mouvements célestes qu'on avait identifiés à l'époque.

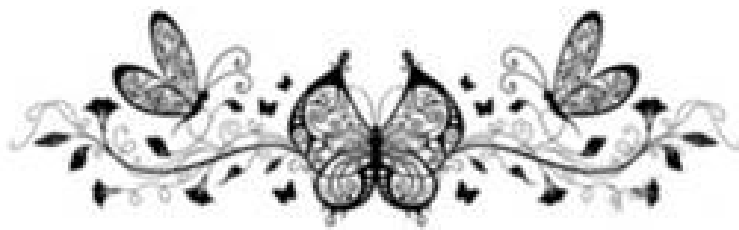
Pensez maintenant à ce que je vous ai exposé récemment, à ce qui arrivera, mais ne fait que commencer : des vibrations subtiles s'additionneront et provoqueront des effets importants. Sur la Terre, Dieu soit loué, on n'en est pas encore là ! Mais il y a un commencement : on a imité le mouvement du Soleil et des planètes. Ce mouvement qui a pour notre Terre une grande importance quand il l'atteint de son rayonnement, croyez-vous qu'il n'en ait aucune lorsqu'il est imité ici, reproduit en petit, et que son rayonnement est envoyé dans l'espace sidéral ? Ce qui se passe là a une grande importance pour le Cosmos. Vous voyez ici directement comment on va jusqu'à ajouter au démon les vibrations grâce

auxquelles il peut déployer son activité dans l'espace cosmique.

Bien entendu, personne ne doit croire ici que ce que je viens de dire signifie qu'il faut supprimer la machine à vapeur. Il faudrait alors supprimer beaucoup de choses, car elle n'est pas la réalité la plus démoniaque. Il y a bien plus de démonomagie partout où l'on utilise l'électricité, et bien autre chose encore, parce qu'on manie alors de tout autres forces qui ont pour le Cosmos une autre signification. Bien entendu, celui qui comprend la science de l'esprit verra clairement qu'il ne s'agit pas de supprimer ces choses, que nous ne voulons pas être réactionnaires ou conservateurs dans le sens d'une rébellion contre le progrès. Oh ! La démonomagie signifie le progrès, et la Terre fera de plus en plus de progrès de cette sorte !

On en viendra encore à développer des effets considérables en direction de l'univers. Il ne s'agit pas de l'empêcher, ni de tout dénigrer, car bien entendu ces choses sont justifiées. Mais il s'agit, maintenant quelles ont dû prendre place dans le progrès, que d'autre part des contre-forces soient créées. Ces contre-forces, qui apporteront l'équilibre, ne peuvent être créées que quand l'humanité comprendra à nouveau le principe du Christ, quand elle retrouvera le chemin du Christ. Pendant un temps, elle a été détournée du Christ. Ceux-là mêmes qui se disent ses représentants officiels cherchent, au lieu du Christ, un *Angelos* seulement. Il faudra que soit trouvé le chemin que l'âme doit parcourir pour trouver le Christ. Exactement comme par les démons des machines nous exerçons une action sur les étoiles physiques dans le Cosmos, nous devons trouver le chemin spirituel vers les mondes où l'homme se trouve entre la mort et une nouvelle naissance, où se trouvent les entités des hiérarchies supérieures. Ce que j'esquisse ici est en rapport avec ce que j'ai déjà exposé : d'une part les humains se lient de plus en plus à un karma de la profession, comme je l'ai dépeint, et d'autre part il faut que la compréhension du monde spirituel vienne compenser ce karma de la profession, la compréhension qui fraiera la voie vers le Christ.

C'est de cela que nous parlerons demain.



DIXIÈME CONFÉRENCE

Dornach, 27 novembre 1916

Lorsque nous cherchons à considérer tout d'abord la question que nous avons esquissée la dernière fois : comment l'homme d'aujourd'hui peut-il trouver un rapport possible avec le Christ ? – une objection s'impose naturellement à beaucoup de gens : nombreux sont ceux qui, actuellement, ont un rapport avec le Christ. J'ai souvent parlé du contenu de cette objection, et nous savons qu'il n'a pas de valeur dès lors qu'il se révèle en réalité à un examen précis comme étant d'inspiration bien égoïste et qu'on ne peut accepter qu'en se plaçant au point de vue suivant : j'ai la foi, elle me satisfait, et tout le reste ne me concerne pas. – Mais que l'humanité en général n'adopte pas aujourd'hui un point de vue satisfaisant à l'égard de l'entité du Christ, voilà ce qui apparaît trop manifestement dans ce qui se passe de notre temps pour qu'on ait besoin d'en parler.

La réponse à cette objection, chacun peut se la donner à lui-même en se disant : il faut qu'un des éléments fondamentaux de la foi en Christ soit celui-ci : le Christ est mort et il est ressuscité pour tous les humains sans distinction, et il est impossible qu'au nom du Christ deux hommes s'opposent l'un à l'autre à propos de biens matériels. On peut se distancer de ce sort humain général et se concentrer égoïstement sur sa foi seule, certainement. Mais alors on ne tient pas compte du fait que l'intervention du Mystère du Golgotha est quelque chose qui concerne avant tout la communauté humaine. Nous aurons à exposer quelques éléments qui peuvent nous rendre attentifs à ce qu'est l'essentiel du chemin vers le Christ ; car bien entendu, chaque âme doit trouver elle-même la voie du Christ avec les moyens qui sont adaptés à l'époque moderne.

Si nous cherchons tout d'abord à comprendre le sens profond de ce que l'être du Christ signifie pour la Terre, il nous faut tout d'abord nous informer de ceci : ce qui est essentiel pour l'événement christique, c'est que le Mystère du Golgotha s'est produit *une seule fois* à un moment déterminé, donc dans le temps et dans l'espace. Lorsqu'on envisage cela, on doit constater aussitôt une chose en contradiction avec une opinion générale qui doit être aussi la nôtre, contradiction qu'il ne faut pas discuter car elle est justifiée, et qui doit d'abord être admise lorsqu'on veut en faire abstraction dans son âme. N'est-ce pas, le Mystère du Golgotha ne peut être que ce que nous avons toujours souligné : le sens de l'évolution terrestre, si ce Mystère du Golgotha a une vérité intérieure réelle. Mais tout ce qui s'accomplit dans l'espace et dans le temps, nous le savons, appartient

au domaine de la *mâyâ*, la grande illusion, n'appartient donc pas à la nature essentielle véritable, éternelle, des choses. Nous voilà donc devant cette contradiction importante : le Mystère du Golgotha appartient à la *mâyâ*, la grande illusion. C'est là une contradiction importante qu'il faut tout d'abord évoquer devant son âme dans toute sa valeur.

Puisque le Mystère du Golgotha s'est déroulé dans le temps dont fait partie l'évolution de l'espèce humaine sur la Terre, parlons de cette évolution de l'espèce humaine sur la Terre. Nous savons déjà que le sens de cette évolution humaine implique que l'homme est descendu de mondes du passé, et que, comme nous l'avons indiqué dans *la Science de l'occulte*, il a été, à un moment déterminé, exposé à ce qu'on peut appeler la tentation luciférienne. Nous avons souvent étudié ce qu'est la tentation, la séduction luciférienne, dans le sens que lui donne l'investigation de la science de l'esprit ; nous savons qu'elle a été exprimée dans une image grandiose au début de l'Ancien Testament, dans l'image de ce qu'on appelle la Chute, l'image de Lucifer le Serpent au Paradis, l'une des plus puissantes de celles que l'on trouve dans les documents religieux.

Quand nous embrassons du regard le temps que parcourt l'évolution de l'humanité depuis la tentation luciférienne jusqu'au Mystère du Golgotha, nous percevons un temps au cours duquel les hommes sont peu à peu descendus des hauteurs d'une révélation clairvoyante originelle, transmise depuis des phases planétaires antérieures, donc atavique, grâce à laquelle les mondes spirituels apparaissaient à leur regard spirituel ; si bien que, dans les siècles précédant le Mystère du Golgotha, ils n'étaient plus capables d'élever leur regard vers les mondes spirituels comme auparavant, et n'avaient plus que des échos des connaissances passées sur les mondes spirituels.

Faisons passer devant notre âme la succession – durant un temps relativement court, nous ne pouvons pas remonter jusqu'à la séduction luciférienne – des phases descendantes de l'évolution humaine jusqu'au Mystère du Golgotha. Nous trouvons ce qui suit : quand nous remontons assez loin, nous voyons ce qui était autrefois la sagesse atavique des hommes, la véritable contemplation des mondes spirituels, exprimé en écho dans la vénération qu'ils vouaient à un ancêtre plus ou moins important et considéré. C'est-à-dire que nous trouvons dans les différentes contrées de la Terre des cultes religieux que nous pouvons qualifier de cultes des ancêtres. De tels cultes subsistent encore dans des groupes humains qui en sont plus ou moins restés à des phases antérieures de l'évolution. Des hommes donc vénèrent, ou élèvent un regard vénérant vers un ancêtre. Qu'y a-t-il en réalité à la base de cette attitude de vénération des ancêtres pratiquée dans ces temps reculés qu'atteint encore le regard de l'histoire ? Disons ceci : on remonte à des temps immémoriaux ; puis nous avons une certaine période où se pratiquent les cultes des ancêtres [voir tableau plus loin].

Ces cultes ne se fondaient pas, comme la science moderne et superficielle le croit, parce que les gens s'imaginaient devoir vénérer un ancêtre ; les cultes les

plus anciens reposaient véritablement sur le fait qu'à certains moments de leur vie, les hommes contemplaient directement l'ancêtre. Celui dont le regard s'élevait vers un ancêtre-dieu parvenait à certains moments de sa vie, dans un état intermédiaire entre la veille et le sommeil comme il en existait vraiment dans le passé de l'évolution, à être réellement en présence de cet ancêtre qu'il vénérât, et qui lui apparaissait non pas seulement en songe, mais dans une représentation de rêve qui avait pour lui la valeur d'une réalité. Et les hommes se groupaient pour célébrer un culte des ancêtres quand un ancêtre commun leur apparaissait. Ce qu'ils contemplaient en esprit était certes une forme humaine élevée à un niveau très noble ; mais derrière celle-ci se dissimulait encore tout autre chose. Si l'on veut identifier cela, il faut se représenter ce qui suit : l'ancêtre était mort ; il quittait la terre en personnalité jouissant d'une grande considération, qui avait apporté à une communauté humaine beaucoup de bienfaits. L'ancêtre avait franchi le porche de la mort, il était donc, pendant que les hommes élevaient leur regard vers lui, entre la mort et une nouvelle naissance. Quand les humains élevaient leur regard vers lui, que voyaient-ils donc de lui ?

Nous savons bien que, quand l'homme franchit le porche de la mort, il se trouve encore pendant un court délai dans son corps éthérique, qu'il dépose ensuite. Mais cet abandon signifie que le corps éthérique passe dans les mondes spirituels, dans le monde éthérique. L'être humain, avec son Je et son corps astral, continue d'évoluer ; le corps éthérique passe dans le monde éthérique. Comme le défunt avait exercé sur la terre une activité substantielle, le souvenir du corps éthérique se maintenait longtemps. Les gens percevaient le corps éthérique de leur ancêtre par leur clairvoyance rêveuse atavique, et ils vénéraient ce qui se révélait à eux grâce à ce corps éthérique. Mais entre la mort et une nouvelle naissance, ce corps éthérique se trouve au contact des esprits des hiérarchies supérieures, et avant tout avec les esprits de la hiérarchie des Archées, des Esprits du temps. Et parce que le défunt était une personnalité importante pour l'évolution de l'humanité, il s'unissait à l'Esprit du temps qui fait progresser l'évolution humaine.

Ce qui se manifestait par, disons peut-être, ce fantôme des ancêtres, c'était au fond l'Esprit du temps, un des Esprits du temps, si bien que la plus ancienne vénération religieuse, cultuelle, s'adressait à l'Esprit du temps. Partout où nous remontons jusqu'en des temps que l'histoire voit immémoriaux, nous trouvons que les humains vénéraient les corps éthériques de leurs ancêtres, qui étaient les instruments de la révélation des Esprits du temps. Donc, en remontant jusqu'au culte des ancêtres, nous trouvons la vénération des Esprits du temps, des Archées.

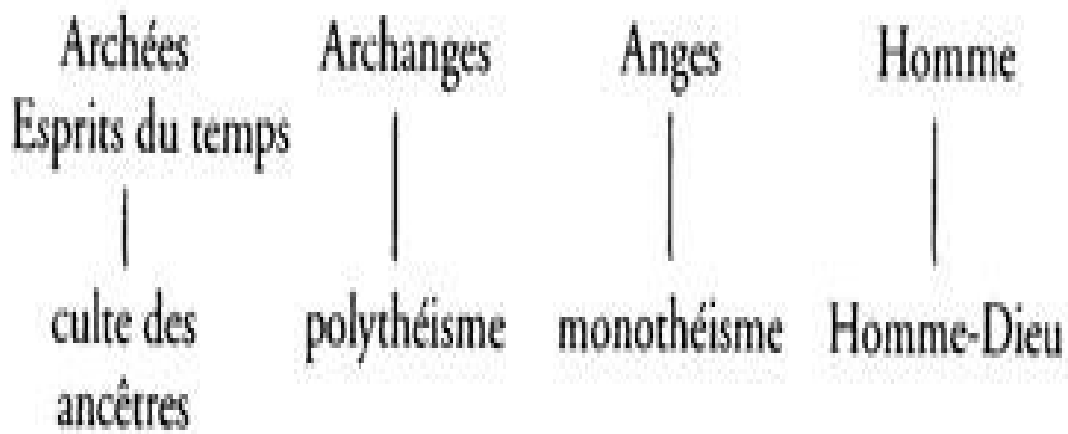
Puis l'humanité continua de descendre et commença à vénérer les divinités qui nous sont connues par les différentes mythologies, et qui sont pour nous les Archanges ; dans la mythologie grecque même, Zeus et les autres dieux ont valeur d'apparitions archangéliques. Dans les temps les plus lointains, les hommes adoraient les Esprits du temps ; puis ils élevèrent leur regard jusqu'aux esprits qui ne sont plus des Esprits du temps, mais ont la même valeur que ceux à qui incombe la direction des ethnies, que les Archanges. Si bien que nous pouvons

dire : au culte des ancêtres succède le polythéisme, et les hommes vénèrent alors les *Archangeloï*.

Vient ensuite le temps où les humains descendent encore, le temps où peu à peu le Je de chaque être humain doit naître. Nous voyons que les nations les plus avancées abordent le monothéisme relativement tôt, d'autres plus tard – les Égyptiens par exemple dès le deuxième millénaire, les peuples de l'Asie Mineure plus tard –, c'est-à-dire qu'elles commencent à adorer non plus les Archanges, les *Archangeloï*, mais les *Angeloï*, chacun adorant son propre *Angelos*. D'un polythéisme élevé, les humains descendent à un monothéisme inférieur. Ce que je dis là ne vous paraîtra pas étrange après ce qui a été exposé hier, et vous comprendrez que les humains devront se guérir de l'orgueil dont toute la science des religions est imbibée et qui s'exprime dans le fait que ce qu'on appelle ordinairement monothéisme peut regarder de haut le polythéisme, forme de religion inférieure. Car il n'en est pas ainsi ; il en est comme je viens de vous l'exposer.

Pourquoi ces peuples du passé pouvaient-ils encore adorer des *Archaiï*, des *Archangeloï*, des *Angeloï* ? Parce qu'ils disposaient encore des vestiges ou des échos de l'art atavique et clairvoyant d'autrefois. C'est pourquoi ils pouvaient s'élever jusqu'à ce qui était supérieur à l'homme ; ils pouvaient en quelque sorte dépasser le niveau humain, accéder au suprahumain. C'est cette élévation au suprahumain qui était particulièrement cultivée dans les anciens Mystères. Les hommes étaient amenés à développer en eux ce qui dépassait le niveau humain, ce par quoi l'âme humaine accédait au royaume de la spiritualité. Mais ensuite, le temps vint où prit naissance pour les hommes le Je humain tel qu'il vit ici-bas entre la naissance et la mort.

Ce fut l'époque où intervint le Mystère du Golgotha. S'il ne s'était pas accompli, les hommes auraient dégénéré ; de l'adoration des *Angeloï*, ils seraient descendus à celle de la hiérarchie immédiatement inférieure, à l'homme lui-même. Il nous suffit ici de nous remémorer comment les Césars romains se sont fait adorer comme des dieux ; nous savons alors qu'à l'époque du Mystère du Golgotha les humains avaient suffisamment dégénéré pour ne plus adorer des *Archaiï*, des *Archangeloï* ou des *Angeloï*, mais l'homme lui-même. À ce moment, et pour garder les humains d'adorer l'homme terrestre, il fallut qu'apparaisse l'Homme-Dieu.



Que l'Homme-dieu soit entré dans l'histoire, cela signifie qu'une nouvelle attitude s'est instaurée vis-à-vis de la vie religieuse. Car où trouvait-on les racines de l'adoration des *Angeloï*, des *Archangeloï*, des *Archai*, où enfin celles de l'adoration de l'homme, des Césars romains ? – En l'homme lui-même ; car personne ne vénérât César à cause de César, mais de lui-même, tout naturellement ; cette vénération était née en l'homme, elle émanait de l'âme elle-même. Il fallait que le Christ devienne une réalité historique prenant place dans l'évolution humaine, il fallait qu'il soit perçu de l'extérieur comme le sont les phénomènes naturels, il fallait qu'il se présente à la vue des hommes par une tout autre voie que les dieux des anciennes religions. « Là où deux sont réunis en mon nom, je suis parmi eux » – c'est une phrase importante du christianisme, car elle signifie que, sur la voie de la mystique strictement individuelle, on peut certes trouver les *Angeloï*, les *Archangeloï*, et aussi les *Archai*, mais non pas le Christ. Ceux qui veulent cultiver la mystique personnelle telle qu'on la dépeint souvent aussi parmi les théosophes, n'accèdent en règle générale qu'au niveau de *l'Angelos*. Ils ne font qu'intérioriser davantage cet *Angelos*, ils en font parfois même une réalité un peu plus égoïste que les autres humains ne font de leur dieu. Le Christ, on le trouve autrement, pas seulement en développant l'être intérieur, mais avant tout par la conscience qu'il appartient à la communauté, à la communauté humaine tout entière.

Nous en arrivons ici à une distinction très importante dont il faut bien avouer qu'elle n'est que très difficilement acceptée par l'âme humaine. Mais il faut bien s'élever jusque-là. Lorsque nous nous trouvons en face d'un être humain dans la vie, nous sommes face à face dans la *mâyâ*. Tout comme pour les phénomènes naturels, nous n'avons sous les yeux que l'aspect de la *mâyâ*. Dans le champ de cette *mâyâ*, l'autre est devant nous, premièrement en tant qu'individu, tel qu'il apparaît à nos sens extérieurs et à tout ce qui est lié à la nature sensorielle ; ensuite, il est membre d'une famille, d'un peuple, il appartient à son temps. Si l'on avait de lui une vue totale, on verrait derrière lui *l'Angelos*, *l'Archangelos*, *l'Archè* ;

or toutes ces entités s'expriment à travers ce qu'est cet homme. Car en un certain sens, du fait *qu'Archangeloï* et *Archaiï* se tiennent derrière lui, il est membre de groupes humains définis. En d'autres termes, il est inséré dans une lignée, dans les conditions qui déterminent l'hérédité.

C'est par une myopie de notre part bien compréhensible qu'en présence d'un homme nous ne le jugions pas toujours consciemment en fonction de ces liens : inconsciemment nous le faisons toujours. Nous nous trouvons en face l'un de l'autre avec ces différences que ces trois hiérarchies doivent nécessairement introduire dans l'humanité. Mais le Christ exige davantage, il exige encore autre chose. En réalité, il exige ceci : lorsque tu te trouves en présence d'un homme, tu dois le considérer de telle sorte que ce qu'il t'apparaît dans le monde extérieur n'est pas pour toi l'être tout entier, l'être complet ; tu dois le regarder en considérant sa réalité comme venant non seulement des *Archaiï*, des *Archangeloï*, des *Angeloï*, mais d'esprits plus élevés encore qui n'appartiennent plus à l'évolution terrestre, ni à l'évolution planétaire – car celle-ci commence avec les *Archaiï*, comme vous l'avez appris dans *la Science de l'occulte* –, mais avec les esprits célestes supérieurs ; vous devez voir qu'avec l'homme, quelque chose entre dans le champ de cette *mâyâ* qui est supraterrrestre.

Ce que je viens de dire, il faut le transposer entièrement dans la sphère du ressentir, ne pas lui laisser sa forme de concepts si on veut le comprendre tout à fait. Il faut voir clairement qu'avec tout homme quelque chose nous apparaît qui est de nature supraterrrestre, et ne peut pas être saisi à l'aide des moyens humains terrestres. Alors s'éveille pour tout être humain une profonde vénération devant tout ce qui est humain. Mais avant le Mystère du Golgotha, les humains avaient perdu progressivement cet élément suprahumain, ils étaient descendus jusqu'à l'homme. Car à l'instant – comprenez bien cette phrase ! – où l'homme, comme le César romain, se fait adorer comme un dieu, il perd son humanité et sombre dans le sous-humain. Il cesse d'être un homme lorsque dans la vie sociale il se fait adorer comme un être surhumain. Les humains étaient donc menacés de perdre leur humanité ; et elle leur a été rendue par l'apparition du Christ sur la Terre. Lisez le cycle de Carlsruhe {128}, où j'ai parlé de cette question et exposé comment à tout humain quelque chose est réellement communiqué du fait que le Christ a séjourné sur la terre.

C'est ainsi qu'avec le Christ est arrivé qu'en chaque homme terrestre, même s'il est un pécheur et un publicain, comme ceux avec lesquels le Christ s'est assis afin qu'en tout homme terrestre on reconnaisse le Christ qui est derrière lui, que l'on reconnaisse en tout homme terrestre la vérité de la parole : « Ce que tu fais au moindre de tes frères, tu me l'as fait à moi {129}. » Comme je le disais, il faut faire passer cette notion entièrement dans la sensibilité, c'est seulement alors qu'on en découvrira toute la vérité. Car devant ce que l'on voit ainsi disparaissent tous les concepts, toutes les représentations de ce qui sépare les hommes, et quelque chose qui est commun à tous les humains s'étend comme une aura par toute la Terre si l'on devient l'adepte qui ne recherche pas seulement l'Archée, mais élève sa

recherche jusqu'à ce qui est au-dessus de l'Archée lorsqu'il se trouve en face d'un homme.

En nous reportant encore une fois aux anciens Mystères, nous trouvons que, dans leur champ, l'être humain s'efforçait de s'élever au-dessus de lui-même pour que son âme pénètre dans le monde spirituel. Mais en raison de la tentation luciférienne, cela n'est possible que jusqu'à un certain degré. Ensuite, lors de cette ascension, on perd la faculté de poursuivre. On ne peut plus rien apporter dans le monde supérieur. Pourquoi en est-il ainsi ? La réponse à cette question nous sera donnée si nous envisageons le sens profond de la tentation luciférienne. Que voulait donc obtenir en réalité Lucifer de l'humanité ? Nous l'avons souvent souligné. L'humanité vit dans la mâtâ, dans ce qui est seulement un miroir du monde, et non pas le monde réel. Que veut donc Lucifer ? Au sein de ce miroir, l'homme peut s'élever de quelques degrés, jusqu'à l'Archée, au-dessus de lui-même. Mais ensuite, s'il veut poursuivre son ascension vers l'esprit, il faut que Lucifer le prenne en charge, il faut qu'il fasse de Lucifer son guide en quelque sorte, Lucifer qui est la lumière et peut continuer de le guider.

Si l'on en était resté à l'évolution luciférienne, si le Christ n'était pas intervenu dans l'évolution de l'humanité, à partir du moment où le Mystère du Golgotha aurait dû s'accomplir – mais alors il n'aurait pas eu lieu –, les humains, dans les Mystères, auraient atteint un développement élevé et seraient allés si loin que les Archées se seraient offerts à leur regard. Alors ils seraient entrés dans le monde de Lucifer. Alors serait resté sur terre tout ce qui avait été apporté à l'évolution terrestre par les dieux supérieurs, par exemple par les Exousiaï, tout l'élément humain terrestre, tout ce qui sur la terre est humain. Les hommes se seraient pour ainsi dire spiritualisés par l'ascèse, et ainsi ascétiquement spiritualisés, ils auraient abandonné leur nature corporelle et auraient pénétré dans le monde spirituel luciférien. Les âmes des hommes auraient été délivrées, mais la Terre aurait perdu son but. Les corps n'auraient jamais pu rendre aux âmes le service qu'ils doivent leur rendre en fait. Qu'il ait été mis obstacle à cela, c'est ce qui donne au Mystère du Golgotha sa signification.

Si nous voulons bien comprendre la chose, il nous faut porter encore une fois le regard sur l'évolution avant le Mystère du Golgotha. Dès le début de l'évolution terrestre, Lucifer avait le dessein d'éloigner l'homme de la Terre pour le conduire dans son royaume spirituel. La suite de l'évolution terrestre ne l'intéressait pas ; il ne voulait que garder pour lui ce que les dieux supérieurs avaient instauré sur terre en y plaçant les hommes ; c'était cette substance d'âme qu'il voulait enlever à la Terre, après qu'elle y avait séjourné dans la forme terrestre qui tire son origine des Exousiaï, des Esprits de la forme. Il voulait donc entraîner les âmes et abandonner la Terre à son sort. Pourquoi les humains, à cette époque précédant le Mystère du Golgotha, n'ont-ils pas obéi à cette pression de Lucifer voulant les conduire dans un monde baigné de lumière ? Pourquoi ne l'ont-ils pas suivi ? Vous pouvez le déduire de bien des indications que j'ai déjà données ici dans ces conférences. Ils ne l'ont pas suivi parce que les dieux supérieurs ont introduit dans

l'évolution de la Terre quelque chose qui empêche que l'homme, aimerais-je dire, devienne assez léger en évoluant pour pouvoir suivre Lucifer directement.

Ce qui a été introduit autrefois dans l'évolution terrestre, comme je vous l'ai montré, c'est ce qu'on appelle la huitième sphère. Elle consiste en ceci, dans l'un de ses aspects, que l'être humain conçoit un tel attachement, une telle inclination vers sa nature inférieure, que Lucifer ne peut plus en dégager la nature supérieure. Chaque fois que dans le passé Lucifer a repris ses efforts pour spiritualiser les humains, ils étaient trop habitués à la chair pour le suivre. Ils l'auraient suivi s'ils n'avaient pas été attirés par la chair, par la nature physique. C'est là, voyez-vous, l'un des grands secrets de l'existence cosmique, qu'en fait un élément divin a été implanté dans la nature humaine afin que cette nature humaine soit en quelque sorte plus pesante que si cet élément divin, cet élément nécessaire, ne lui avait pas été implanté. Sinon, les âmes humaines auraient obéi à Lucifer. En remontant dans le passé, nous trouvons partout que les religions ont prévu que les hommes vénèrent ce qui est terrestre, ce qui donne un lien dans le champ terrestre, ce qui vit dans la chair et dans le sang, afin que l'homme soit assez pesant pour ne pas être entraîné vers le Cosmos. Et comme pour de telles choses, où il s'agit à la fois de l'humain et du cosmique, il n'y a pas seulement une institution terrestre, mais qu'il faut aussi, partout, ce qui est institué dans le Cosmos, il se produisit ce que vous trouvez aussi décrit dans *La science de l'occulte* ; il arriva qu'à un certain moment, comme vous le savez, non seulement la Terre prit forme et se mit à décrire son périple autour du Soleil, mais que la Terre fut pourvue d'un satellite, la Lune.

Que signifie donc : la Terre est pourvue d'un satellite, la Lune ? Rien d'autre que ceci : elle fut pourvue d'une force grâce à laquelle elle peut maintenir la Lune dans son voisinage, grâce à laquelle elle exerce sur la Lune une attraction. Si elle n'avait pas cette force d'attraction, le corrélatif spirituel de cette force n'attacherait pas l'homme à sa nature inférieure ; car vue de l'esprit, cette force qui l'enchaîne à sa nature inférieure est la même que la force d'attraction exercée par la Terre sur la Lune. Si bien que l'on peut dire : dans l'univers, la Lune tient la place de l'adversaire de Lucifer, elle est là pour faire obstacle à l'élément luciférien. J'ai déjà fait allusion une fois ici à ce secret {130}. J'ai déjà indiqué qu'à l'époque du matérialisme, au XIX^e siècle, on a transformé cette vérité en son contraire dans le *Bouddhisme secret* de Sinnett {131} : la Lune y est exactement désignée comme quelque chose de nuisible pour l'homme. En vérité, elle ne lui est pas nuisible, elle l'empêche au contraire de succomber à la tentation luciférienne, étant le corrélatif cosmique de l'attachement de l'homme pour sa nature inférieure.

Pour spiritualiser en même temps cette nature inférieure, et non pas en arracher les âmes, une organisation était nécessaire qui fut subconsciente ; cela ne pouvait pas se passer au niveau de la conscience, sinon l'être humain aurait été ravalé au rang de l'animal, sinon il aurait consciemment obéi à sa nature inférieure. Il fallait que, dans sa nature inférieure, quelque chose réside dont il n'ait pas conscience, à quoi il ne puisse obéir, afin qu'en tant qu'être humain, être

vivant sur la Terre, il suive justement l'élément divin qui pénètre dans sa nature inférieure. Le dieu de l'Ancien Testament en particulier, le dieu Iahvé, se souciait de voir l'être humain rester sur la Terre, et c'est là le lien mystérieux qu'il a avec la Lune, comme vous le voyez exposé dans *la Science de l'occulte*. Vous pouvez mesurer ici à quel point c'était matérialiste de désigner la Lune du terme de huitième sphère, alors que la huitième sphère est cette force, cette sphère qui attire la Lune. Et M^{me} Blavatsky, assujettie à sa séduction, a développé une malignité particulière : dans sa *Doctrine secrète*, elle a calomnié le dieu Iahvé en le désignant comme un simple dieu de la Lune, voulant le remplacer par Lucifer qu'elle présentait comme l'ami de l'esprit, ce qui est bien aussi dans le sens que j'ai exposé. Elle voulait faire du dieu Iahvé le dieu de la nature inférieure, alors que ce qui fut implanté par lui dans la nature inférieure est en opposition avec Lucifer.

Vous voyez combien il est dangereux d'énoncer des vérités qui peuvent être inversées en leur contraire. Blavatsky a été séduite par certains êtres qui avaient intérêt à ce qu'elle mette Lucifer à la place du Christ, ce qui devait être obtenu en présentant la huitième sphère comme le contraire de ce qu'elle est en vérité, et en calomniant le dieu Iahvé, présenté simplement comme le dieu de la nature inférieure. Ce fut le travail des puissances cosmiques qui voulaient faire progresser le matérialisme aussi par ce que l'on a appelé la théosophie ; car le matérialisme aurait glissé aux abîmes les plus profonds si l'on en était venu à croire, comme Sinnett ou Blavatsky l'avaient expliqué, que la Lune est véritablement la huitième sphère, et qu'il faut absolument combattre le christianisme.

Il s'agit alors de transporter l'adversaire de Lucifer dans la nature inférieure aussi longtemps que l'homme n'avait pas encore développé son Je comme il le fit à l'époque du Mystère du Golgotha. On ne mesure pas du tout à quel point le Je était atone dans le passé. Il était atone. Il ne commença de se manifester que dans les siècles précédant le Mystère du Golgotha. Alors il n'était plus possible de transporter dans la nature subconsciente, inconsciente, ce qui s'oppose à Lucifer ; il fallait que quelque chose intervienne que l'homme pouvait accueillir dans sa conscience : le Christ, qui est la continuation évoluée du dieu Iahvé. Il fallait que le Christ vienne pour que consciemment, en confessant le Christ, l'homme s'oppose à la simple spiritualisation, celle que veut obtenir Lucifer. Car le Christ est descendu sur terre pour tous les hommes. Et nous n'appartenons réellement à la Terre que dans la mesure où nous nous sentons unis à tous les hommes. C'est dans ce lien avec les hommes et dans ce que nous faisons pour le cultiver, pour le cultiver dans sa totalité et dans sa plénitude, que réside la compréhension profonde du Christ.

Voyez-vous, aussi longtemps que les hommes vécurent, avant le Mystère du Golgotha, avec un Je qui n'était pas encore pleinement développé, lorsqu'ils pénétraient dans le monde spirituel par le porche de la mort, ils entraient en relation avec des *Archai*, des *Archangeloï*, des *Angeloï*. Mais parce qu'ils n'avaient pas encore développé pleinement le Je ici sur la Terre, ils n'avaient pas besoin non

plus, après avoir franchi le porche de la mort, de cultiver consciemment le rapport avec les entités spirituelles supérieures. La chose était réglée par les forces ataviques qui les habitaient. Mais depuis le Mystère du Golgotha – non pas grâce au Mystère du Golgotha, mais depuis ce temps –, la situation s'est sensiblement modifiée pour les humains. Regardons à quel point elle a changé !

Un homme franchit le porche de la mort, d'autres avec lui ; ou bien : un homme franchit le porche de la mort, d'autres restent ici sur terre. Un être humain qui franchit le porche de la mort reste un être humain certes, et rien ne peut être changé au rapport que nous avons avec lui si nous voulons garder avec lui le vrai lien. Mais pensons à ceci : en s'élevant vers les mondes spirituels – aujourd'hui, après le Mystère du Golgotha –, l'homme monte à travers la hiérarchie des *Angeloï*, des *Archangeloï*, des *Archaiï*, et comme maintenant son Je s'est développé ici sur terre, il a aussi une conscience des autres hiérarchies, celles qui leur sont supérieures. C'est-à-dire qu'il développe consciemment les forces qui lui sont insufflées par des entités encore supérieures aux *Archaiï*. Mais que signifie cela ?

Prenons un cas déterminé, supposons que la mort enlève à un homme un être qui lui est très cher ; lui demeure ici-bas. Celui qui a passé par le porche de la mort garde certes tout d'abord pendant des années, vous le savez, un lien avec certaines tendances, certaines orientations qu'il avait durant la vie ; mais du fait qu'étant un homme il a développé son Je ici, pendant la vie, quelque chose de la perspective vers la prochaine incarnation lui devient aussitôt conscient. La décision n'est prise que dans ce que, dans les Drame-Mystères, j'ai appelé le Minuit des mondes {132} ; mais quelque chose en pénètre déjà dans la conscience humaine après la mort, tandis que l'être humain franchit le passage. Mais lorsqu'un être humain se trouve dans cet état vit en lui ce qui le détourne déjà du cadre dans lequel il s'était précédemment incarné. Disons : dans sa vie précédente, il appartenait à un peuple déterminé. Celui qui est resté sur terre continue à appartenir à ce peuple dans son corps physique.

Celui qui est mort vient à recevoir la force appartenant à un tout autre peuple. Comment le lien entre celui qui vit ici-bas et celui qui est mort peut-il rester réel et garder sa force au-delà de la mort ? Quand celui qui reste ici-bas a un rapport avec ce qui dépasse les *Angeloï*, les *Archangeloï*, les *Archaiï*, c'est-à-dire avec ce qui dépasse les tendances que l'on peut développer ici-bas dans le rapport avec les communautés humaines. Si quelqu'un restait ici sur terre comme membre d'un peuple déterminé et qu'il perde un être qui se prépare déjà à appartenir à un autre peuple, le lien d'amour avec le défunt ne pourrait pas garder sa pureté. C'est par le fait que les deux êtres confessent le Christ, comprennent le Christ dans ce qui dépasse toutes les différences entre les hommes, c'est seulement par là que le lien devient supraterrestre. Car que dit Jean-Baptiste lorsque le Christ Jésus vint se faire baptiser ? « Voyez, c'est l'Agneau de Dieu qui porte le péché du monde {133} » – une parole devant la portée de laquelle on pourrait pâlir quand on la prend dans tout son poids.

On peut soulever cette question : pourquoi est-ce le Christ qui a vaincu, et non pas Mithra ? À l'époque où le christianisme s'est répandu d'est en ouest s'est répandu également le culte de Mithra, remontant tout le Danube jusqu'en Europe occidentale, jusqu'en France et en Espagne. Pourtant le culte du Christ a triomphé du culte de Mithra. Pourquoi ? Parce que le culte de Mithra était issu de l'élévation passant par les *Angeloï*, les *Archangeloï*, les *Archaiï*, et voulait par cette élévation atteindre l'entité qui illumine le monde et le gouverne. Mais qu'est le Christ par contre ? Le Christ est par contre celui qui a pris sur lui pour l'évolution terrestre tout ce qui est lié aux *Angeloï*, aux *Archangeloï*, aux *Archaiï*, et qui enchaîne l'homme à la Terre. Il porte les péchés du monde, c'est-à-dire les péchés qui sont apparus dans le monde du fait des différences entre les humains. Il est l'être devant lequel il faut se dire : j'appartiens à une seule communauté humaine ; mais du fait que j'appartiens à une seule communauté humaine, c'est-à-dire à quelque chose qui est en rapport avec la condition terrestre, je me sépare de ce qui est céleste.

De cela, seul un être peut me libérer qui n'a rien à voir avec une distinction entre les humains. Je ne retrouve mon lien avec les mondes spirituels que si je comprends en moi le Christ, qui me fait dépasser les différences entre humains sur terre, qui m'enseigne à ressentir que tout ce qui provoque sur terre ces différences est une souffrance, est porteur de mort. Tout ce qui s'est introduit dans l'humanité par le fait que des différenciations sont intervenues, l'humanité en a été libérée par l'intervention du Christ dans le monde. C'est pourquoi le Christ ne pouvait pas être un dieu Mithra qui fait que l'homme se dépasse lui-même, mais le dieu qui, descendu sur la Terre, supprime, balaie les péchés engendrés par les différences. Mithra s'élance à travers le monde, l'épée au côté, et la plonge dans le flanc de la nature inférieure pour la tuer ; sous son pied, la nature inférieure meurt. Le Christ se présente comme l'Agneau de Dieu, qui prend en charge la nature inférieure pour la délivrer.

Il y a beaucoup de choses dans ce symbole, infiniment de choses ! C'est pourquoi l'idée du Christ ne peut être séparée de la pensée de la mort et de la pensée de la Résurrection. C'est seulement quand nous savons que ce qui amène l'homme sur la Terre est ce qui apporte la mort, mais qu'il y a en l'homme plus que ce qui l'introduit dans l'atmosphère terrestre, que c'est le Christ en l'homme qui le libère – « *In Christo morimur* » –, c'est seulement alors que nous comprenons le Christ, que nous nous savons unis à lui. C'est pourquoi on pouvait représenter les anciens dieux par des figures triomphantes ; c'est pourquoi l'on ne pouvait représenter le Christ qu'en montrant l'homme subissant la souffrance et la mort, car il souffre ce qui passe par le globe terrestre dans les différences entre humains. C'est ainsi que le Christ devient celui qui conduit l'homme dans la mort, qui le ramène dans le monde spirituel ; par là, il devient aussi l'être spirituel dont on peut s'approcher sur la Terre en dépassant la *mâyâ*, l'illusion. Le Christ est né au sein de la *mâyâ*, et nous devons nous approcher de lui en dépassant cette *mâyâ*, c'est-à-dire en faisant appel à lui présent dans tout ce qui intervient dans la *mâyâ*,

sans être la *mâyâ*, en étant une réalité supérieure.

L'humanité aura encore besoin d'un long temps sur la Terre si elle doit tout d'abord se consacrer à ce service du Christ ; mais il faudra commencer à prendre à nouveau le christianisme au sérieux. Ceux qui le prennent le moins au sérieux, ce sont les théologiens ; car ces théologiens se querellent souvent pour savoir si le Christ a fait des miracles, si par exemple il a chassé des démons en faisant un miracle. Il est tout à fait superflu de se quereller pour savoir si le Christ a chassé des démons si nous apprenons à chasser maintenant les démons au bon endroit, là où nous pouvons les chasser, si nous apprenons à faire des miracles à sa suite. Nous ne sommes encore que peu capables – c'est là le destin, le karma de notre époque – de chasser à nouveau des démons au sens supérieur du terme, comme l'antiquité savait le faire par atavisme. Mais, pour commencer, nous pouvons chasser les démons dont nous avons parlé hier ; ces démons sont là, et c'est par superstition négative que nous pensons qu'ils n'y sont pas. Comment les chasser ? L'humanité se convaincra qu'ils sont chassés quand ce qui est aujourd'hui un service impie deviendra un service sacré, c'est-à-dire tout entier imprégné de la conscience du Christ.

Ce qui veut dire en d'autres termes : passer au sacramentalisme lorsque dans ce que l'homme exécute pénètre la conscience que partout le Christ est présent derrière lui, et qu'il ne doit rien faire d'autre dans le monde que ce en quoi le Christ peut l'aider. Car s'il fait autre chose, il faut que le Christ l'aide ; ce qui signifie : le Christ est crucifié et encore crucifié dans les actes humains. La Crucifixion n'est pas seulement un acte unique, c'est un acte permanent. Aussi longtemps que nous ne chassons pas les démons grâce à ce qui vit dans notre âme, en faisant de l'action extérieure mécanique un acte sacré, nous crucifions le Christ. Car c'est là le point de départ où commence notre éducation au véritable christianisme. Ce qui était pratiqué symboliquement dans les anciens cultes du christianisme doit gagner le monde entier ; ce qui n'était accompli que sur l'autel doit s'étendre au monde entier. Il faut que l'humanité apprenne à traiter la nature comme les dieux eux-mêmes l'ont traitée : non pas à construire des machines sans y prendre intérêt, mais à accomplir un service divin en tout acte, à tout sacrifier.

On pourra commencer à le faire en bien des points. Et les hommes peuvent commencer aujourd'hui à développer ce sacramentalisme en deux points surtout. Premièrement dans l'éducation et l'enseignement. En considérant que tout homme qui pénètre dans le monde par la naissance apporte avec lui sa force du Christ, et en ressentant par là devant tout être humain qui grandit le respect qui lui revient, en organisant sur ce fondement toute l'éducation et notamment l'enseignement, ce qui signifie réaliser un sacramentalisme dans l'enseignement – nous pourrions en parler une fois plus nettement –, lorsque nous réalisons un élément sacramentel, lorsque nous voyons dans l'éducation et l'enseignement un service divin, et en faisons aussi un service divin, alors nous commençons à spiritualiser ce que les religions appellent le baptême.

Et si nous essayons d'amener à notre conscience ce que nous appelons la connaissance de façon telle que, tandis que notre âme s'emplit d'idées sur le monde spirituel, nous avons conscience que le spirituel pénètre en nous, que nous nous unissons au spirituel – si nous considérons cela comme une communion, lorsque nous pouvons réaliser une véritable connaissance – le penser est la véritable communion {134} de l'humanité, la phrase a été prononcée déjà en 1887 –, si nous pouvons réaliser cela, alors ce qui était le sacrement symbolique sur l'autel devient une expérience intérieure sacramentelle commune de la connaissance. C'est cette orientation que doit prendre la christianisation des hommes ; vous vous apercevrez alors que partout dans la vie et pour tout ce qui est en rapport avec le Christ, en vérité la réalité pénètre dans la *mâyâ*, et que considérer la réalité comme le fait la science moderne avec sa conception du monde, ce n'est pas chrétien, c'est au sens éminent du terme non chrétien.

Il est étrange de voir combien facilement aujourd'hui les humains peuvent s'adapter à tout ce qui est non chrétien, et combien peu ils peuvent s'adapter à la forme du christianisme qui convient à notre époque. On voit encore peu de chose de ce qui, j'aimerais dire comme par un instinct obscur, s'oppose au matérialisme, mais il y a déjà certaines choses ; seulement elles s'égarent en se tournant d'une manière confuse vers les anciennes religions, au lieu d'aller vers la science de l'esprit. Pardonnez-moi si à ce propos je mentionne quelque chose qui me concerne, mais cela n'est fait que pour illustrer la situation. J'ai peut-être déjà ici attiré l'attention sur le fait qu'une personnalité actuelle, que j'ai très bien connue dans sa jeunesse, Hermann Bahr, se prépare maintenant à rechercher le spirituel. Tout d'abord, il ne le recherche pas auprès de la science de l'esprit, qui ne l'intéresse qu'un tout petit peu. Si vous lisez son beau livre, un livre spirituel, *L'expressionnisme* {135}, vous verrez qu'il s'intéresse bien un peu à la science de l'esprit, mais jusqu'à ce livre – c'est ce qu'on voit en le lisant – il ne s'est renseigné à son sujet que par la lecture du livre d'Eugène Lévy {136} sur ma conception du monde et ses adversaires. Il n'a pas encore trouvé la voie par laquelle il pourrait y pénétrer plus profondément.

Mais ce qui est cependant intéressant, c'est qu'il a écrit un roman {137} dont le héros apprend à tout connaître : les laboratoires de chimie actuels, etc., qui avait « entendu » Ostwald {138} à Leipzig, qui avait un peu fréquenté les théosophes à Londres, etc., un héros qui passe par tout ce que l'époque actuelle offre de sensations spirituelles, qui s'est aussi frotté au spiritisme ; puis il se fait donner par quelqu'un – je ne sais pas par qui – des exercices ésotériques qu'il pratique un certain temps. Mais il n'est pas patient, il ne les pratique que peu de temps, n'obtient aucun résultat, alors il les abandonne, comme il abandonne tout, tout de suite, en général. Il passe ensuite par d'étranges expériences ; et le plus intéressant pour moi, c'est que curieusement, certaines choses sont perceptibles dans ce livre que précisément, dans les tout derniers temps, j'ai dites au cours de conférences – et même sur des événements actuels –, bien que je n'aie pas vu Hermann Bahr depuis vingt-huit ans, seulement brièvement entre-temps, une fois où en tout cas

il n'a pas été parlé de conceptions du monde.

Or Hermann Bahr a fait aussi représenter ces derniers temps un drame intitulé *la Voix*. Il n'est pas besoin de prendre parti pour ce drame, pour cette simple raison que Hermann Bahr ne cherche pas la voie de la science de l'esprit, une voie trop difficile pour lui, mais retombe dans le catholicisme orthodoxe, ou, disons, dans le catholicisme moderne ; cependant, il est en quête de la vie spirituelle. Et la façon dont le héros de ce drame recherche la vie spirituelle est intéressante. Il est marié à une dame, la fille d'une mère très orthodoxe, et qui l'est elle-même, et prend en outre son christianisme profondément au sérieux, plus qu'on ne peut l'exiger d'un être humain. Le héros du drame est un élève d'Ostwald, de Haeckel {139}, un esprit tout à fait matérialiste. Comme sa femme et sa belle-mère prennent leur christianisme très au sérieux, il est naturellement pour elles très douloureux que cet homme soit un partisan d'Ostwald et de Haeckel, et ne veuille rien savoir d'un monde spirituel ; sa femme en conçoit un tel chagrin qu'elle en meurt. Mais pendant sa maladie, elle ressent de façon très nette qu'elle veut mourir pour aider son mari du haut du monde spirituel. Puis elle meurt. Après sa mort, son mari se trouve une fois dans un train.

Il a déjà souvent entendu, comme venant d'un lieu inconnu et obscur, quelque chose qui ressemble à un appel de sa femme. Il se trouve une fois dans un wagon de chemin de fer, dans un wagon-lit, et il entend, particulièrement forte, la voix de sa femme. Il en perd presque l'esprit et se précipite hors du train. Il se comporte comme un fou – je crois – dans la salle d'attente d'une gare. Et il entend dire alors que le train tout entier dans lequel il se trouvait a été détruit dans une catastrophe. On apporte les blessés, etc. Il voit qu'il a été sauvé par la voix de sa femme, qui l'a conduit à sortir du train dans lequel sinon il aurait péri. C'est la première fois que la voix de sa femme intervient en liaison avec des circonstances réelles. Je ne veux pas condamner la chose ; je veux seulement rapporter ce qu'écrit un homme de notre époque. Le héros, ayant été sauvé par un miracle manifeste, par une action de l'être de sa femme au-delà de la mort, est amené à des réflexions nouvelles sur le rapport de l'homme avec le monde spirituel. Plus tard, il arrive encore souvent que sa femme se manifeste ; et par ce lien intime entre son âme et l'âme de sa femme défunte, il est ramené, au sens véritable, au christianisme, et se dégage de la conception du monde matérialiste.

Nous voyons en tout cas, même si nous n'avons pas besoin de prendre parti pour ce drame précisément, qu'il y a aujourd'hui déjà des hommes qui aspirent à introduire dans la vie cette conception que la vérité du monde spirituel peut apparaître au sein de la grande illusion, de la *mâyâ*. Seule l'appréhension pure du christianisme jettera un pont entre la vie ici-bas sur la Terre et la vie dans le monde spirituel. Le besoin de ce monde, beaucoup d'hommes l'ont déjà, qui ne sont certes encore qu'un petit groupe par comparaison avec le grand nombre de ceux qui, aujourd'hui, ou bien en restent aux religions traditionnelles, lesquelles sont aussi la proie du matérialisme même quand elles n'en conviennent pas, ou qui, effectivement matérialistes, n'ont pas de rapport véritable avec le monde

spirituel. Comme il a été dit, nous ne voulons pas nous faire l'avocat du drame de Bahr ; mais il peut nous orienter vers une chose : l'être humain ne peut pas franchir l'obstacle du problème de la mort s'il ne veut pas vraiment comprendre le christianisme ; car un des points les plus intéressants dans ce drame, c'est qu'il part du lien entre l'âme humaine et le corps humain, de ce lien qui conduit au-delà du porche de la mort. Il y a certes dans tout cela une erreur fondamentale, à savoir qu'au lieu de conduire au christianisme, comme la science de l'esprit telle que nous la comprenons veut vraiment commencer à le faire, on veut à nouveau conduire vers une confession particulière.

Si les hommes voulaient bien une fois comprendre le Christ, comme je l'ai esquissé aujourd'hui – et si nous pouvons encore en parler ici, je l'exposerai avec plus de précision encore –, si les hommes pouvaient comprendre le Christ conformément aux toutes premières et primitives indications qui viennent d'être faites, les sentiments, les représentations développés à son sujet pourraient être vraiment apportés à tous les hommes ; car le Christ n'est pas mort seulement pour ceux qui confessent le christianisme actuel, il est mort et ressuscité pour tous les hommes. Et l'on ne doit pas lier à l'être du Christ une confession religieuse déterminée : toute confession religieuse est à mettre en rapport avec lui. Si les humains savaient comprendre le Christ comme il a été indiqué, le christianisme se répandrait par toute la Terre. Car la révélation du Christ est autre chose que la révélation de Jésus.

Si nous nous rendons dans des contrées étrangères comme missionnaires, ou si nous allons trouver aussi de nos compatriotes et que nous voulons leur imposer le culte de Jésus sous la forme d'une confession quelconque, ils ne nous comprendront pas, d'autant que souvent, ce que ces gens savent dépasse ce qui doit leur être apporté par tel ou tel missionnaire. Car je voudrais bien savoir ce qu'un Turc par exemple dirait si un protestant moderne voulait lui faire admettre la conception du Christ qu'il a en tant que pasteur protestant moderne, cette conception du Christ qui expose – chez les pasteurs protestants modernes, c'est bien cela – que oui, il a existé un Socrate, puis un autre, qui était un peu plus que Socrate : le Christ, l'homme, n'est-ce pas, cet homme particulier, mais justement l'homme – ou ces choses confuses qui sont par ailleurs dites du Christ dans le cadre du protestantisme moderne.

Le Turc lui dirait : comment, voilà ce que tu racontes, et tu veux être un chrétien ? Lis donc dans le Coran la 19^e sourate [{140}](#), il y a là-dedans sur le Christ bien plus de choses que ce que tu nous racontes ! – Les Turcs en effet savent sur le Christ Jésus beaucoup plus que ce qu'offrent les pasteurs protestants modernes, il y a dans le Coran beaucoup plus parce que dans la confession religieuse turque, le Christ Jésus est dépeint beaucoup plus proche de la divinité que dans la confession protestante moderne. On l'ignore seulement parce qu'on n'arrive aujourd'hui que bien peu encore à lire vraiment les documents religieux et qu'on veut tenir sur toutes les religions possibles des discours superficiels.

La révélation de Jésus sera aussi faite pour les hommes de la manière qui convient. Mais il faut qu'ils y viennent eux-mêmes. Et ils y viendront quand ils auront passé par un nombre suffisant d'incarnations. Aujourd'hui, chacun est, jusqu'à un certain degré, assez mûr pour recevoir la révélation du Christ. Il faut faire cette différence. Mais de nombreuses puissances sont à l'ouvrage pour empêcher la véritable révélation du Christ, et aussi la véritable science de l'esprit, de se répandre. Il vous suffit de vous remémorer ici bien des choses que je vous ai dites ces derniers temps {141} sur toutes sortes de tentatives qui se disent occultes, et que j'ai caractérisées.

Et maintenant, je voudrais en fait clore la conférence d'aujourd'hui en cet instant. J'y ajouterai seulement un petit appendice. Pour une raison bien déterminée, je ne voudrais pas compter cela comme faisant partie de la conférence. Vous verrez tout de suite pourquoi. En effet, ce que je dis au cours de la conférence est formulé sans aucune réserve, mais ce que je vais dire maintenant, j'aurai à le dire provisoirement avec quelque réserve, et c'est pourquoi je l'isole de la conférence. Je lui attribue cependant une certaine importance, en relation précisément avec nos considérations, et c'est pourquoi je veux en parler dès aujourd'hui.

J'ai exposé qu'au milieu du XIX^e siècle se place le point culminant du courant matérialiste, qu'à ce moment les humains qui connaissaient la nécessité d'une vie spirituelle toujours présente dans l'humanité – je ne fais ici qu'une esquisse préparatoire – songeaient à enseigner à l'humanité que dans notre environnement des entités spirituelles, des effets spirituels sont présents. Mais, disais-je, les occultistes déterminants se divisèrent en ceux qui disaient : l'humanité ne peut pas encore recevoir ces choses – et en d'autres qui disaient, au milieu du XIX^e siècle : L'humanité pourrait bien être déjà introduite de façon élémentaire dans les notions les plus importantes de la vie spirituelle. – Ces derniers ont aujourd'hui fondu pour n'être plus qu'un petit nombre de partisans de l'enseignement, de la diffusion des doctrines. Mais une conviction est celle de notre mouvement anthroposophique : ce qui importe, c'est qu'elles soient diffusées comme nous le faisons, c'est ainsi que le trésor spirituel doit être transmis à l'humanité. La question se posa tout d'abord dans les années quarante du XIX^e siècle, mais ceux qui étaient de cet avis ne purent se faire entendre, et c'est ainsi qu'on tomba d'accord pour s'engager dans une autre voie, celle du spiritisme.

On tenta de montrer, par la voie de la médiumnité, que les personnalités que l'on peut considérer comme des médiums – j'ai déjà caractérisé ces choses ici – peuvent recevoir des communications du monde spirituel, et qu'on peut ainsi obtenir un lien avec les royaumes de l'esprit. J'ai déjà dit aussi que toute la tentative a échoué. Car si elle avait réussi, il serait survenu quelque chose d'analogue à ce que j'ai dit aux auditeurs de la conférence de Berne {142} : on aurait reconnu les différents degrés du lien avec les morts. Mais on ne voulait pas s'occuper de cela. On aboutit donc à un échec complet. Les médiums indiquaient de la manière la plus primitive, la plus élémentaire, qu'ils étaient en relation

directe avec des morts quelconques, et les hommes voulaient toujours recevoir immédiatement des communications par les médiums.

Notez bien, ceci ne signifie pas que quand un médium est présent et qu'on fait une expérience avec lui, ce qu'il transmet ne pourrait pas établir quelque liaison avec un mort. Mais une liaison réelle, correcte, inconsciente, est une chose, et qu'il y ait de manière générale une liaison possible en est une autre. Ce qu'on attendait était en effet tout autre chose ; on attendait de reconnaître par l'intermédiaire des médiums que des forces spirituelles, comme les forces sensibles, affluent constamment vers l'homme, que l'on cherche donc de préférence le champ du spirituel dans l'environnement immédiat, non dans la manifestation de tel ou tel mort.

Comme le tout s'est révélé être une erreur, les occultistes sérieux ont retiré leur main de cette tentative spirite, et l'humanité doit maintenant en payer le prix, en ce sens que toutes sortes d'occultistes se sont emparés des médiums, des occultistes qui ne suivent pas des chemins occultes purs, mais des sentiers dont le but est particulier. Je l'ai souvent exposé : celui qui veut être un véritable occultiste ne peut pas servir un but humain particulier, mais seulement un but humain général, et il ne doit surtout jamais employer des moyens mauvais pour parvenir au but. Mais que n'appelle-t-on pas aujourd'hui occultisme ! De tout ce qu'on peut appeler occultisme, vous pourriez avoir une idée en lisant le rapport qui contient les discours que M^{rs}. Besant {143} et M^r. Leadbeater {144} ont prononcés à la dernière Convention théosophique, où les événements actuels sont présentés comme étant le grand combat entre les Lords of Light, les seigneurs de la lumière, aux côtés desquels se trouvent naturellement M^{rs}. Besant et M^r. Leadbeater, et les Lords of Darkness, les seigneurs de l'ombre, et où il est dit que tout homme qui reste un neutre, un véritable neutre pour soi, et sans prendre parti pour un côté – bien entendu pour les Lords of Light aux côtés desquels se trouvent M^{rs}. Besant et M^r. Leadbeater –, celui-là est un traître.

On raconta encore toutes sortes de choses à cette assemblée. Par exemple, Leadbeater, puisant à une profonde connaissance de l'occulte, a raconté qu'avant l'année 1870 Bismarck {145} est allé en France et a institué dans le nord, le sud, l'est et l'ouest de la France des centres magnétiques. Pendant la guerre de 1870-1871, ces centres magnétiques institués en France par Bismarck ont exercé une action, sinon la guerre avec la France aurait été perdue. Voilà ce que les gens se laissent vraiment raconter aujourd'hui dans les réunions théosophiques ! Oui, ils écoutent ! On peut s'en étonner ou faire encore quelque chose d'autre lorsqu'on apprend que de telles choses sont communiquées. Mais comme je le disais, il y a bien des occultismes à l'époque présente.

Ce qui est important, c'est que maintenant, après que l'occultisme sérieux s'est écarté du spiritisme, des hommes qui poursuivent des buts particuliers se sont emparés de tout le spiritisme. Et l'on peut très facilement poursuivre des buts particuliers. Je vous prie de bien garder à l'esprit, en vue de ce que je veux vous

dire, qu'il y a eu ceci : le spiritisme a été introduit dans le monde par la tentative honnête d'examiner l'humanité actuelle pour voir si elle est assez mûre pour assimiler des vérités spirituelles ; la tentative a échoué, et alors toutes sortes de courants et de confréries occultes, et des individus isolés, venant d'Amérique notamment, ont essayé de prendre en main tous les médiums toujours dans le détail, pour poursuivre certains buts particuliers.

Eh bien, ce que je vais vous raconter à la suite, je le raconte parce qu'hier notre ami M^r. Heywood-Smith {146} m'a remis un rapport sur le livre rapportant les expériences de Sir Oliver Lodge {147}. Je le répète, je le raconte avec la plus grande réserve, d'abord parce que je n'ai devant moi qu'un rapport, dont on peut certes tirer beaucoup de choses, mais je veux me réserver de revenir sur bien des points quand j'aurai eu le livre {148} moi-même. Je tiens cependant la chose pour importante, et voudrais en parler aujourd'hui. Si le rapport n'est pas exact, je rectifierai naturellement – et c'est pourquoi je parle avec réserve – les choses qui seraient dites aujourd'hui d'après ce rapport inexact.

N'est-ce pas, c'est un fait extrêmement important qu'une des personnalités les plus considérées du monde scientifique anglais, Sir Oliver Lodge, le grand chercheur Oliver Lodge, qui certes a déjà écrit différents ouvrages dans lesquels il professe reconnaître l'existence d'un monde spirituel, que Sir Oliver Lodge ait écrit un tel livre qui contient des choses qui, prises comme lui le pense, devraient en fait figurer parmi les choses les plus importantes que l'on puisse dire à l'époque actuelle. Le fait est le suivant :

Sir Oliver Lodge avait un fils né en 1889 qui, lorsque la guerre éclata, prit du service dans l'armée, alors que Lodge et son épouse étaient en Australie, qui ensuite, en mars 1915 – le fils, Raymond Lodge –, occupa un poste très dangereux, et comme on peut le penser – il se trouva aussi non loin d'Ypres – donnait aux parents plus d'un souci. Sir Oliver Lodge reçut de M^{rs}. Piper, d'Amérique, un message écrit en août 1915. Il reçut de M^{rs}. Piper, un médium américain, un message ayant un contenu étrange, qui était à peu près ce qui est dit ici : Myers {149} prendra part en vous à ce que le destin vous réserve et vous protégera. – Mais cela était rédigé dans une forme classique, comme une parole d'Horace. Sir Oliver Lodge reçut donc d'un médium américain, écrite au mois d'août, une communication : Myers, qui avait été président de la Society for Psychical Research à Londres, mais était mort quatorze ans auparavant, Myers devait protéger et assister Sir Oliver Lodge lors d'un événement grave qui devait le frapper ; Myers travaillerait donc à le protéger. Je vous prie de tenir compte du fait que, dans cette communication, il n'y a rien d'autre que ceci : dans un cas grave, Myers assistera Sir Oliver Lodge.

Or le fils, Raymond Lodge, tomba en septembre 1915, et Sir Oliver Lodge établit tout d'abord en pensée un rapport entre la communication de l'assistance que lui apporterait Myers, et la mort de son fils. Sa famille entra en rapport avec toutes sortes de médiums, dont plusieurs intervinrent simultanément. Ces médiums

apportèrent toutes sortes de messages, qui peu à peu aboutissaient à ceci : ton fils, ou votre fils – Lady Lodge assistait aussi aux séances –, est en compagnie de Myers, qui l'aide, et ce qui importe par-dessus tout à votre fils, c'est que vous entendiez parler de lui, et que par là Sir Oliver Lodge notamment ait un lien avec le monde spirituel. – Lorsqu'on lit les différentes communications des médiums telles qu'elles sont pour commencer rendues ici, on remarque partout très exactement d'intéressantes intensifications ; tout apparaît à un moment déterminé.

Des questions sont posées, etc., et les médiums y répondent ; le déroulement est extrêmement intéressant. Les choses vont si loin qu'un portrait de Raymond Lodge que l'on ne connaissait pas dans la famille est découvert parce que le fils, le fils défunt, signale l'existence de ce portrait, le décrit, et on le trouve alors comme il l'a décrit. Bref, il semble que dans ce livre ait été rassemblé avec une exactitude extraordinaire ce que l'on peut obtenir dans de nombreuses séances spirites, et ce qui peut amener à ce qui est raconté là. Sir Oliver Lodge avait toujours été un peu d'avis qu'il fallait pratiquer de telles choses ; cela ne plaisait manifestement pas à ses fils ; mais ce qui se passait là les a également convaincus. Sir Oliver Lodge semble avoir écrit avec tous les détails comment, grâce aux différents médiums, ce pont vers son fils a été construit.

La chose importante ici, c'est qu'une personnalité si en vue soit amenée à pénétrer dans le monde spirituel par la voie de la médiumnité. Il me faut dire que pour autant que je sois informé des différentes séances, elles n'offrent en soi rien de démesurément nouveau. Mais une autre chose est très importante : c'est qu'une personnalité de tout premier rang de notre époque, une personnalité scientifique qui, lorsqu'elle écrit de cette manière, peut prendre sur l'être intellectuel des humains une grande influence, c'est qu'une telle personnalité soit poussée à écrire de cette manière. Cela est très important, car par là beaucoup de gens sont poussés vers la médiumnité, vers la voie où, de cette manière, on recherche le lien avec le monde spirituel.

Il n'y a naturellement là non plus rien d'autre que ce que fut l'erreur commise autrefois, alors que par le spiritisme on voulait atteindre ce que je vous ai en effet décrit.

Mais je vous en prie, suivez la chose avec un peu de précision. Dans la première communication du médium Piper, que Sir Oliver Lodge reçoit d'Amérique, il n'est parlé que d'un fait qui se produirait, et dont Myers le protégerait. Supposons que le fils ne soit pas tombé, il serait tout à fait conciliable avec cette communication que l'on dise : eh bien oui, il t'a été indiqué que, du monde spirituel, Myers protège ici ton fils de la mort sur le champ de bataille. – Qu'on ait su en Amérique aussi que le jeune Raymond Lodge se trouvait en un point dangereux du champ de bataille, vous ne le mettez pas en doute, ni que l'on ait pu parler comme parfois l'a fait un ancien oracle : Myers protégera le fils – en se référant ensuite à cela au cas où le fils aurait vécu : il l'a protégé à travers les dangers ; mais le fils étant

tombé, on a pu s'y référer en disant que dans le monde spirituel Myers créait la liaison entre le père et le fils ; cela est possible aussi. La communication était donc pour commencer rédigée avec beaucoup d'habileté. L'affaire avait été amorcée depuis l'Amérique ; ensuite – de telles confréries s'étendent naturellement très loin – on mit le médium le plus proche en contact avec Lady Lodge. On n'a pas besoin du tout de savoir par quelle voie une telle séance anonyme – comme il est dit ici – est organisée.

On procède tout d'abord comme habituellement lors des séances. Mais maintenant la nouvelle de la mort est connue depuis longtemps ; et Lady Lodge en porte dans son âme tout ce qu'elle entraîne. On peut en effet montrer que ce qui vit dans une âme peut passer dans une autre, et être proféré par le médium. En outre, dans l'âme de Lady Lodge, et de la façon que nous connaissons naturellement, le fils continue de vivre au-delà de la mort. Ce qui a donc été provoqué par le médium, c'est strictement le reflet du contenu de l'âme de Lady Lodge, ou des âmes d'autres membres de la famille. On peut même très bien étudier cela déjà dans le procès-verbal, car les nuances sont différentes selon le caractère de ceux qui sont déterminants lors de ces séances. Le nom de Myers est prononcé aussi par des médiums qui ne l'ont pas connu. Mais cela n'est pas autrement surprenant, car Sir Oliver Lodge était très lié d'amitié avec Myers, il avait travaillé avec lui, etc. – bref, Sir Oliver Lodge aurait expérimenté de façon telle que, mis à part l'intérêt personnel qu'il prend à son fils, il voulait simplement démontrer, comme on le voulait d'abord, qu'il y a dans notre environnement des efficacités spirituelles, et tout serait bien. Mais on a abandonné cette voie.

Il ne s'agit donc de rien moins, bien entendu, que d'un certain côté – que le livre dévoilera clairement, je ne veux pas prononcer de jugement aujourd'hui –, que d'un certain côté Sir Oliver Lodge soit utilisé pour des fins particulières, des fins particulières bien déterminées. Cela précisément est vraisemblablement un cas caractéristique d'une attaque qui est l'œuvre d'une confrérie occulte très trouble, aux fins de conquérir aussi la science autant que possible pour le spiritisme, par les constellations qui se sont formées ici ; le spiritisme aime toujours passer pour scientifique, et l'on peut grâce à lui atteindre très facilement des fins particulières bien déterminées.

Pour ne citer qu'un exemple, on avait tenté, dans un autre lieu en Amérique, de chasser de l'esprit de l'homme la notion de réincarnation. Qu'a-t-on fait pour cela ? À l'époque où s'était déjà produit ce que j'ai caractérisé, où le spiritisme avait été abandonné par les occultistes sérieux, on a – je crois que l'homme en question s'appelait Langsdorff {150} –, on a organisé toutes sortes de séances dans les lieux les plus différents, séances au cours desquelles les médiums étaient toujours mis en rapport avec des morts, et les morts ont toujours porté témoignage de l'impossibilité de prévoir une nouvelle incarnation future. C'est ainsi que de ces lieux on a combattu l'enseignement des vies terrestres successives. On peut obtenir beaucoup quand on présente quelque chose aux humains comme une communication des défunts.

J'ai voulu commenter avec vous très rapidement, au moins par quelques idées, cet exemple qui me semble tout d'abord être excellent parce que j'ai parlé de ces choses au cours des derniers temps. Car qu'est-ce que le monde apprendra ? Le monde apprendra qu'un grand savant s'est converti au spiritisme, on lira le livre et très vraisemblablement – cet échantillon le montre déjà – on trouvera que le spiritisme n'a jamais été fondé aussi bien que dans ce livre. Et vraisemblablement – je le disais, je n'ai exposé cet appendice qu'avec réserve et me réserve d'y revenir quand j'aurai lu le livre moi-même –, vraisemblablement il n'y a là rien d'autre qu'une tentative de ce qu'on appelle une confrérie du sentier gauche pour obtenir par cette voie des choses tout à fait particulières. La chose n'est pas tout de suite transparente, mais il existe notamment de nombreuses confréries qui cherchent à atteindre par cette voie leurs buts particuliers ; et l'on obtient par cette voie plus qu'on ne le croit ordinairement. Cependant, nous parlerons encore aussi de ces choses.

SOMMAIRE DÉTAILLÉ

Première conférence,

Dornach, 4 novembre 1916.

Goethe, une personnalité caractéristique de la cinquième époque de civilisation postatlantéenne. Sa vie comme « phénomène spirituel » : la maison parentale, l'enfance et la jeunesse. Les études à Leipzig (rencontres de Gottsched et de Gellert). Maladie et étude d'écrits mystiques et occultes. Années d'études à Strasbourg, rencontres de Herder et de Jung-Stilling. Goethe l'avocat. La genèse du *Götz von Berlichingen*. L'époque de la sensibilité ; le travail sur *Werther*, un processus d'autoguérison. Goethe, ministre à Weimar. Le *Urfaust*. Madame de Stein et *Iphigénie*. Les conditions weimariennes et le *Tasse*. Goethe le scientifique ; l'os intermaxillaire. Le voyage en Italie, « renaissance de l'âme de Goethe » ; élaboration du style classique. L'amitié de Schiller. Le traitement du problème de la liberté dans les Lettres esthétiques et dans le *Conte*. Le discours philistin de Du Bois-Reymond : « Goethe sans fin ».

Deuxième conférence,

5 novembre 1926.

La considération de questions karmiques par rapport à la vie de Goethe (le danger d'un lien trop rapide entre la cause et l'effet dans ce domaine). L'harmonie de l'individualité de Goethe avec les événements de l'époque. Les exigences de l'époque, leur indépendance par rapport à l'individualité (exemples : la découverte de l'Amérique, le *Faust*). Les périodes résultant de différentes impulsions dans la vie de Goethe. La puissante force d'âme en Goethe et en Schiller et son épanouissement différent. L'importance karmique de la maladie de Goethe : le dégagement du corps éthérique et l'impulsion de connaissance suprasensible. La transformation des conditions biographiques de Goethe en œuvre d'art, sur la base de son isolement intérieur du monde, à l'exemple de sa relation avec Frédérique Brion. Les vues profondes dans le *Faust*, résultat de cet isolement ; la difficulté de comprendre les temps passés, à l'exemple de Sophocle et de ses drames. L'activité de ministre de Goethe, un sommeil partiel de l'âme. Son réveil en Italie, lié à sa conception globale de la nature ; sa présentation dans le *Faust*.

Troisième conférence,

6 novembre 1916.

À propos de la question de la différence entre les personnalités éminentes et le

reste de l'humanité. Les trois parties du système nerveux ; leurs liens avec les éléments constitutifs de l'être humain pendant la veille et le sommeil : cerveau – corps éthérique (lien plus étroit pendant la veille) ; moelle épinière – corps astral, et système ganglionnaire – je (lien plus étroit pendant le sommeil). Lien plus fort avec le système ganglionnaire et de la moelle épinière pendant la veille, conséquence du corps éthérique dégagé chez Goethe. À propos de performances apparentes de l'entendement chez les animaux ; la *Psychologie comparée* de Carus. Le lien avec la sagesse universelle : chez l'animal, grâce au corps physique ; chez l'homme, grâce au corps éthérique. Le « ressentir de rêve avec l'environnement » de Goethe, basé sur sa constitution particulière ; la transformation de ces expériences dans ses œuvres, à l'exemple du Faust. L'immersion inconsciente de l'homme dans l'environnement spirituel, de jour, une base du travail professionnel. Ce qui est produit dans le travail professionnel : un germe de ce qui ne sera complètement développé que sur Vulcain ; les créations, fruits d'une évolution commencée sur Saturne, à l'exemple de l'activité de Jakob Böhme, cordonnier et philosophe.

Quatrième conférence,

12 novembre 1916.

Sonder la volonté des dieux comme base de la conduite des hommes des époques antérieures. Le chaos actuel, conséquence de l'émancipation de l'homme à l'égard de la volonté du cosmos. La création d'un premier germe de Vulcain par l'activité professionnelle. La spécialisation croissante des professions, une nécessité de l'évolution. Le lien du travail professionnel avec la vie émotive autrefois, le détachement de la vie professionnelle de l'intérêt humain aujourd'hui. Ce qui est produit par le travail professionnel, un point de départ de l'incorporation d'entités élémentaires. La nécessité de représentations spirituelles concrètes comme pôle opposé au travail professionnel. Des répercussions croissantes de la volonté et de la mentalité de l'individu sur ce qu'il a produit. La future transformation d'« émanations » humaines en force motrice. La dissolution des liens humanitaires, l'apparition de concurrence et d'appât du gain due au travail professionnel ; la science de l'esprit comme contrepoids. Les dangers de l'évolution purement extérieure.

Cinquième conférence,

13 novembre 1916.

La différence à faire entre profession et fonction ; les influences ahrimaniennes sur le karma de la profession. À propos de la prétendue « sélection des meilleurs ». Exemples tirés de *Faust II* de l'action de la force méphistophélique dans la vie de l'humanité. Les erreurs résultant de l'étude scientifique de la vie psychique, à l'exemple de la recherche d'une « vase animale des profondeurs » de

l'âme, en psychanalyse. Tenir compte des vies terrestres successives, une condition préalable au subconscient. L'« autocorrecteur » en l'homme ; son activité à l'exemple d'une vie du rêve (tiré du roman *Auch Einer*, de F. Th. Vischer). Le karma, un archet de violon jouant sur les quatre « cordes » des éléments constitutifs de l'être humain. La répercussion de la profession de l'incarnation précédente dans l'organisation corporelle du deuxième septénaire (élaboration du corps éthérique). Le jeu entre les forces modelantes du corps éthérique et les forces transformatrices du corps astral, expression de l'action du karma de la profession. Les répercussions du karma des relations d'une vie dans le corps physique modelant la situation de vie de l'existence suivante ; le Je, force restructurant la situation de la vie.

Sixième conférence,

18 novembre 1916.

À propos des circonstances de la vie importantes pour l'évolution d'une individualité, « fautives » seulement d'apparence, à l'exemple de la critique par une biographe de F. Th. Vischer concernant des manquements dans son éducation scolaire. La critique, une cruauté dissimulée. Les débuts d'une compréhension de l'époque de civilisation actuelle dans les écrits du technicien Max Eyth ; son approche des grandes questions liées au destin ; des exemples tirés de ses œuvres. Les descriptions d'un juriste promu directeur de théâtre (Max Burckhard), exemple de la vie moderne actuelle. Alfred baron de Berger et sa nouvelle, Hofrat Eysenhardt : l'aspiration d'un homme moderne à l'accès aux mystères de l'existence. L'observation symptomatique du monde et de la vie, une condition préalable à l'étude du karma, du destin. L'aspiration de communautés occultes concernant l'étude du caractère humain et le fait d'en garder le secret ; leurs influences sur des événements publics.

Septième conférence,

19 novembre 1916.

La question de l'hérédité et les septénaires. Les impulsions de la vie prénatale ainsi que de la vie précédente et la voie vers la profession nouvelle. Le déroulement cyclique de l'évolution universelle. La nécessité croissante d'une relation consciente avec le monde et avec l'esprit du temps. Les « idéaux » de l'époque de civilisation actuelle : le bourgeois (Ouest) et le pèlerin (Est). Admettre les vies terrestres successives : la condition d'une véritable compréhension de la vie. Des exemples d'une critique perspicace de l'époque : les affirmations de l'Anglais J. St. Mili et du Russe A Herzen concernant l'apparition d'une « *conglomerated mediocrity* » et le chemin de l'Europe vers l'esprit chinois ; Mérejkovski. Les aspirations de sociétés occultes : rétention de la science de l'esprit, « embobiner » les humains par des concepts nébuleux, à l'exemple de

« secrets numériques » apparents. Le combat entre les sociétés occultes, illustré par la vie de H. P Blavatsky. L'activité cachée de confréries occultes à l'extérieur ; des avertissements concernant les assassinats de François-Ferdinand et de Jaurès. Aspirations de la Theosophical Society ; Annie Besant. Les enseignements de Kou Hong Ming ; l'« esprit chinois de l'Europe », centre d'intérêt de courants occultes. Les confréries occultes et l'Église romaine ; l'encyclique du 8.12.1864.

Huitième conférence,

25 novembre 1916.

L'étude de multiples aspects des choses, une condition préalable pour saisir la vérité. Description de la biographie de Galileo Galilei de deux points de vue : 1° la destinée personnelle ; sa signification pour la vie entre la mort et une nouvelle naissance. 2° Récit de ce qui est signifié dans l'histoire par le nom de « Galilei » La question de l'hérédité physique, considérée à l'aide de prédispositions héréditaires égales et des conditions héréditaires de la famille des musiciens Bach. Les conceptions matérialistes du XIX^e siècle, à l'exemple du livre de Leblais, Matérialisme et spiritualisme, à propos de la prétendue équivalence entre l'âme d'un animal et celle de l'homme ; une citation concernant des actes apparemment religieux d'animaux. La description des répercussions sociales du matérialisme dans le roman *Der rechte Liebhaber des Schicksals* d'Albert Steffen.

Neuvième conférence,

26 novembre 1916.

Les reproches des théologiens modernes concernant l'enseignement sur les hiérarchies. Étude de la représentation de Dieu courante aujourd'hui : interpréter son propre *Angelos* comme Dieu universel ; assourdissement des âmes et substitution de *l'Angelos* par *l'Angelos* luciférien comme conséquence. La naissance des idées de nationalité dues à l'inclinaison, par égoïsme social, vers l'Archange de son propre peuple. Introduction de forces cosmiques de destruction par suite de confusions à l'égard de l'Esprit du temps, et leur manifestation dans la décadence du corps physique, la maladie et la mort. Le chemin menant au Christ. Les discours des francs-maçons concernant les Mystères anciens. La force suggestive de la parole aux époques antérieures et sa dédivinisation progressive. Dépassement des limitations égoïstes grâce au Christ. La superstition négative de l'époque actuelle. À propos de ce qui se passe dans la machine à vapeur : l'apparition d'un espace exempt d'air, une occasion pour les démons ahrimaniens de s'incorporer ; « opposition contre Iahvé ». La technique moderne, une démonomagie. L'expansion de l'activité démoniaque dans l'espace cosmique par le fait d'intégrer les secrets des mouvements célestes dans la machine à vapeur. La nécessité de la démonomagie pour le progrès, mais aussi de créer des forces contraires, en trouvant le chemin menant au Christ.

Dixième conférence,

27 novembre 1916.

L'appartenance du Mystère du Golgotha au domaine de la *mâyâ*, vu son lien à l'espace et au temps, et la contradiction signifiante qui en résulte. Des étapes de la vénération de dieu dans l'histoire de l'humanité : 1^ole culte des ancêtres : la manifestation des *Archai* à travers les corps éthériques des ancêtres ; 2^ole polythéisme : la vénération des *Archangeloï* ; 3^ole monothéisme : la descente vers *l'Angelos* : 4^ole césarisme : l'adoration de l'homme terrestre. L'entrée du dieu-homme, du Christ, dans l'histoire ; son appartenance à toute la communauté humaine. Les intentions de Lucifer : spiritualisation ascétique. L'introduction de la « huitième sphère » comme antidote des dieux : le penchant de l'homme vers la nature inférieure et l'attirance de la Lune par la Terre, un corrélatif cosmique. La diffamation de Iahvé par Madame Blavatsky. Le triomphe sur toute différenciation terrestre par une véritable compréhension du Christ. Mithra et le Christ : la nature inférieure se meurt sous Mithra, elle est délivrée par le Christ. La transformation de toute action en service divin ; le développement du sacramentalisme dans l'éducation et dans l'activité de connaissance. La quête du spirituel dans les œuvres de Hermann Bahr, à l'exemple du drame *Die Stimme*. Expérimentations spirites des occultistes au XIX^e siècle ; la retraite des occultistes sérieux. Des affirmations d'A. Besant et de Ch. Leadbeater. L'utilisation du spiritisme à des fins particulières occultistes. Description d'une tentative de conquérir la science au spiritisme : le cas du savant Oliver Lodge. Le combat du spiritisme contre l'idée de la réincarnation.

À PROPOS DES STÉNOGRAMMES

Extrait de : Rudolf Steiner, Autobiographie (1925, chapitre XXXV),

Mon activité anthroposophique eut deux résultats : d'abord mes livres destinés au public, ensuite un grand nombre de cours réservés aux seuls membres de la Société théosophique (par la suite : anthroposophique). Il s'agissait de conférences plus ou moins bien sténographiées et que je n'avais pas eu le temps de revoir. J'aurais préféré que la parole demeurât ce qu'elle était ; mais les membres voulaient avoir les textes de ces cycles de conférences non publiques. Ils furent donc imprimés. Si j'avais eu le temps de les corriger, on aurait pu dès le départ se dispenser de la mention restrictive « réservé aux membres ». Depuis plus d'un an d'ailleurs elle est supprimée.

Il était indispensable d'expliquer dans la présente autobiographie le rôle réservé, dans le cadre de l'anthroposophie, à mes livres publics et aux cours privés.

Pour se rendre compte de ma propre lutte intérieure et des efforts que j'ai dû faire pour élaborer l'anthroposophie et la proposer à la conscience moderne, on aura intérêt à consulter mes ouvrages publics. J'y ai consigné mes réflexions relatives aux doctrines philosophiques de l'époque, mais aussi les révélations progressives dues à ma contemplation spirituelle ; cela est devenu l'édifice même de l'anthroposophie, quoique sous une forme, à bien des égards, imparfaite.

La première exigence était celle-ci : édifier l'anthroposophie et veiller à la transmission fidèle des résultats de mon investigation spirituelle, destinée à être publiquement connue. À cela s'ajoutait cette autre tâche : apporter aux membres une réponse aux aspirations profondes de leur âme et à leur nostalgie de l'expérience spirituelle.

La préférence portait sur les Évangiles et la Bible ; on souhaitait les voir expliquer à la lumière de l'enseignement anthroposophique. On me demandait de donner des conférences sur ces révélations confiées à l'humanité.

En réponse aux besoins exprimés, je fis alors plusieurs séries d'exposés réservés aux membres. Les auditeurs étaient familiarisés avec les fondements de l'anthroposophie. On pouvait donc leur parler comme à des personnes ayant des connaissances anthroposophiques déjà très élaborées. L'enseignement donné là aurait été impossible sous cette forme dans les ouvrages destinés au public.

Dans ces cercles intimes j'aurais dû modifier la forme de mes exposés s'ils avaient dès le départ été destinés à être publiés.

Ces deux types de textes, ceux destinés au public et ceux réservés aux membres, ont une origine différente. Les livres entièrement publics sont le résultat de mes

propres luttes et recherches ; les textes privés, par contre, reflètent la collaboration de la Société. J'étais à l'écoute de ce que les membres désiraient en profondeur ; de cette communion active résultent la ligne de conduite et le ton de ces conférences.

Rien ne fut jamais dit qui ne soit la pure conséquence de l'élaboration progressive de l'anthroposophie. Il ne saurait être question de la moindre concession faite à des préjugés de la pensée ou du sentiment des membres. Ces publications privées restituèrent pleinement ce que l'anthroposophie se proposait d'exposer. Sous l'insistance devenue trop forte, il fallut renoncer au principe de textes exclusivement réservés aux membres ; on le fit sans la moindre inquiétude. Le lecteur devra seulement passer sur certaines imperfections contenues dans ces publications non revues par moi avant leur parution.

Pour être en mesure d'émettre un jugement valable sur le contenu de ces manuscrits privés, il est nécessaire d'avoir acquis préalablement les notions de base indispensables. Pour la plupart de ces publications, cela concerne *au minimum* : la connaissance anthroposophique de l'être humain et du cosmos, dans la mesure où sa nature est décrite par l'anthroposophie, ainsi que les enseignements concernant « l'histoire vue par l'anthroposophie », puisés dans le monde de l'esprit.

BIBLIOGRAPHIE

L'œuvre écrite de Rudolf Steiner
en langue française
(2004)

Ouvrages parus aux Éditions Anthroposophiques Romandes (É. A. R.), aux éditions Novalis (N), et aux éditions Triades (T).

La numérotation est celle de l'édition intégrale en allemand (GA).

GA 1 Goethe, le Galilée de la science du vivant (N).

GA 2 Une théorie de la connaissance chez Goethe, 1886 (É. A. R.).

GA 3 Vérité et science, 1892 (É. A. R.).

GA 4 La philosophie de la liberté, 1894 (É. A. R.), (N).

GA 5 Nietzsche, un homme en lutte contre son temps, 1895 (É. A. R.).

GA 6 Goethe et sa conception du monde, 1897 (É. A. R.).

GA 7 Mystique et anthroposophie, 1901 (É. A. R.).

GA 8 Le christianisme et les mystères antiques, 1902 (É. A. R.).

GA 9 Théosophie, 1904 (É. A. R.), (N), (T).

GA 10 Comment acquiert-on des connaissances sur les mondes supérieurs, ou l'initiation, 1904-1908 (É. A. R.), (N), (T).

GA 11 Chronique de l'Akasha, 1904-1908 (É. A. R.).

GA 12 Les degrés de la connaissance supérieure, 1905-1908 (É. A. R.).

GA 13 La science de l'occulte, 1910 (É. A. R.), (T).

GA 14 Quatre Drames-Mystères, 1910-1913. (T).

GA 15 Les guides spirituels de l'homme et de l'humanité, 1911 (ÉAR.).

GA 16 Un chemin vers la connaissance de soi, 1912 (É. A. R.).

GA 17 Le seuil du monde spirituel, 1913 (É. A. R.).

GA 18 Les énigmes de la philosophie, 1914 (É. A. R.).

GA 20 Aux sources de la pensée imaginative, 1916 (N).

GA 21 Des énigmes de l'âme, 1917 (É. A. R.).

GA 22 L'esprit de Goethe, 1918 (É. A. R.).

GA 23 Éléments fondamentaux pour la solution du problème social, 1919 (É. A. R.).

In GA 24 Treize articles commentaires, 1919-1921 (É. A. R.).

GA 26 Les lignes directrices de l'anthroposophie. Le Mystère de Michaël, 1924-1925 (N).

GA 27 Données de base pour un élargissement de l'art de guérir, 1925, en collaboration avec la doctoresse Ita Wegman (T).

GA 28 Autobiographie, 1923-1925 (É. A. R.).

In GA 40 Le calendrier de l'âme, 1912 (É. A. R.).

[{1}](#) Svante Arrhenius (1859-1927), physicien, chimiste et astronome suédois, in *Die Vorstellungen vom Weltgebäude im Wandel der Zeiten* (« Les représentations de l'édifice du monde au cours des temps »), Leipzig, 1908, fin de l'avant-propos.

[{2}](#) Cf. *Poésie et Vérité*, Aubier, 1999, livre IV.

[{3}](#) Cf pour la suite op. cit. note 2, deuxième partie.

[{4}](#) Johann Christoph Gottsched (1700-1766), poète et professeur de littérature ; il établit des règles littéraires, en particulier pour le drame, selon les modèles français.

[{5}](#) Gotthold Ephraïm Lessing (1729-1781), auteur dramatique et critique, achève le *Siècle des lumières* en Allemagne et prépare la littérature classique.

[{6}](#) Christian Fürchtegott Gellert (1715-1769), poète ; à partir de 1745, professeur de morale, d'éloquence et de poésie à Leipzig. Il doit sa très grande popularité de l'époque notamment à ses fables populaires en vers et à ses « Cantiques spirituels ».

[{7}](#) Christian Gottlieb Ludwig (1709-1773), professeur de médecine.

[{8}](#) *Faust I*, *La nuit*, v. 1 sqq.

[{9}](#) « Afin de connaître le monde Dans sa contexture intime,

De contempler les forces actives et les éléments premiers,

Et de ne plus tenir boutique de mots creux. »

Goethe, Faust I, traduit par Henri Lichtenberger, Éditions Montaigne, Paris, 1976, v. 382-385.

[{10}](#) Johann Gottfried Herder (1729-1803), *Idées pour la philosophie de l'histoire de l'humanité* (Riga 1774-1791), dans id., *Histoire et cultures*, GF, Flammarion, Paris, 2000.

[{11}](#) Baruch Spinoza (1632-1677), philosophe hollandais d'origine juive, mathématicien et opticien. Dans *Goethe, le Galilée de la science du vivant*, GA 1, N, Montesson, 2002, Rudolf Steiner décrit en 1884 les rapports de Goethe avec Spinoza aux pages 69 sqq. L'été de 1774, Fritz Jacobi introduisit Goethe plus profondément dans la doctrine de Spinoza. À Weimar, Herder, Goethe et Madame de Stein firent ensemble la lecture de Spinoza après que se fut renoué le lien d'amitié de Goethe avec Herder.

[{12}](#) William Shakespeare (1564-1616).

{13} Pierre Corneille (1606-1684) et Jean-Baptiste Racine (1639-1699), maîtres de la tragédie classique française.

{14} Johann Heinrich Jung-Stilling (1740-1817), écrivain et médecin.

{15} Emmanuel Swedenborg (1688-1772), scientifique et théosophe suédois.

{16} Paracelsus Theophrastus von Hohenheim (1493-1541), médecin et chercheur.

{17} Qui l'amenait chez Frédérique Brion (1752-1813).

{18} Obtint le titre de licencié en droit, un titre qui, en Allemagne, était considéré comme l'équivalent de celui de docteur ; désormais, Goethe porta le titre de doctor juris.

{19} Faust I, Cabinet de travail (II), vers 1072-1073. Méphistophélès à l'écolier : « Ce sont des lois, des droits sans fin. Que l'on peut voir se propager comme une épidémie. »

{20} Götz von Berlichingen (1480-1562), de vieille noblesse wurtembergeoise, fut l'un des chefs de la Guerre des paysans en 1525, combattit contre les Turcs en 1542, contre la France en 1544. Son autobiographie fut publiée en 1731.

{21} Faust I, La nuit, vers 575-585. Faust à Wagner :

« Mon ami, les temps révolus
Sont pour nous un livre à sept sceaux ;
Ce que vous appelez l'esprit des temps,
C'est au fond le propre esprit de ces messieurs
Dans lequel les temps se reflètent.
Et c'est en vérité souvent une misère !
On vous fuit dès le premier coup d'œil.
Poubelles et cabinets de débarras,
Tout au plus une tragédie politique
Farcie d'excellentes maximes pragmatiques
Qui conviennent si bien à la bouche des marionnettes ! »

{22} Voir note 19.

{23} Siegwart, roman sentimental de J.M. Miller, paru en 1776 (deux ans après Werther), pour un certain temps l'un des livres préférés des lecteurs allemands. Siegwart, traduit de l'allemand par M. de La Vaux ; P. Barde, Genève 1785, 2 vol.

{24} Lettre de Goethe du 13 février 1775 à la comtesse Auguste de Stolberg-Stolberg. J. W. von Goethe, Correspondance (1765-1832), traduction d'Adèle Fanta remaniée par Claude Roëls, Les Presses d'aujourd'hui, 1982, pp. 49.

{25} « Satyros ou le Faune fait dieu », drame (1773), dans : Goethe, Théâtre complet, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1988, pp. 209 à 233.

{26} « Ein Fasnachtsspiel. Auch wohl zu tragieren nach Ostern vom Pater Brey, dem falschen Propheten » (« Un jeu de Carnaval, ou bien pour après Pâques, par le père Brey, faux prophète »).

{27} Werther parut en septembre 1774. Une année plus tard, Goethe répondait à l'invitation de Charles-Auguste à venir à Weimar, où il arriva le 7 novembre 1775.

{28} Charles-Auguste, duc de Weimar (1757-1828), fils de la duchesse Anna Amalia.

{29} Frédéric le Grand, in De la littérature allemande, 1780. (Éditions Le promeneur [Paris], 1994, pp. 65 sq., pp. 55 sq. : « Goetz de Berlichingen [...], imitation détestable de ces mauvaises pièces anglaises, et le Parterre applaudit et demande avec enthousiasme la répétition de ces dégoûtantes platitudes. »)

{30} Madame Charlotte de Stein (1742-1827).

{31} Écrit en 1784, il parut à Iéna en 1786.

{32} Lettre de Rome du 28 janvier 1787, dans : *Voyage en Italie*, trad. Jacques Porchat, Jean Lacoste ; Bartillat, Paris, 2003, p. 195.

{33} Lettre de Rome du 6 septembre 1787, *ibid.*, p. 446.

{34} Les *Brigands* avaient paru déjà en 1781. En 1817, Goethe écrit dans son *Premier cahier de Morphologie*, sous le titre « Un événement heureux » : « Après mon retour d'Italie, où j'avais tenté de me perfectionner pour atteindre à plus de précision et de pureté dans toutes les branches de l'art, sans me soucier de ce qui, pendant ce temps, se passait en Allemagne, je trouvai des œuvres poétiques récentes et d'autres anciennes, que l'on appréciait grandement, qui exerçaient dans des cercles étendus leur influence, mais qui étaient malheureusement de celles qui m'étaient extrêmement antipathiques : je ne nommerai ici que l'*Ardinghello* de Heinse et *Les Brigands* de Schiller. » (Goethe, *La métamorphose des plantes et autres écrits botaniques*, T 1999, p. 192 sq.)

{35} Wilhelm Heinse (1749-1803), *Ardinghello et les îles bienheureuses*, Aubier, Paris, 1944.

{36} Friedrich Schiller (1759-1805), *Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme*, Aubier, Paris, 1992.

{37} Herman Grimm, *Goethe et son temps*, traduction de Jacques Chiffelle-Astier, Payot, Paris, 1937 (conférences faites à l'Université de Berlin), chap. XXI, p. 290 : « Lorsque deux hommes supérieurs s'unissent pour une activité commune, ils ne doublent pas leurs forces mais ils les quadruplent car chacun d'eux a l'appui de l'autre. La formule ne serait pas Goethe et Schiller, mais Goethe et Schiller + Schiller et Goethe. »

{38} J.W. Goethe, *Entretiens d'émigrés allemands*, Le Conte, N, Montesson, 1993.

{39} Emil Du Bois-Reymond (1818-1896), physiologue berlinois.

{40} François de Théas, comte de Thoranc (1719-1794).

{41} Aux sources de la pensée imaginative : Fichte, Schelling, Hegel, GA 20, N, Montesson, 2000.

{42} Julien Offroy de Lamerme (1709-1731) : *L'homme-machine*, 1748.

{43} Honoré comte de Mirabeau (1749-1791), jacobin, brillant orateur.

{44} Georges Jacques Danton (1759-1794), révolutionnaire.

{45} Maximilien de Robespierre (1758-1794), jacobin important ; de 1793 à 1794, président du Comité de salut public exerçant un pouvoir dictatorial.

{46} Le 3 septembre 1786, départ de Karlsbad, le 29 octobre 1786, arrivée à Rome, le 23 avril 1788, départ de Rome, le 18 juin 1788 arrivée à Weimar.

{47} De l'été 1794 jusqu'à la mort de Schiller le 9 mai 1805.

{48} Voir à ce propos ce que dit Rudolf Steiner dans *Der pädagogische Wert der Menschenerkenntnis und der Kulturwert der Pädagogik*, 2^e conférence, du 18 juillet 1924, GA 319.

{49} Arrivée à Leipzig le 3 octobre 1765, départ le 28 août 1768. L'hémorragie survint à la fin de juillet 1768.

{50} Susanna Katharina von Klettenberg (1723-1774), piétiste, modèle de la « belle âme » dans le *Wilhelm Meister* (Goethe, *Romans*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1990).

{51} Il part le 1^{er} avril 1770 pour Strasbourg et repart pour Francfort le 14 août 1771.

{52} Karl Wilhelm Jerusalem (1747-1772), secrétaire à l'ambassade de Brunswick à Wetzlar.

{53} Frédérique Brion (1752-1813).

{54} « Je me vis, non pas avec les yeux du corps mais avec ceux de l'esprit, venir au-devant de moi-même, à cheval, sur ce même sentier, avec un costume tel que je n'en avais jamais porté : il était d'un gris bleuâtre, avec un peu d'or. Aussitôt que j'eus secoué ce rêve, le fantôme avait disparu. Mais il est singulier que, huit ans après, sous l'habit que j'avais rêvé, et que je portais, non par choix, mais par hasard, je me sois trouvé sur le même chemin pour aller voir encore une fois Frédérique. » (Op. cit. note 2, livre XI, pp. 320 sq.) Cette visite à Sesenheim eut lieu le 25 septembre 1779, dans le cadre du deuxième voyage en Suisse.

- [{55}](#) La conférence avait été précédée de la représentation de la scène avec l'Esprit de la terre et Wagner.
- [{56}](#) Sophocle (496-406 av. J.-C.) : Il a écrit cent trente pièces, dont sept sont conservées : Ajax, Le roi Œdipe, Œdipe à Colone, Antigone, Électre, Les Trachiniennes, Philoctète. On a récemment retrouvé un jeu satyrique : Les limiers.
- [{57}](#) Cf. à ce propos la conférence du 12.11.1921 dans *Anthroposophie, une cosmosophie II*, GA 208, É.A.R., Genève, 1987.
- [{58}](#) En mars 1788.
- [{59}](#) Cf. à ce propos : Oskar Pfungst, *Das Pferd des Herrn von Osten (Der kluge Hans). Ein Beitrag zur experimentellen Tier-und Menschen-Psychologie*, Leipzig, 1907, et la littérature qui y est citée.
- [{60}](#) Carl Gustav Carus (1789-1869), médecin et philosophe. *Vergleichende Psychologie oder Geschichte der Seele in der Reihenfolge der Tierwelt*, Wien, 1866.
- [{61}](#) Carus termine le paragraphe avec cette remarque : « On voit aussi des chevaux exécuter des choses analogues, j'ai même vu la même chose, bien qu'avec moins de perfection, exécutée par des canaris. »
- [{62}](#) Hermann Bahr (1863-1934), écrivain et critique viennois.
- [{63}](#) Cf. note 2
- [{64}](#) Hans Sachs (1494-1576), cordonnier, un des personnages principaux de l'opéra de Wagner les Maîtres chanteurs de Nuremberg.
- [{65}](#) Jakob Böhme (1575-1624), cordonnier à Görlitz, mystique.
- [{66}](#) Le 3 décembre 1908.
- [{67}](#) Faust I, La nuit, Faust à Wagner.
- [{68}](#) « Dieu n'a-t-il pas frappé de folie la sagesse du monde ? » (I Cor., 1, 20).
- [{69}](#) Dans la conférence du 20 juin 1916 à Berlin (in les Êtres universels et l'essence du moi, GA 169), Rudolf Steiner parle du moteur de l'Américain John Worrel Keely.
- [{70}](#) Oscar Hertwig (1849-1922), anatomiste, directeur de l'Institut d'anatomie et de biologie de Berlin. Dans ses écrits et ses conférences, Rudolf Steiner évoque à plusieurs reprises les ouvrages de Hertwig, dans lesquels celui-ci se retourne contre la théorie de l'évolution de Darwin : *Das Werden der Organismen. Eine Widerlegung von Darwins Zufallstheorie* (Iéna 1916), *Die Elemente der Entwicklungslehre des Menschen* (Iéna 1910), *Zur Abwehr des ethischen, des sozialen, des politischen Darwinismus* (Iéna 1918).
- [{71}](#) Allusion à la psychanalyse faisant son apparition à l'époque. Cf. Rudolf Steiner, *Derrière le voile des événements*, GA 178, T 1999.
- [{72}](#) Il est question ici des Solfatares de Pouzzoles, un volcan à demi éteint situé dans le golfe de Naples. Des nombreuses fissures du sol se dégagent en permanence des vapeurs de soufre (fumerolles). Lorsqu'on approche un papier enflammé, les fumées jaillissent en abondance.
- [{73}](#) Friedrich Theodor Vischer (1807-1887), écrivain et philosophe. En plus de son roman *Auch Einer* (1879), on connaît surtout son *Ästhetik*, souvent évoquée par Rudolf Steiner.
- [{74}](#) In l'Éducation de l'enfant, T 1997, in GA 34.
- [{75}](#) Une biographie de Franza Feilbogen, F. Th. Vischers « Auch Einer », Zürich, 1916.
- [{76}](#) Max Eyth (1836-1906), ingénieur et écrivain ; il introduisit la charrue à vapeur, qu'il avait élaborée avec John Fowler, en Égypte, en Amérique et en Allemagne. *Hinter Pflug und Schraubstock* (1899), Chapitre « Berufstragik ».
- [{77}](#) D'après le mathématicien Ludolf van Ceulen (1540-1610).
- [{78}](#) Sur le Forth of Tay, le 29. 12. 1879. Cf aussi la poésie de Theodor Fontane *Die Brücke über den Tay*.
- [{79}](#) Henry Steel Olcott (1832-1907), avec H. P. Blavatsky, fondateur de la Theosophical Society.

[{80}](#) D^r Max Burckhard (1854-1912). Décrit d'après Hermann Bahr, *Erinnerung an Burckhard*, Berlin, 1913. Cf. Rudolf Steiner, *Gesammelte Aufsätze zur Dramaturgie*, GA 29, pp. 60 sqq. (La crise du Burgtheater de Vienne).

[{81}](#) Alfred, baron de Berger (1853-1912), directeur de théâtre d'abord à Hambourg, puis au Burgtheater de Vienne. Rudolf Steiner parle dans le détail de la nouvelle Hofrat Eysenhardt dans *Schicksalsbildung und Leben nach dem Tode*, GA 157, conférence du 14 décembre 1915.

[{82}](#) Dans les Arrière-plans spirituels de l'histoire contemporaine, GA 171, É.A.R. 1994, conférence du 30 octobre 1916.

[{83}](#) Les Archaï sont les Esprits du temps (singulier en grec : Archè).

[{84}](#) In l'Éducation de l'enfant, T 1997, in GA 34.

[{85}](#) À Liestal, le 16 octobre 1916 (in la Démarche de l'investigation spirituelle, GA 35, É.A.R. 1997).

[{86}](#) Dans la cinquième conférence, du 13 novembre 1916.

[{87}](#) Dans les conférences des 7 et 14 octobre 1916 (voir note 79).

[{88}](#) Dans la conférence du 29 octobre 1916 (voir note 79 ; voir aussi note 98).

[{89}](#) John Stuart Mill (1806-1873), philosophe et économiste anglais, l'un des fondateurs du positivisme.

[{90}](#) Dimitri Sergueievitch Merejkovski (1865-1941), écrivain russe qui vécut en émigrant à Paris.

[{91}](#) Voir note 85.

[{92}](#) Nicolas II (1868-1918), empereur de Russie.

[{93}](#) George V (1865-1936), roi d'Angleterre.

[{94}](#) Raymond Poincaré (1860-1934), président de la République Française au moment de la Première guerre mondiale.

[{95}](#) Helena Petrovna Blavatsky (1831-1891). Elle fonda à New York en 1875, avec la collaboration du Colonel Henry Steel Olcott, la Theosophical Society.

[{96}](#) En détail dans les conférences faites en automne 1915, *Les dangers d'un occultisme matérialiste*, GA 254, T 2002.

[{97}](#) On n'a pas pu trouver la source de cette citation.

[{98}](#) Paris-Midi. Jaurès en parle dans un de ses discours, édités en allemand par Victor Schiff, Berlin, 1919.

[{99}](#) François-Ferdinand, archiduc d'Autriche (1863-1914), assassiné à Sarajevo le 28 juin 1914.

[{100}](#) Jean Jaurès (1857-1914), homme politique socialiste, s'engagea pour la paix et la réconciliation des peuples, notamment entre la France et l'Allemagne.

[{101}](#) Almanach de Madame de Thèbes (pseudonyme d'une soi-disant Madame Anne-Victorine de Savigny, morte en 1917, *Conseils pour être heureux*, Paris, 1903 sqq.

[{102}](#) « Celui qui est destiné à régner en Autriche (François-Ferdinand) ne régnera pas. Celui qui régnera est un jeune homme non encore déterminé actuellement (Charles 1^{er}). » Cf. Almanach de Madame de Thèbes 1913, Paris, 1912 : L'assassin.

[{103}](#) « L'événement tragique dans la maison impériale autrichienne que j'ai prédit ne s'est certes pas encore produit, mais à coup sûr – et avant même la fin de la première moitié de l'année – il se produira. » Cf. Almanach de Madame de Thèbes 1914, Paris, 1913 : Mes prédictions de l'an passé.

[{104}](#) D^r Friedrich Mahling, Hambourg. Dans la conférence du 26 octobre 1916 à Saint-Gall (in GA 168), Rudolf Steiner cite la brochure de ce dernier : *Die Gedankenwelt der Gebildeten* (« Le monde des pensées des gens cultivés »), Cf *Die Verbindung zwischen Lebenden und Toten*, GA 168.

[{105}](#) Alcyone, connu plus tard sous le nom de Krishnamurti (1897-1986), le Messie annoncé par la Theosophical Society.

{106} Annie Besant (1847-1933) : Elle fut élue présidente de la Theosophical Society en mai 1907.

{107} Depuis la fondation de la section allemande de la Theosophical Society le 20 octobre 1902.

{108} Cf notes 86, 87 ; citations d'après l'allemand de Merejkovski, op. cit.

{109} Maurice Maeterlinck (1862-1949), poète belge. Voir Maurice Maeterlinck und die deutsche Literatur. Eine Dokumentation, Mindelheim, 1985.

{110} Kou Hong-Ming : L'esprit du peuple chinois (Iéna, 1916), Éd. de l'Aube, 1996.

{111} Littéralement : « Donc, si les peuples d'Europe veulent sortir de la guerre, sauver leur civilisation, sauver la civilisation du monde, qu'ils déchirent leurs Chartes de liberté et fassent une Charte de fidélité. Qu'ils adoptent la religion des Devoirs du bon citoyen avec sa Grande Charte de Fidélité, telle que nous la possédons, nous autres Chinois. » note 108, pp. 179 sq.

{112} Confucius (551-478 av. J.-C.) : En chinois K'ung-tzu, philosophe.

{113} Lao Tseu (VI^e siècle av. J.-C.) : Le « Vieux Maître », philosophe fondateur du taoïsme.

{114} L'encyclique Quanta cura du 8 décembre 1864 fut adressée par le pape Pie IX à tous les évêques, avec le Syllabus, une liste de 80 « erreurs de l'époque » condamnées par l'Église. Au § 10, qui se rapporte au libéralisme moderne, ce sont surtout la liberté d'opinion et de culte qui sont condamnées. (Le « Syllabus » de Pie IX, Les Éditions du Cerf, Paris, 2000. Contient des extraits de l'encyclique Quanta cura, 8 décembre 1864.)

{115} Les détails sur Galilée (1564-1642) suivent, pour l'essentiel, un essai de Angelo de Gubernatis, dans Deutsche Revue, mars/avril 1909.

{116} Avant la conférence avait eu lieu une représentation de la scène entre Méphistophélès et l'Écolier (1^{re} partie de la tragédie).

{117} D'après Angelo de Gubernatis, op. cit. note 113.

{118} Johann-Sebastian Bach (1685-1750).

{119} Alphonse Leblais : Matérialisme et spiritualisme, Paris, 1865.

{120} Maximilien Littré (1801-1881), philosophe et philologue, positiviste, adepte d'Auguste Comte.

{121} Albert Steffen (1884-1963), poète et écrivain suisse, Président de la Société anthroposophique universelle après la mort de Rudolf Steiner en 1925.

{122} Albert Steffen, Der rechte Liehhaber des Schicksals (« Le véritable amant du destin »), Berlin 1916.

{123} Probablement August Horneffer, né en 1875, dont l'ouvrage Symbolik der Mysterienbünde parut en 1916.

{124} Matthieu, XVIII, 20.

{125} Dans la 23^e conférence de Goethe et son temps (voir note 37), où il parle de « la grande imagination fantaisiste de Kant-Laplace sur la formation et la future disparition du globe terrestre ».

{126} Thomas Newcomen, négociant en fer ; lui et son compagnon Cowley, verrier, réussirent à construire une machine à vapeur à piston qui put être utilisée pratiquement en 1712.

{127} James Watt (1736-1819, mécanicien qui ne put tout d'abord utiliser pour sa machine le mécanisme, connu depuis longtemps, constitué par une bielle et un volant, parce qu'un autre avait déjà pris un brevet ; il put le remplacer par un nouveau mécanisme, qui fut appelé le mouvement par roues du Soleil et des planètes.

{128} De Jésus au Christ, GA 131, T, Paris, 1997.

{129} Matthieu, xxv, 40.

{130} Dans les conférences citées note 96.

{131} Alfred Percy Sinnett (1840-1920) : Esoteric Buddhism, 1883 (Le bouddhisme ésotérique, Éd. Adyar,

Paris, 1993).

[{132}](#) Rudolf Steiner : *Quatre Drame-Mystères*, édition bilingue, T, Paris, 1967. « L'éveil des âmes », 5^e tableau.

[{133}](#) Jean I, 29.

[{134}](#) Littéralement : « L'aperception de l'idée dans la réalité est la vraie communion de l'homme. » Préface au deuxième volume des œuvres scientifiques de Goethe publiées par Rudolf Steiner en 1887. Cf. Rudolf Steiner, *Goethe, le Galilée de la science du vivant*, GA 1, N 2002, p. 112.

[{135}](#) Hermann Bahr (1863-1934), écrivain viennois, auteur de l'essai *Expressionismus*, Munich, 1916, et de *Die Stimme* (« La voix »), drame, Berlin, 1916.

[{136}](#) Eugène Lévy : *Rudolf Steiners Weltanschauung und ihre Gegner*, Berlin, s.a. (1913).

[{137}](#) Rudolf Steiner parle de ce roman aussi dans la conférence du 10 décembre 1916 dans *Zeitgeschichtliche Betrachtungen I*, GA 173, et dans la conférence du 20 juin 1916 dans le cycle de conférences cité note 68.

[{138}](#) Wilhelm Ostwald (1853-1932), chimiste.

[{139}](#) Ernst Haeckel (1834-1919), zoologue.

[{140}](#) La sourate « Maria ».

[{141}](#) Voir note 130.

[{142}](#) Conférence du 9 novembre 1916, dans le cycle de conférences cité note 102.

[{143}](#) Voir note 106.

[{144}](#) Charles Webster Leadbeater (1874-1934), personnalité de premier plan de la Société théosophique.

[{145}](#) Otto prince de Bismarck (1815-1898), fondateur de l'Empire allemand en 1871.

[{146}](#) H.J. Heywood-Smith, mort en 1951, membre anglais de la Société Anthroposophique, traducteur des conférences de Rudolf Steiner en anglais, se trouvant à Dornach à ce moment-là. Voir aussi la nécrologie dans *Was in der Anthroposophischen Gesellschaft vorgeht. Nachrichten für deren Mitglieder*, 28^e A, N° 35 (2.9.1951).

[{147}](#) Sir Oliver Lodge (1851-1940), physicien anglais, membre de la Royal Society. À propos du « cas Lodge », voir aussi la conférence du 15 avril 1918 dans *la Nature suprasensible de l'homme*, in GA 67, N 1998.

[{148}](#) *Raymond, or Life and Death*, 1916 (*Raymond, ou la vie et la mort*, édition française abrégée, Payot, Paris, 1928).

[{149}](#) Frédéric W.H. Myers (1843-1901), spirite, ami de Sir Oliver Lodge et l'un des fondateurs de la Society for Psychical Research à Londres en 1882.

[{150}](#) Georg von Langsdorff, médecin vivant autrefois à Fribourg-en-Brisgau.